This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

cle

Millin
de
Grandmaison

Mélanges
de
Littérature
étrangère
3 - 4

coller p. 59
du 4e vol —

UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE.

TOME TROISIÈME.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

TOME TROISIÈME.

A PARIS,

Chez
GOGUÉ & NÉE DE LA ROCHELLE, Libraires, rue du Hurepoix, près du pont Saint-Michel.
BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
HARDOUIN, Libraire, au Palais Royal, ſous les arcades à gauche, n°. 14.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

Digitized by Google

MÉLANGES DE *LITTÉRATURE* ÉTRANGERE.

LA VIE DE JEAN CRICHTON,

Communément appelé l'ADMIRABLE CRICHTON. *Traduction de l'Anglois de M. Pennant.*

JEAN CRICHTON descendoit d'une famille ancienne; son père étoit un des Généraux de la reine Marie, à la bataille de Langside en 1568. Jean Crichton naquit en 1551, à Cluni,

Digitized by Google

terre que lui avoient laiſſée ſes ancêtres. Il apprit la grammaire à l'école de Perth, & fit ſa philoſophie à l'univerſité de S. André (1), ſous M. Rutherford. A peine avoit-il vingt ans, qu'il avoit déjà embraſſé le cercle de toutes les ſciences; il écrivoit & parloit à merveille dix langues différentes, & il excelloit encore à monter à cheval, à danſer, à chanter, & à jouer de toutes ſortes d'inſtrumens.

Ses parens le firent voyager pour perfectionner encore ſes merveilleuſes connoiſſances. Il vint à Paris, & l'on ne ſçauroit imaginer quelle conſternation ſon arrivée jetta dans cette fameuſe univerſité. Voici les détails que

(1) V. Ald. manut. epiſt. ded. Paradox. Cicer.; Dict. critique & hiſtorique de Bayle; Dempſter, Hiſt. Eccléſ., p. 1876; Joan. Imperialis. Muſ. Hiſtor. p. 241; Sir Thom. Urquharts, vindication of the Scot, nation, &c.

Digitized by Google

nous en a conservés un témoin oculaire. (1).

« A cette époque, il arriva au » collége de Navarre un jeune homme » de vingt ans, qui avoit atteint la » perfection dans toutes les sciences, » de l'aveu même des plus habiles » professeurs de l'université. Personne » ne le surpassoit dans la musique » vocale ou instrumentale, ni dans la » danse, ni dans le dessin, ni dans la » peinture. Il faisoit si adroitement » des armes, des deux mains, que » personne ne pouvoit le toucher, » & lui il s'élançoit de 20 pieds de » distance sur son antagoniste & le » frappoit. Il étoit maître-ès-arts, & » il disputa avec nous dans les écoles » du collége, sur la médecine, les loix » civiles ou canoniques, & sur la » théologie; & quoique nous fussions » cinquante, & qu'il y eût trois mille

(1) Steph. Pasch. Disquis. l. 5. cap. 23.

» auditeurs, il répondit avec tant de
» justesse & d'érudition, à toutes les
» questions qu'on lui fit, que ceux-
» là seuls qui avoient été présens
» voulurent le croire. Il parloit très-
» bien le latin, le grec, l'hébreu,
» & d'autres langues. Il étoit excellent
» écuyer; & véritablement, un homme
» qui vivroit cent ans, sans manger ni
» dormir, ne pourroit réunir autant
» de connoissances. Il nous frappa d'une
» terreur panique, car il sçavoit plus
» qu'un homme ne peut sçavoir, &
» on crut que c'étoit l'*Antéchrist*. »

Sir Thomas Urquhart de Cromarty, qui fait aussi le récit de cette dispute, dit que, quand Crichton vint à Paris, il fit afficher des programmes sur les portes des écoles, des salles, & des colléges de l'université, & devant les maisons des plus habiles littérateurs, invitant tous ceux qui étoient versés dans un art ou une science quelconque, à venir disputer avec lui au collége de

Digitized by Google

Navarre, six semaines après, à neuf heures du matin ; qu'il répondroit aisément à tout en hébreu, syriaque, arabe, grec, latin, espagnol, françois, italien, anglois, hollandois, flamand & esclavon ; soit en vers ou en prose, à la volonté du disputant. Urquhart ajoute que, pendant ces six semaines d'intervalle, au lieu d'étudier avec application, il ne fit que se livrer à tous les plaisirs, aller à toutes les fêtes, à la chasse, au bal, & dans les concerts ; ce qui fut cause qu'on écrivit au bas du programme qui étoit affiché sur la porte de la Sorbonne : « Si vous êtes curieux de voir » ce monstre de perfection, cherchez-» le dans les cabarets, ou dans les » lieux de dissolution, & vous l'y » trouverez. »

Il se rendit au collége de Navarre, au jour indiqué, & triompha dans cette lutte littéraire, qui dura depuis neuf heures du matin jusqu'à six heures du

ſoir. Le préſident, après l'avoir comblé d'éloges, le reconduiſit avec quatre des profeſſeurs les plus diſtingués de l'univerſité. Il lui donna un diamant & une bourſe pleine d'or, comme un témoignage d'eſtime & d'amitié, & ſon triomphe fut couronné par les acclamations & les applaudiſſemens des ſpectateurs. On l'appella toujours depuis l'*admirable Crichton*. Mon auteur dit qu'il ſe trouva ſi peu fatigué, que le lendemain il vint au Louvre, où il y avoit un tournois, (genre d'exercice très en vogue alors) qu'en préſence des princes, & de beaucoup de femmes de la cour; il emporta la bague quinze fois de ſuite, & briſa pluſieurs lances ſur le Sarraſin.

M. du Launy, (1) trouvant cette diſpute racontée dans une hiſtoire manuſcrite du collége de Navarre, & le même

(1) Hiſt. du collége de Navarre.

Digitized by Google

récit ſur un Eſpagnol, dans Tritheme, confond enſemble ces deux perſonnes, & enlevant à notre Crichton la gloire de cette action, en fixe l'époque à l'année 1445, quoiqu'elle ſoit arrivée en 1571, comme nous devons le croire, d'après le témoignage des auteurs contemporains; mais nous n'en devons pas être ſurpris puiſque Baillet (1) va juſqu'à nier qu'il ait jamais exiſté; pendant qu'Alde Manuce lui dédia, en 1581, l'édition des paradoxes de Cicéron, & que pluſieurs grands hommes de l'Italie furent liés avec lui, comme nous le verrons dans le reſte de ſa vie.

Trajan Boccalini, dans l'avertiſſement qu'il a mis à la tête de ſon *Parnaſſe* (2), dit qu'après cette diſpute à Paris, il vint à Rome, où Boccalini

(1) Hiſt. des Enfans célèbres, au mot Critton.

(2) Ragguagli del Parnaſſo.

le vit. Crichton défia, par un placard qu'il fit afficher dans les places, les Romains les plus instruits; ce défi étoit ainsi conçu : *Nos Jacobus Crichtonus, Scotus, cuicumque rei propositæ ex improviso respondebimus* (1). Les beaux esprits de Rome tentèrent de le ridiculiser par une pasquinade; mais Crichton ne se découragea pas; il se rendit au lieu qu'il avoit indiqué, & il donna, en présence du pape, des cardinaux, des évêques, des docteurs, & des professeurs dans toutes les sciences, des témoignages si éclatans

(1) *Nous Jean Crichton, Ecossois, nous répondrons sur le champ à quelque question que ce soit.* La pasquinade qu'on écrivit au-dessous de son défi, disoit : *Ceux qui désireront le voir, peuvent aller à l'enseigne du Faucon, on l'y trouvera.* Cette plaisanterie, dit Boccalini, fit tant d'impression sur Crichton, qu'il quitta la place où on lui faisoit l'injure grossière de le mettre de niveau avec les jongleurs & les charlatans.

Digitized by Google

de l'universalité de ses connoissances, qu'on ne fut pas moins étonné à Rome qu'on l'avoit été à Paris.

De Rome il vint à Venise, où il se lia d'amitié avec Alde Manuce, Laurent Massa, Sperone Speroni, & d'autres gens de lettres, auxquels il présenta des vers en l'honneur de la ville & de l'université; parmi ces vers il y en avoit d'adressés à Alde Manuce, qui existent encore dans les *Deliciæ Poetarum Scotorum* (1). Les vers présentés à Manuce, par un étranger qu'il regardoit comme un génie extraordinaire, le flatterent beaucoup; mais quand il eut causé avec lui, & qu'il eut connu l'immense variété de ses connoissances, il le présenta à tous les gens de marque de Venise, & tous furent tellement étonnés, qu'ils le regardèrent comme un prodige, & ne parloient jamais de lui sans admiration. Enfin, il parut

(1) Délassemens des poëtes Ecossois.

Digitized by Google

devant le doge & le sénat, & leur fit une harangue éloquente, qu'il accompagna de toutes les graces du débit; le sénat le remercia, & il ne fut question que de lui dans la ville.

Il demeura quelque temps à Venise, puis il se rendit à Padoue, pour visiter les sçavans de cette fameuse université. A son arrivée tous les gens de lettres s'assemblèrent chez Jacobus Moysius Cornelius, pour l'entendre: il ouvrit l'assemblée par un discours im-promptu, dans lequel il faisoit l'éloge de la ville, de l'université & de l'assemblée devant laquelle il avoit l'honneur de paroître. Il disputa contre tous pendant six heures, sur tous les sujets qu'on voulut lui proposer. Il termina la séance par un éloge im-promptu de l'ignorance. Alde dit qu'il les persuada presque tous que l'ignorance étoit préférable au sçavoir.

Digitized by Google

Quelque temps après il afficha sur la porte de l'église de S. Jean & de S. Paul, qu'il se faisoit fort de prouver, devant toute l'université, qu'il y avoit une multitude d'erreurs dans la philosophie d'Aristote, qui étoit alors en vogue, & dans les écrits de ses commentateurs philosophes ou théologiens. Il promettoit aussi de réfuter les rêveries de quelques mathématiciens, & de disputer sur toutes les sciences, d'après les formules de la logique, ou par nombres, ou par figures mathématiques, ou en vers de telle sorte de mesure qu'on voudroit choisir.

Alde Manuce, qui étoit présent à cette dispute, dit qu'il tint tout ce qu'il avoit promis. Il disputa aussi chez l'évêque de Padoue, contre un philosophe nommé Archangelus Mercenarius, sur des sujets philosophiques, avec tant de succès, que celui-ci s'avoua vaincu.

Digitized by Google

Il fut enſuite à Mantoue : il y avoit alors dans cette ville un ſpadaſſin qui avoit battu, dans ſes voyages, les plus fameux maîtres d'eſcrime de l'Europe, & qui venoit de tuer trois hommes qui avoient oſé entrer en lice avec lui. Le duc de Mantoue étoit furieux, Crichton lui offrit ſes ſervices. Il s'engagea à délivrer ſon duché, & même toute l'Italie de cet aſſaſſin adroit, & à ſe battre avec lui pour quinze cents piſtoles. Le duc héſita, il craignoit d'expoſer un homme de la réputation de Crichton ; cependant le récit de ſes faits d'armes lui donna l'eſpoir qu'il ſeroit peut-être heureux ; il accepta l'offre ; on choiſit la place & le moment, & toute la cour fut préſente.

Au commencement du combat, Crichton ſe tint ſur la défenſive, l'Italien le chargea avec une vivacité incroyable ; il ſe fatigua, ſes forces s'épuiſerent, Crichton alors l'attaqua avec tant d'adreſſe & de vigueur,

Digitized by Google

qu'il lui donna trois grands coups d'épée, dont il mourut ſur la place.

Les applaudiſſemens des ſpectateurs furent extraordinaires, chacun avoua qu'il n'avoit jamais vu réunir tant de grace, de force & d'adreſſe : pour couronner la gloire de cette action, Crichton diſtribua le prix de ſa victoire aux veuves dont ce ſpadaſſin avoit tué les maris.

Toutes ces actions engagèrent le duc de Mantoue à le choiſir pour précepteur de ſon fils Vincent de Gonzague, prince débauché & diſſolu. Le choix du duc plut à toute la cour; Crichton, pour la divertir, compoſa une comédie où il expoſa & tourna en ridicule les déſordres & les vices de tous les états. Cette ſatyre parut très-ingénieuſe; mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que lui-même y joua le théologien, le philoſophe, le juriſconſulte, le mathématicien, le médecin & le ſoldat,

Digitized by Google

avec tant de grace & de vérité, que chaque fois qu'il paroiſſoit ſur la ſcène, on le prenoit pour un nouvel acteur (1); mais bientôt l'infortuné Crichton devint un ſujet de tragédie: il fut tué par ſon barbare pupille.

Une nuit Crichton ſe promenoit dans les rues, pendant le temps du carnaval, en jouant de la guitarre; il fut attaqué par une demi-douzaine d'hommes maſqués; ils virent bientôt qu'ils n'avoient point affaire à un homme ordinaire, & qu'il n'y avoit nulle ſureté pour eux à tenir contre lui; en effet, il déſarma le principal d'entr'eux, qui ſur le champ ôta ſon maſque, & demanda la vie, diſant qu'il étoit le prince, ſon pupille. Crichton, dès qu'il l'eût reconnu, ſe jetta à ſes pieds, & le pria d'obſerver qu'il n'avoit rien fait que pour ſa

(1) Urquart de Cromarty dit qu'il joua quinze rôles dans cette pièce.

Digitized by Google

propre défenſe, & que s'il avoit eu deſſein d'attenter à ſa vie, il en auroit été le maître ; il prit alors ſon épée par la pointe, & la préſenta au prince; ce barbare ne pouvant ſupporter l'affront qu'il croyoit avoir reçu, pour avoir été vaincu avec toute ſa ſuite, prit cette épée des mains de Crichton, & la lui plongea dans le cœur.

On a fait différentes conjectures ſur la cauſe qui put porter ce prince à une action auſſi féroce ; quelques-uns penſent que ce fut la jalouſie ; que Crichton avoit obtenu les faveurs d'une femme dont le prince étoit éperdument épris ; d'autres diſent qu'à la ſuite d'une partie de débauche, il avoit ſeulement voulu faire preuve de valeur en attaquant Crichton. Quelle que fût la cauſe de ſa mort, il eſt certain qu'elle arriva en 1583, au commencement du mois de juillet. Il avoit alors trente-deux ans, ou, ſelon Imperialis, ſeulement vingt-deux.

Digitized by Google

Il fut vivement regretté par tous les ſçavans de l'Europe, & particulièrement par les écrivains Italiens, avec leſquels il avoit été lié. Jean Imperialis (1), médecin de Vicence, qui a écrit la vie de Crichton, ne pouvoit manquer d'avoir des informations ſures, puiſqu'il vivoit ſur les lieux où tous ces événemens s'étoient paſſés, & qu'il les tenoit de ſon pere, témoin oculaire. Il s'accorde avec tous les auteurs dont j'ai parlé, ſur l'univerſalité des connoiſſances & des talens de Crichton. Bayle (2) dit qu'il fut un des génies les plus prodigieux qui aient jamais exiſtés; & Felix Aſtolphe (3) rapporte que ſa mémoire étoit ſi prodigieuſe, qu'il

(1) Muſæum hiſtoric. Venetiis. apud Juntas. 1650, *in*-4°. p. 241.

(2) Bibl. critique.

(3) Officina hiſt., p. 102.

Digitized by Google

avoit retenu plus de livres qu'aucun homme de son âge n'en avoit lu: *Plures libros memoriter tenebat, quàm quisquam eâ ætate legerat.*

Thomas Urquhart de Cromarty, qui insiste sur toutes les particularités relatives à la vie de Crichton, dit que sa mémoire étoit si prodigieuse, qu'il pouvoit retenir & réciter de suite un discours d'une heure de lecture; il se joint aux autres auteurs qui ont vanté l'universalité de ses connoissances, & en appelle au témoignage de plus de deux mille personnes qui vivoient encore, & qui l'avoient connu. Il attribue la cause de sa mort à l'amour, & dit qu'il étoit alors âgé de trente-deux ans, que toute la cour le pleura, & qu'on formeroit un volume aussi gros que l'Iliade, des épitaphes & des élégies dont il fut l'objet après sa mort; qu'on voyoit encore son portrait dans les galeries de la noblesse d'Italie, qu'il étoit peint à cheval avec

un livre dans une main & une lance dans l'autre (1).

Dempſter, ſon contemporain, & profeſſeur des loix civiles à Bologne s'accorde avec les autres auteurs ſur la plus grande partie de ces détails ; mais il ajoute (2), qu'il demeura quelque temps à Genève, avant de paſſer en Italie, & qu'on lui offrit vainement un ample revenu pour y fixer ſa réſidence ; le ſeul *Trajan Boccalini* lui refuſa les éloges qu'il méritoit. Dempſter blâme auſſi Crichton, non pas d'avoir été fier de ſes talens, mais d'avoir oſé avancer qu'il deſcendoit de la famille royale d'Ecoſſe (3).

(1) M. Morriſon de Bogny poſſède un portrait de Crichton, qu'il avoit envoyé d'Italie peu de temps avant ſa mort. M. Pennant l'a fait graver à la tête de cette hiſtoire.

(2) Hiſt. Eccleſ. gent. Scot.

(3) Alde appelle Crichton, premier couſin du roi d'Ecoſſe.

Digitized by Google

On composa un grand nombre de poëmes & d'épitaphes en son honneur; je ne rapporterai que celle de mon compatriote le docteur Jean Johnston. Dans son inscription il place l'époque de la mort de Crichton en l'année 1581.

JACOBUS CRITONIUS CLUNIUS,

Musarum pariter ac Martis Alumnus, omnibus in studiis ipsis etiam Italis admirabilis, Mantuæ à ducis Mantuani nocturnis insidiis occisus est, anno Christi 1581.

Et Genus & censum dat Scotia, Gallia pectus;
Excolit: admirans Itala terra virum,
Ambit, & esse suum vellet: gens æmula vitam
Abstulit; an satis hoc dicat ut illa suum
Mantua habet cineres scelus execrata nefandum,
At tumuli tanto gaudet honore tamen (1).

---

(1) Jacob Crichton de Cluni, chéri des Muses & de Mars; admiré des Italiens,

Digitized by Google

Dempster nous donne le catalogue suivant des écrits de Crichton, par lequel on voit qu'il rédigea ensuite en trois traités la dispute qu'il soutint à Padoue, & dont il fit afficher le défi sur les portes de l'église de S. Pierre & S. Paul.

---

même dans tous les genres d'études. Il périt à Mantoue, par un attentat nocturne du duc de cette ville, l'an 1581.

L'Ecosse lui donna la naissance & les biens; la France forma son cœur; admirant ses talens, l'Italie nous l'envie, & voudroit qu'il fût né dans son sein. La jalousie d'un barbare lui ôta la vie. C'est à Mantoue que reposent ses cendres, & c'en est assez pour le regarder comme à elle. Cette ville détestant le crime horrible qui a causé sa mort, est cependant fière de posséder son tombeau.

CATALOGUE

Digitized by Google

CATALOGUE

DES OUVRAGES DE CRICHTON.

1. PLUSIEURS Odes adreſſées à Laurent Maſſa.

2. L'Eloge de Padoue, poëme impromptu, prononcé dans la maiſon de Jacob Moyſe Cornelius.

3. L'Eloge de l'ignorance.

4. Vers ſur ſon entrée à Veniſe; *voy*. Deliciæ, Poet. Scot. vol. 1, p. 268.

5. Odes à Alde Manuce, *idem*. p. 269.

6. Lettres diverſes.

7. Diſcours préliminaires ſur toutes les ſciences ſacrées & prophanes.

8. Jugement des Philoſophes.

9. Erreurs d'Ariſtote.

30. Qui doit-on préférer des Armes ou des Lettres ; controverse oratoire.

31. Réfutation des Mathématiciens.

N. B. Tous ces Ouvrages furent composés en Latin.

32. Il avoit aussi fait une Comédie en Italien.

Digitized by Google

DE LA TAILLE DE L'HOMME.

Traduction de l'Italien (1).

L'HOMME peut parvenir à différens degrés de hauteur, selon que le développement de ses membres est plus ou moins favorisé du climat qu'il habite.

Beaucoup d'autres causes particulières influent sur ce développement; mais elles sont en si grand nombre, & si variées, qu'elles diffèrent presque d'individu à individu. La différence

(1) Ce discours est tiré d'un Recueil, composé par des philosophes, & publié en Italien sous ce titre : *Mercurio Toscano*, *o Riflessioni di una Societa amica degli uomini*, tomo 1, n°. 1, 1785. Mercure Toscan, ou Réflexions d'une Société amie des hommes, &c.

Digitized by Google

produite par ces causes, indépendamment de la première, est pourtant si petite, qu'on peut réduire la hauteur de l'homme à trois seules variétés.

Celle qu'on observe constamment dans les climats tempérés, forme la première.

Les hommes ont généralement de 5 à 5 pieds 6 pouces de hauteur, mesure de Paris, selon les observations des plus habiles naturalistes & physiologistes, & principalement de MM. le comte de Buffon & Haller.

La hauteur moyenne qui résulte de ces dimensions, est de 5 pieds & 3 pouces; c'est la taille la plus commune.

La variété la plus étendue, après celle-ci, se trouve dans les climats glacés, près du pole.

Le froid contracte & réduit à un moindre volume toutes les productions de la nature; les hommes qui y sont exposés, sont les plus petits de tous

Digitized by Google

ceux répandus ſur le globe. Leur hauteur s'étend depuis 4 juſqu'à 4 pieds & demi.

Dans cette claſſe ſont compris les Lapons, les habitans de la Nouvelle Zemble, les Borandiens, les Samoïedes, les Tartares Septentrionaux, & les Oſtiaques. Dans le Nouveau Continent, les Groenlandois & les Sauvages qui habitent au nord de la baie d'Hudſon, & ceux qui vivent au nord-oueſt de celle de Baffin.

La plus grande hauteur de l'homme, qui forme la troiſième variété, ſe borne à une ſeule nation peu nombreuſe, qui habite l'Amérique Septentrionale, & particulièrement les terres Magellaniques.

C'eſt celle des Patagons, leur hauteur varie de 6 à 7 pieds.

L'exiſtence de cette race d'hommes a été miſe en queſtion pendant plus d'un ſiècle, par les philoſophes les plus éclairés, & les plus capables de

Digitized by Google

connoître les causes de nos illusions, en séparant le vrai du faux avec une critique saine & sévère. La diversité des opinions & des rapports de tant de témoins oculaires, sur un point si facile à décider, doit paroître bien extraordinaire.

Presque tous les navigateurs qui ont abordé aux terres Magellaniques, depuis plus d'un siècle, s'accordent pour attester la vérité de ce fait, & cependant, depuis un temps égal, d'autres le nient, traitent leurs récits de mensonge, & l'attribuent, ou à la crainte, ou au penchant que les hommes, & sur-tout les voyageurs, ont à raconter des choses merveilleuses. Quelques-uns d'eux auront exagéré, j'en conviens; mais pour prouver la fausseté de ces récits, il faudroit examiner si tous ceux qui affirment le fait, l'ont vu dans un moment d'épouvante, & s'il est possible de concilier que tant de nations

Digitized by Google

qui ſe haïſſent, & ſe contrediſent perpétuellement, ſe ſoient accordées ſur un point abſolument faux.

Je ne fais aucun cas de l'opinion répandue chez les peuples des deux Continens, ſur l'ancienne race des géants, fameuſe par ſes violences & par ſes crimes. Les gens curieux de pareils détails, crus & racontés par les Américains, peuvent conſulter, Torquemada (1), & perdre leur temps à des fables ſemblables à celles des Mythologues.

Les témoins oculaires qui certifient l'exiſtence de ces hommes extraordinaires, ſont, parmi les Eſpagnols, Magalhéens, Loiſe, Sarmiento & Nodal. Parmi les Anglois, Candish, Hawkins & Knivet; parmi les Hollandois, Sebald, Olivier de Noort, le Maire & Spilberg; & parmi les

(1) L. 1, c. 13, l. 24.

François, les équipages des vaisseaux de Marseille & de S. Malo.

Ceux qui le nient, sont : Winter, l'Hermite, amiral Hollandois, Froger & Narborough : on peut ajouter à ceux-ci les voyageurs qui ont indiqué, par leur silence, que la taille des Patagons ne les avoit pas surpris.

On doit observer, dans ce conflit d'opinions, que la plus grande partie de ceux qui tiennent pour l'affirmative, parlent des Patagons qui habitent la côte située à l'est & à l'ouest, & que ceux qui soutiennent la négative, parlent des habitans du détroit à la pointe de l'Amérique, sur les côtes du nord & du sud. Les nations des deux cantons ne sont pas les mêmes, & il n'est pas extraordinaire que les premiers aient été vus quelquefois dans le détroit, dont le port S. Julien, qu'ils habitent ordinairement, n'est pas éloigné.

L'équipage de Magalhéens les a vus

Digitized by Google

plusieurs fois, & a commercé avec eux, tantôt à bord du vaisseau, tantôt dans leurs cabanes.

Knivet dit, que pendant son séjour au port Desiré, il y mesura des cadavres d'une hauteur extraordinaire, trouvés dans le sable, & il assure avoir vu au Brésil, près du port S. Julien, un Patagon qui, quoique jeune, étoit haut de 13 palmes.

Sebaldo vit quelques Patagons occupés à déraciner des arbres pour s'en faire des cabanes.

Olivier de Noort, trouva au port Desiré, des sauvages de haute stature. il se battit dans le détroit avec quelques-uns d'entr'eux, & en fit six prisonniers. Un de ces prisonniers raconta ensuite que le pays étoit habité par plusieurs nations; que quatre de ces nations étoient composées d'hommes d'une grandeur ordinaire, mais que dans l'intérieur des terres il y avoit un peuple de géants nommé *Tiremenen*,

qui habitoit un canton nommé Coin, & étoit toujours en guerre avec les autres.

Silberg vit un homme très-haut dans la Terre du Feu, & Aris-Clasz, dont le témoignage eſt très-digne de foi, & qui étoit ſur la flotte de le Maire, aſſure avoir viſité les ſépulcres des Patagons, & avoir vérifié l'aſſertion des voyageurs qui l'avoient précédé. Il dit y avoir trouvé des os qui, ſelon ſon calcul, avoient appartenu à des hommes hauts d'environ 10 pieds.

Cet examen a été fait de ſang froid, l'épouvante ne peut avoir grandi les objets.

D'autres, comme Nodal & Hawkins, ont dit ſeulement que ces ſauvages ſurpaſſoient les Européens de toute la tête, & que leurs équipages les appelloient des géants.

Voici des témoignages plus récens.

L'an 1704 les capitaines Harrington

Digitized by Google

& Carman, commandans de deux vaiſſeaux françois, l'un de S. Malo, & l'autre de Marſeille, virent une fois ſept de ces hommes très-hauts dans la baie de Poſſeſſion, une autre fois ſix, & enfin une troupe de plus de cent, dont les uns étoient géants, & les autres de ſtature ordinaire; les françois s'approchèrent d'eux, & n'en reçurent aucune offenſe.

D. Pietro Molina, gouverneur pour l'Eſpagne, de l'iſle de Chiloe, atteſte que les Caucohues venoient ſouvent viſiter les poſſeſſions Eſpagnoles, & avoient 7 ou pieds de hauteur.

Le commodore (1) Byron, envoyé, l'an 1764, par l'amirauté d'Angle-

(1) Chef d'Eſcadre. On appelle auſſi commodore, par ſimilitude, un ſimple capitaine qui a plus d'un vaiſſeau ſous ſes ordres, pour quelque miſſion particulière, & même le commandant d'un convoi de vaiſſeaux marchands, celui qui porte la flamme & fait les ſignaux.

Digitized by Google

terre, pour faire des découvertes dans la mer pacifique, jetta l'ancre au Port Desiré, descendit à terre, parla long-temps aux Patagons, leur distribua des quincailleries, & eut toute la commodité d'examiner leur hauteur qu'il porte à 7 pieds.

Les navigateurs Anglois Wallis & Carteret, pendant leur voyage dans la mer du sud, postérieur à celui de Byron, s'arrêtèrent sur la côte des Patagons, & vérifièrent le rapport du Commodore. Ils trouvèrent que presque tous les Patagons n'avoient pas moins de six pieds de hauteur, & qu'il y en avoit plusieurs qui surpassoient cette mesure.

Ces témoignages sont trop considérables pour être rejetés. Le but de ces navigateurs étoit de faire des découvertes utiles pour répondre à l'intention de l'amirauté d'Angleterre, & non pas de rapporter en Europe des fables & des recits merveilleux.

Digitized by Google

L'immortel Jacques Cook a trouvé leurs rapports exacts dans toutes les autres circonstances, pourquoi auroient-ils menti dans un seul point, celui peut-être le plus facile à vérifier.

L'existence de cette race d'hommes n'est donc pas une chimère, mais un fait qui ne se peut révoquer en doute; en effet, il n'est pas extraordinaire que dans un pays, où toutes les productions de la nature sont gigantesques, il existe des hommes hauts de six à sept pieds, puisqu'on en trouve encore de répandus dans les autres climats.

Parmi les hommes d'une grandeur extraordinaire, observés dans nos climats, voici les plus remarquables.

On fit voir à Paris, en 1735, un Finlandois haut de 6 pieds 8 pouces & 8 lignes, né dans un village voisin de Tornea.

On vit à Londres, en 1760, un garde du duc de Brunswick-Hanovre, & le

géant Macgrath, ils avoient 7 pieds & quelques pouces de hauteur.

Un paysan Suédois, & le géant Cajan, Finlandois, étoient hauts de huit pieds & 8 lignes.

Le géant Gilli de Trente, dans le Tirol, avoit 8 pieds 2 pouces & 8 lignes de hauteur.

Un garde du Roi de Prusse avoit 8 pieds 6 pouces & 8 lignes.

Ces individus ne forment point une variété constante de l'espèce humaine, puisqu'ils sont nés de peres d'une taille commune. Leur accroissement excessif vient d'une organisation imparfaite, comme Haller & quelques autres l'ont observé, sur-tout dans le géant Margrath, qui avoit les jambes courbées, parce que les os avoient cédé à la force des muscles, & n'étoient pas gros en proportion de leur longueur. D'après le calcul de Muschenbroek, il faudroit que les os des géants fussent gros en raison double de

Digitized by Google

l'excès de la longueur commune, afin qu'ils eussent une force proportionnée. Aucun de ceux dont je viens de parler, n'étoit ainsi constitué.

Les Patagons seuls unissent la proportion des membres à une taille extraordinaire. On ne peut donc pas dire qu'ils soient des individus anomaux, comme ceux dont nous venons de parler ; ils composent une espèce constante, puisqu'ils forment une race qui se perpétue avec une stature uniforme.

L'existence des anciens géants qui surpassèrent la mesure dont je viens de parler, fondée sur les dimensions prétendues de certains os trouvés sous terre, est totalement destituée de fondement.

Les témoignages anciens allégués en sa faveur, perdent toute autorité, quand on examine le caractère de ceux qui les rapportent.

Hérodote accusé d'erreur & de men-

ſonge par Strabon, dans beaucoup de choſes très-bien connues de ce dernier, l'eſt encore particulièrement, & avec raiſon, par ce géographe & par A. Gelle, ſur les 12 pieds & un quart de hauteur qu'il donne au ſquelette d'Oreſte.

Plutarque mérite d'être condamné pour avoir copié de Gabinius, écrivain ſuſpect, même à ſes contemporains, la fable des ſoixante coudées de hauteur, que Sertorius avoit meſurées ſur le cadavre du géant Antée, qu'il avoit fait déterrer à Tanger.

Phlegon eſt ridicule dans ſa deſcription du géant Macroſiris pour les cinq mille ans de vie qu'il lui donne dans l'épitaphe qu'il rapporte.

Apollonius, Antigone, Cariſtius & Philoſtrate le jeune, déjà décrédités par les contes abſurdes qu'ils ont oſé produire, parlent de géants de 100 coudées (1).

(1) Les Rabbins accoutumés à exagérer pour

D'autres relations semblables paroissent évidemment fausses par les circonstances qui les accompagnent.

Rien ne décèle plus la mauvaise foi d'un historien, que l'incinération prétendue de ces squelettes dès qu'on les approche. On voit qu'ils ont inventé cette fable pour prévenir une curiosité qui les auroit pu démentir.

La prétendue découverte du cadavre de Pallas, fils d'Evandre, est accompagnée d'une infinité de contradictions & d'anachronismes.

L'idiome de son épitaphe, son style, la lampe qui brûloit depuis 2300 ans,

---

honorer leur nation, disent que Og, roi de Basan, étoit haut de 120 coudées ; qu'il vivoit avant le déluge, qui lui mouilla à peine les genoux, & que, dans le combat où il fut tué, il se servit d'une massue immense avec laquelle il auroit assommé tous les Israëlites, si Moyse n'avoit eu le bonheur de parer le coup. Calm. Hist. V. T., & Munster in Deut. III, not. d.

& qui s'éteignit dès que l'air extérieur put entrer dans la tombe, & d'autres puérilités pareilles, sont clairement dues à la simplicité de Fauste, évêque d'Avila; il a copié cette historiette de la chronique du moine Helinant, qui vivoit dans un siècle d'ignorance.

Les corps des Cyclopes trouvés dans différentes cavernes de la Sicile, avoient, selon Fazel, 20 ou 30 coudées de hauteur, & la plus grande de ces cavernes, mesurée par le pere Kircher, n'a que 15 ou 20 pieds de longueur.

Quant aux os, aux dents, aux vertèbres que leur grandeur avoit fait attribuer à des géants, & qui sont conservés dans plusieurs cabinets, les physiciens ont reconnu & prouvé qu'ils appartenoient à des éléphants, à des giraffes, ou à d'autres animaux enterrés en différens lieux.

Tels sont les os découverts en Sibérie par M. Pallas, pays où l'on trouve une quantité considérable de

Digitized by Google

dents d'éléphants, fossiles, pétrifiées, calcinées, ou converties en une substance bolaire & terreuse.

M. Croghan a trouvé également au Canada, sur les bords de l'Ohio, divers squelettes, & des os d'animaux terrestres, dans le voyage dont il a envoyé le journal à M. Franklin.

En 1612, on trouva quelques os au château de Langon en Dauphiné. On les fit voir en France & en Angleterre, comme faisant partie du squelette du géant Teutoboc, cité dans l'histoire Romaine.

Habicot, célèbre anatomiste de ce siècle, donne à ce squelette 25 pieds & demi de haut, & 10 pieds de largeur entre les deux épaules. Un squelette humain, haut de 5 pieds, doit être large d'environ 13 pouces entre les épaules; d'après cette proportion, la largeur de 10 pieds suppose un géant de 50. Cette observation fait voir quelle confiance mérite l'auteur cité.

Digitized by Google

Toutes ces réflexions concourent à exclure la probabilité de l'exiſtence d'une race d'hommes ſi diſproportionnés au reſte de ceux qu'à produits la nature.

La hauteur commune étant fixée à 5 pieds 3 pouces, il me ſemble que les limites de la hauteur ou de la petiteſſe la plus grande, peuvent s'étendre à un pied au-deſſous ou au-deſſus de cette meſure.

En effet, un homme de 6 pieds eſt très-grand; un de 4 eſt très-petit: les hommes qui dépaſſent ces limites, doivent être regardés comme des variétés très-rares, individuelles, & accidentelles de l'eſpèce humaine; tels ſont les nains dont nous allons parler.

Bébé, mort à Lunéville, l'an 1764, dans le palais de Staniſlas I, roi de Pologne, n'avoit que 2 pieds & 9 pouces de hauteur; quand il naquit il peſoit à peine deux livres. Il fut préſenté au baptême dans une aſſiette.

Digitized by Google

Sa bouche, qui étoit très-bien proportionnée à sa taille, ne put recevoir le mamelon de sa mère, on fut obligé de le faire allaiter par une chèvre. A deux ans il commença à marcher; les souliers qu'il portoit à cet âge étoient longs d'un pouce & demi; à 6 ans il étoit haut de 15 pouces, & pesoit 13 livres; il étoit d'une jolie figure, bien proportionné, d'une bonne santé, mais son intelligence ne passoit pas les limites de l'instinct; à l'âge de quinze ans il étoit haut de 2 pieds & 5 pouces. Alors la puberté produisit un effet trop violent sur les organes de la génération, & occasionna le dépérissement du reste du corps. Ses forces commencèrent à diminuer, l'épine dorsale se courba, la tête se pencha, les jambes s'affoiblirent, le nez devint d'un volume considérable. Bébé perdit sa gaîté, devint infirme, il crût cependant encore un peu pendant les quatre

Digitized by Google

années ſuivantes, & enfin il mourut de vieilleſſe à vingt-trois ans.

Le comte de Treſſan, auteur de ces obſervations, avoit prédit qu'il mourroit décrépit avant l'âge de trente ans.

L'an 1751, on vit trois nains fameux.

Le premier à Briſtol; il avoit quinze ans, étoit haut de 2 pieds & demi, offroit toutes les apparences de la vieilleſſe, & ne peſoit que treize livres, quoiqu'à l'âge de ſept ans il en eût peſé dix-neuf.

Le ſecond à Londres; il étoit de Norfolk, il avoit vingt-deux ans, peſoit vingt-ſept livres & demie; étoit haut de 2 pieds 5 pouces.

Le troiſième, à Amſterdam, il étoit de même hauteur, avoit vingt-ſix ans, & étoit né en Friſe.

En 1760, on vit à Paris un gentilhomme Polaque, haut de 2 pieds &

Digitized by Google

4 pouces, à l'âge de 22 ans. Il étoit vif, bien proportionné; il ſçavoit pluſieurs langues. Son frère aîné n'avoit que 2 pieds & 10 pouces de hauteur.

Cardan & Muralt font mention d'un nain de 2 pieds; il y en a eu de 21, de 18, & enfin de 16 pouces.

Tous ces nains ne forment point une race d'hommes; on peut les regarder comme des êtres dégénérés de l'eſpèce humaine, par le défaut du développement néceſſaire; de même que les hommes qui excèdent la plus grande taille, par un accroiſſement extraordinaire, ſont des individus anomaux diſſéminés ſur le globe.

Digitized by Google

TRADUCTIONS

DE QUELQUES PETITS POËMES

ESPAGNOLS.

PIÈCE SATYRIQUE,

DANS LE GENRE DE QUEVEDO (1).

QU'UNE épouſe déſolée gémiſſe ſur la mort de ſon époux, je le vois; mais qu'elle ne laiſſât pas échapper un ſourire, s'il s'en préſentoit le jour même un autre, c'eſt ce que je ne crois pas.

(1) Cette Satyre eſt tirée d'un Recueil de poéſies lyriques & ſatyriques de Don Joſeph Vaſquez, intitulé : *Ocios de mi juventud.* Loiſirs de ma jeuneſſe.

Que

Digitized by Google

Que Chloris me répète, mon ami, je n'aime que toi, je le vois; mais que s'il étoit néceſſaire, elle ne fît pas à cent autres le même compliment, je ne le crois pas.

Que les maris jaloux ſoient plutôt des geoliers que des époux, je le vois; mais que leurs femmes mieux gardées, ſoient pour cela plus vertueuſes, je ne le crois pas.

Qu'une jeune perſonne rougiſſe, & baiſſe les yeux pendant les apprêts de ſon hymenée, je le vois; mais que dans le même temps elle n'élève pas ſes penſées, je ne le crois pas.

Que Célie puiſſe accepter l'époux que ſes parens lui ont choiſi, je le vois; mais que dans le même inſtant

Digitized by Google

elle ne faſſe pas choix d'un amant, je ne le crois pas.

Que Flore place ſur ſon ſein une fleur fraîchement cueillie, je le vois; mais que ce ne ſoit pas une ruſe pour laiſſer voir une autre fleur, je ne le crois pas.

Que dans le temple d'Amour on prodigue l'encens, je le vois; mais que cet encens ſuffiſe ſans qu'on y joigne de l'or, je ne le crois pas.

Qu'un mari complaiſant permette à ſa femme de plaire, je le vois; mais qu'il ſoit aſſez aveugle pour ne pas voir ce que nous voyons ſi bien, je ne le crois pas.

Qu'un enfant appelle ſon père l'époux de celle qui lui donna le

Digitized by Google

jour, je le vois; mais que cet époux puiſſe pour cela le nommer ſon fils, je ne le crois pas.

Que les vers ſatyriques de Quevedo valent mieux que les miens, je le vois; mais que faute de matière ma Muſe ſoit forcée au ſilence, je ne le crois pas.

Digitized by Google

ORPHÉE,

CHANSON ESPAGNOLE

Traduite de Don Ignacio de Luzan (1).

ORPHÉE de Thrace descendit aux Enfers pour y chercher son épouse; jamais un plus sot désir ne pouvoit le conduire dans un plus triste lieu.

Il y chanta, & l'étonnement suspendit les peines des tourmentés; oui, la nouveauté du projet produisit cet effet, plutôt que la douceur de ses chants.

Le Monarque enfumé des Enfers, redoublant sa rigueur, ne trouva pas

(1) Parnasso Espagnolo, t. IV.

Digitized by Google

pour lui de tourment plus terrible, que de lui ramener son épouse.

Il la lui rendit donc pour punir son audace, mais pour prix de ses chants il lui facilita les moyens de la reperdre encore (1).

---

(1) *Cette Chanson paroît avoir fourni à J. B. Rousseau l'idée de l'épigramme que nous transcrivons ici.*

QUAND pour ravoir son épouse Euridice,
Le bon Orphée alla jusqu'aux Enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourmens divers.
On admira, bien plus que ses concerts,
D'un tel amour la bisarre saillie;
Et Pluton même, embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa folie,
Puis la retint en faveur de sa voix.

Digitized by Google

SUR LES GRANDS SEIGNEURS.

VEUX-TU vivre en grand Seigneur? ſois hautain, aie du goût pour les bagatelles, & fais-toi ſuivre par un nain (1). Sois poli avec les faquins, dur avec l'honnête homme; monte quelquefois ſur le ſiége de ton cocher, & guide tes mulets pendant l'été: retiens même ce que tu peux accorder. Oublie que tu es né gentilhomme; n'épargne pas la bourſe d'autrui, prodigue tout en ſuperfluités. Ne ſois chaſte qu'avec ton épouſe. Demandes, dois, ne paie rien, & de cette façon, ſi tu n'es pas un grand ſeigneur, tu ſeras toujours un grand vaurien.

Sonnet de Don Manuel de Velaſco. *Parnaſſo Eſpanolo*, tom. VII.

(1) Preſque tous les ſouverains & les princes avoient autrefois pour leur amuſement des nains & des fous.

Digitized by Google

ÉPIGRAMME

DE QUEVEDO.

UN foſſoyeur alloit enterrer un mort, il trouve à ſes pieds une groſſe corne, & la jette avec lui dans la foſſe : A merveille, camarade, lui crie auſſitôt un paſſant, c'eſt encore un des os du défunt.

Digitized by Google

DESCRIPTION
D'UN TAUREODORE,
OU COMBAT DE TAUREAUX,

Traduite du Voyage en Espagne de M. Twiss (1).

CES sortes de spectacles portent en Espagne le nom de *Regocyos de Toros*; *Réjouissance du Taureau* (2). Ils n'ont

(1) Travels Throug Portugal, and Spain. London 1775.

(2) Il n'est ici question que des combats qui se donnent pour de l'argent dans des amphithéâtres particuliers. Les courses de taureaux, dans la place Majeure, à Madrid, se donnent fort rarement, & seulement dans les grandes occasions, comme au mariage du Roi, à son avénement à la couronne, parce qu'il en coûte des sommes considérables, tant

Digitized by Google

ordinairement lieu que pendant l'été, le taureau ne voulant pas se battre dans toute autre saison.

L'amphithéâtre de Cadix est construit en bois, il a environ 100 pieds de diamètre. Les places exposées au soleil sont moins chères, elles ne coûtent que 10 réaux, les premières en coûtent 15.

A quatre heures du soir on ouvrit, & l'amphithéâtre fut bientôt rempli les loges d'hommes & de femmes de qualité richement vêtus, & les bancs au-dessous des loges furent occupés par le bas peuple. Le coup-d'œil me parut agréable, sur-tout par sa nouveauté.

---

au Roi qu'à la ville de Madrid. Les connoisseurs préfèrent les combats qui se donnent dans les amphithéâtres particuliers, parce que les animaux sont plus furieux, & qu'il faut aux combattans plus d'art & d'agilité pour se dérober au danger.

Il eſt étonnant que des femmes ſenſibles, qui s'évanouiſſent aux cris d'un petit chien, puiſſent ſoutenir le ſpectacle d'un taureau mourant dans une agonie longue & douloureuſe, d'hommes briſés ſous ſes pieds, & de chevaux éventrés par ſes cornes meurtrières.

Pour comble de barbarie, plus le ſang coule, plus elles témoignent de joie; elles battent des mains, & agitent leurs mouchoirs pour irriter davantage ces animaux. J'avoue pourtant, avec plaiſir, que j'ai vu pluſieurs femmes eſpagnoles qui n'avoient jamais aſſiſté à ces ſpectacles ſanglans, & ſe propoſoient bien de n'en jamais voir.

Après que le gouverneur eût pris place, les combattans vinrent lui faire leur révérence. Des ſoldats firent ſortir le peuple de l'arène, & furent ſe placer en dehors, près des barrières qui leur venoient juſqu'au ventre.

Digitized by Google

On devoit ce jour-là mettre à mort dix taureaux ; trois hommes à cheval devoient aller à leur rencontre, on les nomme *picadores ;* quatre, appelés *vanderillos*, devoient les combattre à pied ; & trois, appellés *matadores*, devoient leur porter le dernier coup. Ces hommes ſont des bouchers & des écorcheurs qui s'y ſont exercé de bonne heure, & qui gagnent leur vie à ce dangereux métier. Les *picadores* ſont les moins payés, parce qu'ils courent moins de danger, & les *matadores* ſont ceux qui gagnent le plus, parce qu'ils ſont les plus expoſés, & qu'ils ont beſoin d'employer plus d'adreſſe.

Soixante ou quatre-vingt chevaux ſont renfermés dans une écurie voiſine. Chacun de ces animaux vaut tout au plus cinq ou ſix louis, on n'en cherche pas de plus beaux, parce qu'ils ſont quelquefois tués, & preſque toujours bleſſés. La ſelle porte devant &

derrière une verge de fer, ſans laquelle il ſeroit impoſſible de ſe tenir ferme ſur ces animaux, qui ſont rarement face aux taureaux. Quelquefois ils tremblent de frayeur, ſe cabrent, ruent, & ſont ingouvernables. Il faut alors leur couvrir les yeux d'un mouchoir, ſur-tout s'ils ont été bleſſés dans un premier combat. Les cavaliers portent des culottes & des bottes d'une peau de buffle fort épaiſſe, & plus impénétrable même que les bottes fortes des poſtillons françois, mais ſouples, afin de les garantir des coups de corne. Ils ont à leurs talons de forts éperons. Ils ſont vêtus d'une veſte & d'un petit manteau, & leur chapeau, dont le rebord eſt très-court, eſt noué ſous leur menton avec un ruban. De la main gauche ils tiennent la bride du cheval; de la droite ils portent une lance longue de dix pieds, & armée d'un fer d'un pied de long, mais qui ne peut entrer

Digitized by Google

que de la largeur d'une main. Les hommes de pied portent des culottes courtes & un long manteau ; ils ont dans chaque main un petit dard orné de papier découpé : il y a en dehors de la balustrade des paniers pleins de ces dards ; on en lance souvent une douzaine sur chaque taureau, & le pauvre animal est tiré hors de l'arène avec tous ces dards attachés à sa peau. Les matadores sont vêtus de même ; ils lancent aussi quelquefois des dards, mais leur destination particulière sera bientôt expliquée.

On conduit les taureaux au travers de l'arène dans une petite étable qui est derrière, où on les garde à part ; & comme la première étable n'est pas éloignée de cette dernière, on construit entr'elles deux murs de planches hauts de six pieds, entre lesquels on fait passer les taureaux ; un homme à pied menoit devant eux un bœuf avec lequel ils avoient été élevés, afin de

Digitized by Google

les conduire facilement ; ils le suivoient, ce qu'ils n'auroient pas fait sans cela. Trois hommes à cheval se placèrent en face de la porte, la trompette donna le signal pour lâcher un taureau, un homme alors ouvrit la porte, & se cacha derrière le battant.

Depuis un quart d'heure, des hommes placés dans le plafond de l'étable ne cessoient d'irriter les taureaux à coup d'aiguillons. Ils étoient distingués par des nœuds de rubans, dont les différentes couleurs désignoient les lieux d'où ils venoient, ce qui étoit écrit dans l'avertissement.

Le taureau fut au premier cavalier qui le reçut sur la pointe de sa lance, & lui fit dans le flanc une blessure si large que le sang coula à gros bouillons ; l'effort fut si grand qu'il pensa être renversé avec son cheval ; un autre s'avança pour blesser l'animal qu'un seul doit combattre à chaque

Digitized by Google

fois. On ne doit jamais non plus l'attaquer, mais il faut attendre son approche. Le taureau trotta au milieu de l'arène, effrayé par les cris de la multitude, le cavalier se présentoit toujours devant lui & tournoit avec lui. L'animal fit une seconde attaque, & reçut une blessure dans la poitrine, c'est alors qu'il devint furieux, le sang sortoit à flots de sa bouche, ses yeux étinceloient, il frappoit le sol de ses pieds, & se battoit les flancs avec sa queue. La trompette sonna, c'étoit pour les cavaliers le signal de la retraite. Les *picadores* commencèrent leur attaque & le criblèrent de dards. Le taureau, éprouvant des tourmens affreux, courut à un de ces hommes qui venoit de le blesser, celui-ci dut la vie à la rapidité de sa course, il sauta par-dessus la barriere, derriere laquelle il fut en sureté. Les *picadores* continuerent à le tourmenter, & à lui faire encore perdre beaucoup de

Digitized by Google

sang. Enfin, la trompette sonna encore; & le *matadore* parut avec un manteau étendu sur un petit bâton qu'il portoit à la main gauche; dans la droite il avoit un sabre à deux tranchans, plat, large de quatre pouces, & long de trois pieds. Aussitôt le taureau courut sur lui dans l'agonie du désespoir & de la mort, le matadore lui plongea son sabre dans l'échine, & le fit tomber sur la place. Si le matadore manque son coup, & ne peut se défendre avec son manteau, sa mort est inévitable, parce que le taureau rassemblant alors le reste de ses forces, l'attaque avec une fureur inconcevable (1). Le taureau fut tiré hors

(1) Quand le matadore réussit à tuer le taureau d'un seul coup, le peuple lui jette ordinairement de l'argent; je vis dans cette occasion un gentilhomme Espagnol jeter une piece d'or dans l'arène pour le matadore qui venoit de donner cette preuve d'adresse;

Digitized by Google

de l'arène par trois chevaux, le combat avoit duré un quart-d'heure selon l'usage. On accorde ordinairement cinq minutes aux cavaliers, cinq aux picadores, cinq au matadore.

Le second taureau fut lâché, c'étoit le plus fier & le plus vigoureux que j'eusse jamais vu. Le cavalier manqua son coup, & le taureau enfonça ses cornes dans le ventre du cheval qui devint indomptable ; le cavalier descendit & abandonna le cheval au taureau qui le poursuivit par toute l'arène, & enfin le tua ; il traita de même quatre autres chevaux, & n'avoit encore reçu qu'une légère blessure, quoiqu'un cheval lui eût mis la mâchoire en pièces. Un cavalier brisa sa lance sur son front, le cheval & le cavalier tombèrent ; celui-ci se cassa la jambe, & on fut obligé de l'emporter. Les picadores entrerent, & le matadore mit fin à la vie de ce généreux animal, que sa force & son

Digitized by Google

courage ne purent sauver. Les dix taureaux périrent à peu près de la même manière, & le spectacle entier dura deux heures & demie. La chair des taureaux fut aussitôt vendue à vil prix à la populace.

Quand le dernier taureau a été suffisamment blessé par les combattans, on permet au peuple l'entrée de l'arène, ils attaquent le malheureux animal de tous les côtés, & le percent de leurs couteaux & de leurs poignards : quelquefois il frappe de ses cornes, & jette par-dessus sa tête quelques individus de cette canaille lâche & brutale.

Ceux qui combattent à pied sont beaucoup moins exposés ; leur sureté dépend de leur manteau qu'ils jettent sur la tête du taureau qui les poursuit. Leur nombre leur est encore très-utile ; quand le taureau fond sur l'un d'eux, l'autre le frappe par derrière & le fait retourner, d'autres jettent

Digitized by Google

leur chapeau en l'air pour détourner sa poursuite.

Quelquefois les taureaux ne veulent pas combattre. La populace alors crie: *Los perros*, *los perros*: Les chiens, les chiens. Je fus un jour témoin de cet autre genre de combat. On lâcha trois dogues vigoureux; ils saisirent le taureau par les narines, le firent tomber, & le matadore le tua. Après la mort du taureau, on eut encore beaucoup de peine à le leur faire lâcher. Ces dogues descendent de la race de ceux que les Espagnols amenèrent avec eux en Amérique lorsqu'ils en firent la conquête. On sçait que ces animaux mirent en pièces un grand nombre des naturels du pays.

Les peaux des taureaux ressemblent à des cribles. Quelquefois ils s'élancent par-dessus la barrière sur le peuple, mais ils s'embarrassent dans les bancs, & sont aussitôt mis à mort.

Je vis un jour un combat où tout se

paſſa de la même manière, mais les dix taureaux ne traverſèrent pas l'amphithéâtre auſſi tranquillement. Irrités par les cris de la multitude, ils ſe jettèrent ſur l'homme qui conduiſoit le bœuf, & ſe le renvoyèrent mutuellement avec leurs cornes, pendant quelques minutes. Il n'en mourut cependant pas, mais il fut terriblement bleſſé. Neufs taureaux entrerent pourtant dans l'étable ; mais le dernier s'étant jeté ſur les cavaliers, fut combattu & tué ſuivant l'uſage.

Souvent les taureaux s'arrêtent & flairent le ſang qui coule ; d'autres fois ils fixent le cavalier, ſemblent raſſembler toutes leurs forces, & leur fureur redouble. Il arrive auſſi que le cheval & le taureau ſe cabrent en face l'un de l'autre, & ſe pouſſent mutuellement, quoique celui-ci ait la gorge percée par la lance du cavalier ; mais comme le cheval eſt le moins fort, il eſt obligé de fuir, & le taureau le pourſuit au galop

Digitized by Google

& à coup de cornes autour de l'arène.

J'ai obſervé que la plupart des hommes fumoient pendant le ſpectacle.

Je vis un autre combat dont l'avertiſſement étoit conçu en ces termes :

Douzième & dernière Courſe.

« Récit ponctuel des taureaux qui
» ſeront courus dans l'amphithéâtre de
» la noble & loyale ville de Cadix,
» le lundi 29 août 1773, après dîner.
» Etant député & gouverneur per-
» pétuel,

DON ***, & DON ***.

» Les taureaux feront au nombre
» de dix ; ſix de la ville d'Alcala,
» diſtingués par un ruban rouge, trois
» de Chiclana, portant des rubans
» blancs, le dernier ſervira de jouet ;
» *Para juguete.* »

Digitized by Google

On lisoit ensuite les noms des *picadores*, des *matadores* & des *Vanderillos*, & enfin un *post-scriptum* disoit :

« Pour augmenter le plaisir du spec-
» tacle, le *picadore*..... combattra
» à cheval, avec un dard sans
» lance. Il combattra ensuite à pied,
» & enfin tuera le taureau, d'un coup
» de sabre. Le vaillant nègre.... doit
» aussi combattre, & divertira
» beaucoup le public, par son courage
» & son adresse. Le dernier taureau
» aura des boutons de bois au bout
» des cornes ».

Les historiens Espagnols placent le le premier combat de taureaux à l'an 1100.

M. Clarcke, dans ses lettres sur l'Espagne, donne sur ces spectacles quelques conjectures qu'on me permettra de copier ici. Cet ouvrage a été traduit en 1770.

Digitized by Google

« Quant à l'origine des combats » de taureaux, j'ose avancer d'abord, » que les Romains les ont seuls » introduits en Espagne, puisqu'on » donnoit souvent à Rome de pareils » combats d'animaux dans l'amphi- » théâtre. Peut-être les Romains » tenoient-ils cet usage des Asiatiques: » car on lit dans S. Paul, que les » Ephésiens donnoient chez eux des » combats dont ils tiroient peu de » fruit; ce qui semble désigner les » combats en question (1). Mais il » est certain que ceux de taureaux » se trouvent expressément marqués » parmi les jeux des Romains.

» Tite-Live s'exprime ainsi : *Per* » *eos dies quibus hæc ex Hispaniâ* » *nunciata sunt, ludi* TAURILIA *per* » *biduum facti, religionis causâ* (1).

---

(1) ἐθηριομάχησα ἐν Εφέσῳ.

(1) Lorsque ces nouvelles furent arrivées d'Espagne, on célébra des *Taurilies* (combats

» Voilà des combats de taureaux » donnés à Rome, bien précisément » énoncés.

» Festus nous en a conservé la pre- » mière institution. Les jeux appelés » *Taurilia* furent, dit-il, consacrés aux » Dieux infernaux, parce que sous le » régne de Tarquin le superbe, les » femmes enceintes ayant été atta- » quées d'une épidémie violente, elles » se procurèrent leur guérison en » mangeant de la chair de taureau. Ce » fut à cette occasion qu'on institua » les *Taurilies*, qui se célébroient » dans le cirque Flaminien hors de » Rome, pour ne point invoquer les » Dieux infernaux dans l'enceinte de » la ville.

» Or, puisque les femmes enceintes » furent originairement l'occasion & la » cause de cette institution des Tau-

---

de Taureaux) pendant deux jours en l'honneur des Dieux.

rilies;

» tilies, ne pourroit-on pas conjec-
» turer que c'est pour cela que les
» femmes Espagnoles, par une tra-
» dition ancienne, portent à ce genre
» de spectacle leurs enfans à la
» mamelle ; & que celles qui sont
» enceintes n'osent sur-tout y man-
» quer. Il est vrai que cette fête, pour
» avoir plus de ressemblance à celle
» des Romains, devroit se célébrer
» hors de l'enceinte des murs, & non
» pas dans la place majeure, c'est-à-
» dire, dans le milieu de la ville.

» Tite-Live dit encore que les jeux
» du taureau, *Taurilia*, donnés par
» Fulvius, furent plus magnifiques,
» c'est-à-dire, à ce que j'imagine,
» plus barbares & plus sanguinaires
» qu'ils n'avoient jamais été, parce
» qu'on y fit combattre, non-seule-
» ment des taureaux, mais encore des
» panthères & des lions.

» ~~Autres traits de conformité entre~~
» les *Taurilia* des Romains, & les

Digitized by Google

» courses des Espagnols. Suivant un
» usage immémorial, c'est toujours la
» Noblesse Espagnole qui, dans la place
» majeure, commence, & engage le
» combat du taureau; il n'est permis à
» personne de remplir l'office de cheva-
» lier, sans prouver une grande no-
» blesse. Tous les Espagnols sont égale-
» ment passionnés pour ce spectacle; ils
» le regardent comme quelque chose de
» grand, de noble, d'héroïque; & tous
» ceux qui se présentent pour y com-
» battre sont sûrs de plaire au Prince,
» aux belles, à leurs concitoyens, &
» d'être les idoles du peuple.

» Il en étoit de même à Rome: les
» Patriciens vouloient toujours avoir
» l'honneur d'ouvrir les *Taurilia*, &
» de combattre les premiers:

Lustravitque fugâ mediam gladiator arenam;
Et Capitolinis generosior & Marcellis (1).

Juven. Sat. 2. L. 1.

---

(1) Lorsque le trident en main, & revêtu

Digitized by Google

» On vit même des Dames Ro» maines porter l'ambition jusqu'à » vouloir entrer en lice, & se pré» senter hardiment pour descendre » sur l'arène, comme cette Dame » Patricienne, dont parle encore » Juvenal, Sat. 1. L. 1.

Mœvia Tuscum
Figat aprum, & nudâ teneat venabula mammâ (1).

Je citerai encore un passage du Camoens relatif à ces courses.

« L'amant joyeux voyant la beauté » qu'il désire, cherche le taureau dans » le cirque sanglant; il se place devant » lui; l'excite par des sauts, des » courses, des sifflemens, des gestes, » & des cris. Dans le moment, le

---

de la tunique des gladiateurs, il parcourut l'arène en fuyant le Myrmillon, lui qui l'emportoit, par l'éclat de sa naissance sur les Capitolinus, les Marcellus. (*Trad. de M. Dusaulx*).

(1) Mœvia, le javelot en main, & le sein découvert, attaque un sanglier farouche. (*Trad. de M. Dusaulx*).

Digitized by Google

» furieux animal baiſſe ſon front
» armé de cornes, court en mugiſſant,
» ferme les yeux, renverſe, bleſſe,
» tue & briſe tout ſur l'arène ».

Luſiados, Canto 1. v. 88.

OBSERVATIONS
SUR UN PASSAGE DE LUCIEN ;

Relatif à un moyen, employé par les Anciens, pour résister à la violence des flots de la mer.

JE lisois un jour les expériences faites par le docteur Francklin, pour calmer les flots de la mer en étendant de l'huile sur sa surface. J'admirois le génie fécond en projets utiles du philosophe Américain, qui, non content d'avoir détourné la foudre de Jupiter, veut encore arracher le trident de Neptune. Je me rappellai alors un passage de Lucien, relatif au même objet. Cet écrivain ingénieux, le Voltaire des Grecs, dans son traité intitulé *Toxaris* ou de l'*Amitié*, décrit

Digitized by Google

une tempête affreuſe, & tous les nautoniers occupés à s'en préſerver: *Ils jettèrent dans la mer*, dit-il, *les antennes dépouillées de leurs voiles, & des cables roulés en ſpirale pour recevoir l'effort des flots* (1). Ce moyen me parut ſi facile, que je doutai de ſa réalité, n'ayant point de connoiſſance qu'aucune nation le pratiquât. La choſe me parut pourtant ſi importante qu'elle m'inſpira la curioſité d'examiner ſi d'autres auteurs que Lucien en avoient fait mention; je la trouvai atteſtée par tant de témoignages non ſuſpects, qu'il ne me fut plus permis de la révoquer en doute.

Les Grecs appelloient les cables qui ſervoient à cet uſage σπεῖραι & les Romains, qui le tenoient probablement d'eux, avoient latiniſé l'ex-

(1) ἔτι καὶ σπείρας τινὰς ἐπισυρομένους, ὡς τὸ ῥόθιον ἐπιδέχεσθαι τῆς ὁρμῆς.

Luc. Toxaris, c. 19.

Digitized by Google

pression, & en avoient formé le mot *spiræ*. Ces cables avoient sans doute reçu ce nom de leur forme; ils étoient roulés en spirales. C'est du moins l'étymologie que leur donne Festus, dans son vocabulaire, où l'on trouve cité à ce sujet ce vers du poète Pacuvius (1).

Que tardez-vous? jettez les spirales de Sparte. (2).

Ce vers qui se trouve dans les fragmens qui nous restent de Pacuvius, qui vivoit vers la fin de la seconde guerre punique, & dont tous les ouvrages ont été perdus, étoit surement placé dans la description d'une tempête. Le mot seul de *spiras* qui

---

(1) *Quid cessatis, socii, ejicere spiras sparteas?*

(2) Sparte, espèce de jonc dont les anciens faisoient des cables, & dont nous faisons aujourd'hui des cordes à puits; le plus fin sert à faire des cordons de sonnettes, & de jolis tapis.

ſe rapporte à celui de σπεῖραζ que Lucien emploie dans la même occaſion, ne permet pas d'en douter.

Il paroît par un paſſage d'Iſidore, que le mot *ſpiræ* étoit celui dont ſe ſervoient les gens qui parloient purement, & que les matelots avoient donné un autre nom à ces ſortes de cordes. Les artiſans de tous les pays donnent aux inſtrumens dont ils ſe ſervent des dénominations particulières, ce qui leur fait un langage à eux. *Cucurbæ* étoit le nom dont les matelots appeloient ces cables, apparemment à cauſe de la reſſemblance qu'ils leurs trouvoient avec des citrouilles. *SPIRALES, cordes dont les matelots ſe ſervent dans les tempêtes, & qu'ils appellent, à leur manière* cucurbas, *citrouilles*, dit Iſidore, au mot SPIRÆ (1).

(1) Spiræ, funes quibus in tempeſtatibus utuntur, quos nautici, ſuo modo, cucurbas vocant.

Digitized by Google

Cet usage se conserva dans des temps plus modernes, les auteurs du moyen âge, & ceux même qui ont écrit depuis la renaissance des lettres, en font aussi mention. Voyez Dufresne, supplément de Ducange, au mot SPIRA. *On lie ensemble plusieurs faisceaux, & on les jette dans l'eau, à la poupe des vaisseaux, afin de retarder leur course quand le gouvernail est brisé. On appelle ces faisceaux* spiræ, *des spirales* (1). Il paroît, par ce passage, que l'utilité de ces sortes de faisceaux ou spirales de cordes, pour recevoir & rompre l'effort des flots, étoit bien reconnue, puisqu'on les suspendoit à la poupe

---

(1) Ligantur plures fasces & projiciuntur in aquas retrò naves, ut non sic currant, fractis temonibus, & dicuntur speræ; *il ajoute*, quasi res quæ faciunt tardare progressum; *ce qui veut dire, choses qui retardent la marche. C'étoit bien là l'effet de ces cordes, mais je ne sais d'où il tire cette étymologie.*

Digitized by Google

des navires, pour empêcher les vagues de se jeter sur eux avec trop d'impétuosité, quand le gouvernail étoit rompu.

Ceci peut servir d'interprétation au mot Italien *spera*, dans ce passage du Barberini : *Il fait des spirales, & les jette dans la mer en place de gouvernail* (1).

Enfin, Arioste est le dernier auteur que j'aie trouvé avoir parlé de cet usage, dans son Chant XIX, où il fait sa description d'une tempête ; il peint le vaisseau battu par l'orage, le gouvernail se brise ; mais, dit le poète : *le Pilote habile trouve un remède à ce danger, il ordonne de jeter des spirales derrière la poupe, il file le cable*, (ce cable étoit probablement celui qui tenoit

---

(1) In luogo di temoni
Fa spere, e in aqua poni.

Barberini.

Digitized by Google

les ſpirales) & *par ce moyen il fait perdre au mouvement qui l'entraîne les deux tiers de ſa vîteſſe* (1).

---

(1) Rimedio a queſto il buon Nocchier ritrova,
Che commanda gittar per poppa ſpere,
E caluma la gomona, & fà prova
Di duo terzi del corſo rittenere.

Arioſto, c. 19. ott. 58.

Digitized by Google

NOTICE SUR ROLLI.

PAUL ROLLI, né à Rome en 1687, d'un architecte, fut diſciple du célèbre Gravina, qui lui inſpira le goût des lettres & de la poéſie. Un ſavant ſeigneur Anglois (le Lord Sembuch) l'ayant emmené à Londres, l'attacha à la famille royale, en qualité de maître de langue toſcane. Rolli demeura en Angleterre juſqu'à la mort de la reine Caroline, ſa protectrice, & celle des lettres. Il revint l'an 1747 en Italie, & mourut en 1767, laiſſant un cabinet très-curieux, & une bibliothèque riche & bien choiſie. Ses principales productions poétiques virent le jour à Londres en 1735, *in*-8°. Ce ſont des odes non rimées, des élégies, des chanſons, & des hendécaſyllabes, dans la manière de Catulle, qu'on eſtime beaucoup. On a encore de lui un recueil d'épigrammes imprimées à

Digitized by Google

Florence en 1776, *in*-8°. Rolli passe pour un des bons poètes Italiens de ce siècle. Pendant le séjour de cet Ecrivain à Londres, il procura dans cette ville des éditions de quelques auteurs de son pays. Les principales sont, celle des satyres de l'Arioste, des œuvres burlesques du Berni, du Varchi... du Lucrèce, de Marchetti, en 1717; du paradis perdu de Milton, en 1735, *in*-folio; d'Anacréon, 1739. Les petites pièces que l'on donne ici sont quelques-unes de ses plus jolies chansons, fruits d'une imagination tendre & infiniment gracieuse.

LA BERGERE *COQUETTE*,

TRADUCTION DE L'ITALIEN, *DE ROLLI*;

Par M. Levrier de Cham-prion, de la Bibliothèque du Roi.

Si tu m'aimes, gentil Berger, si tu soupires pour moi seule, je m'intéresse à ton martyre, je prends plaisir à ton amour.

Mais si tu t'imagines que je doive du retour à toi seul, tu t'abuses un peu facilement.

Digitized by Google

Jadis on n'aimoit qu'un Berger ; mais ce temps-là n'eſt plus. Si mon ſexe a moins de conſtance, c'eſt que le tien a moins d'honneur.

Aujourd'hui Silvio choiſira la roſe au teint pourpré ; demain il la mépriſera, ſous prétexte qu'elle a des épines.

Pour moi, je ne me conformerai point au ſentiment des hommes ; parce que le lys me plaît, faut-il que je dédaigne les autres fleurs ?

Je choiſis celles-ci, je choiſis celles-là ; toutes me plaiſent également : celles-ci, parce qu'elles ſont plus belles ; celles-là, parce qu'elles ont une plus douce odeur.

Digitized by Google

Sont-elles une fois cueillies & mariées ensemble? on en forme des guirlandes & des bouquets. Ainsi déposées sur les cheveux & le sein de la beauté, elles en augmentent & diversifient les attraits.

Digitized by Google

LE REGARD,

TRADUCTION DU MÊME.

EURILE, dont les yeux bleus pourroient aussi bien enflammer les Dieux que les hommes, la blonde Eurile, est la beauté divine & cruelle qui fait mon tourment.

J'interroge mon cœur, & je lui dis : Pourquoi donc aimes-tu si fort cette beauté ? pourquoi te fait-elle tant souffrir ? tu es fidelle sans espérance, & l'insensible n'a nulle pitié de toi.

Mon cœur me répond : est-ce ma faute à moi si Eurile cause ton

Digitized by Google

martyre? ſi je l'aime, c'eſt à tes yeux qu'il faut s'en prendre. Tu ne veux pas que je déſire? ne la regarde pas.

Digitized by Google

HISTOIRE

DU TRAVAIL,

Traduite du Tatler.

LE Travail, fils du Besoin, & pere de la Santé & du Contentement, vivoit avec ses deux enfans dans une petite chaumière, placée sur le penchant d'une montagne, & fort éloignée de la ville. Aucun d'eux ne connoissoit les grands, & n'avoit d'autre société que les bons villageois du hameau voisin. Ils voulurent voir le monde, oublièrent leurs amis, leur demeure, & se mirent en tête de voyager. Le Travail marchoit avec une contenance modeste, la Santé lui adoucissoit la peine de la route par la vivacité de sa conversation, & par la gaîté de ses chansons, le Contentement

alloit toujours riant, aidant son père dans sa marche, & sa continuelle bonne humeur redoubloit la pétulance de sa sœur.

Ils traversèrent ainsi les forêts, les villes, les villages, & arrivèrent enfin dans la capitale du Royaume ; dès qu'ils y entrèrent, le Travail recommanda sur-tout à ses enfans de ne le point quitter de vue. Jupiter leur avoit prédit que la séparation d'un seul entraîneroit la perte de tous les trois; mais la Santé étoit trop étourdie pour écouter les conseils du Travail. Elle céda aux poursuites de l'Intempérance, & mourut en couche de la maladie ; le Contentement, privé de sa sœur, se livra aux perfides charmes de la paresse, & l'on n'en a plus entendu parler depuis. Le Travail ne pouvant vivre sans ses enfans, les chercha vainement par-tout; la lassitude le surprit en chemin, l'accabla, & l'infortuné périt dans les bras de la Misère.

Digitized by Google

HISTOIRE
DE MINORQUE,
TRADUITE DE L'ANGLOIS,
DE M. ARMSTRONG.

RIEN de plus singulier à observer que la vanité ridicule avec laquelle les Historiens établissent l'origine de leur nation, & le phlegme avec lequel ils expliquent les passages obscurs des auteurs, & s'épuisent pour fournir des preuves remarquables de leur extraction romanesque des héros du premier âge. Il y a cependant peu de nations dans l'univers qui puissent justifier ces prétentions. Il est probable que les premiers planteurs furent trop occupés à défricher le sol, & à la

rendre susceptible de produire les choses nécessaires à la vie pour perdre beaucoup de temps à tracer des mémoires détaillés & destinés à la postérité. Les nations n'eurent d'abord, au lieu d'histoire, qu'une tradition imparfaite, que le temps couvrit du voile de l'erreur, & que la fiction chargea de mensonges, & leur véritable origine se perdit dans une impénétrable obscurité.

Les auteurs Baléares ne sont pas exempts de cette vanité nationale. Ils font remonter leur origine à une certaine race de géants, qui, disent-ils, possédoit cette contrée long-temps avant le règne de Gerion son premier roi, & le premier monarque de toute l'Espagne.

Quoiqu'il en soit, il paroît que cette nation étoit considérable, lorsque les Carthaginois la soumirent pour la première fois à leur domination, 452 ans avant l'Ère-Chrétienne. Ces

Digitized by Google

étrangers bâtirent trois villes dans l'Isle de Minorque, ils leur donnèrent le nom de trois de leurs plus fameux capitaines. Magon, maintenant Mahon, Jama, qui est indubitablement Ciudadella, & Labon. Les ruines même de cette dernière n'existent plus, & rien n'indique la place qu'elle occupoit; à moins qu'elle ne fût située où est à présent Alaior, ce qu'on ne peut juger que d'après le récit de sa position, peu éloignée du centre de l'Isle, & commode pour les voyageurs. Le mot même Alaior, d'après l'idiome moderne des Minorquains, paroît tirer son origine du mot *Labon*, qui fut d'abord prononcé *Lavon*, par corruption, cette nation confondant ensemble le *b* & le *v* de la *Laion*, *Laior*, & enfin *Alaior*.

Quant à Ciudadella, il n'y a pas le moindre doute que c'étoit la ville de Jama des Carthaginois. Quoique

Digitized by Google

Dameto (1) la place à quelque distance de-là, dans un lieu où il n'y a ni ruine ni aucune trace qui puisse autoriser son opinion. Elle reçut probablement ce nouveau nom quand les Espagnols l'environnèrent de murs, de bastions, & de courtines à la moderne. S. Sévère, dans son épître datée du 13 février de l'an de J. C. 423, & imprimée à la fin de l'histoire

---

(1) Histoire du royaume Baléare, petit *in-folio* écrit en Castillan, & imprimé à Palma dans l'Isle Majorque en 1633. Cet auteur étoit historiographe de l'Isle, aussi ne parle-t-il que d'elle, & est-il fort peu utile pour donner des connoissances sur l'Isle de Minorque. Vincente Mut, historiographe & ingénieur de Majorque, son continuateur, n'est guères plus satisfaisant. Les auteurs Espagnols, quelque volumineux qu'ils soient, ne donnent aucuns détails relatifs aux Isles Baléares, & n'ont point été utiles à l'auteur de cette histoire.

du

Digitized by Google

du royaume Baléare, par Dameto, dit, que la ville de Jammon, car c'est ainsi qu'on appeloit alors la ville de Jama, étoit à l'occident, & Magon à l'extrémité orientale de l'Isle; que la dernière étoit alors une ville municipale des Romains, & qu'il y avoit environ trente mille habitans dans chacune de ces deux villes; ce qui convient parfaitement à la distance actuelle entre Ciudadella & Mahon.

Méla, qui étoit lui-même un Baléare, parlant des deux villes de Minorque, Magon, & Jammo, nous apprend que d'abord ce n'étoit que des forts, mais les auteurs de l'histoire universelle, disent : « ils paroissent avoir été tous » deux bâtis près de l'embouchure de » deux havres qui sont dans l'Isle, » & il est indubitable qu'ils devinrent » bientôt des ports de mer considé- » rables, sur-tout celui de Magon ». Les mêmes auteurs assurent que les Phéniciens furent les premiers qui

possédèrent les Baléares, & qu'ils les gardèrent jusqu'au temps où Metellus les soumit aux Romains. Les Isles Baléares étoient certainement peuplées avant cette époque.

Quant à l'origine du nom des Isles Baléares, quelques-uns la tirent du mot Grec Βάλλειν, lancer, jeter, parce que leurs habitans étoient des frondeurs très-habiles; mais Bochart la dérive avec plus de vraisemblance de Baal & Jarah, mots Carthaginois de même signification que le mot Grec.

Il n'est pas aisé de déterminer quel fut le général Carthaginois nommé Magon, qui bâtit Mahon; cependant, comme le premier des Magons, auquel les auteurs Baléares attribuent cet honneur, passa peu de temps dans l'Isle, il est plus probable que cette ville doit sa fondation à Magon, le frère d'Hannibal, qui y résida plusieurs années.

Digitized by Google

Ces Isles demeurèrent sous la domination de Carthage, jusqu'à la destruction de cette république. Hamilcar y fut avec son épouse, qui y accoucha du fameux Annibal. Les Baléares étoient employés en grand nombre dans les armées Carthaginoises, ils étoient fameux par leur adresse à lancer la fronde dont on leur attribue l'invention. Plusieurs servoient sous Annibal leur compatriote, quand il défit les Romains au lac de Thrasimène, & après à Cannes. Il les plaça à l'avant-garde, parmi les Stationaires, à la bataille de Zama.

Ces Isles suivirent le destin de Carthage, & Scipion les soumit aux Romains vers l'an 212 avant J. C.; elles prirent ensuite parti pour Pompée contre César: dans la division qu'Auguste fit de l'Espagne en Provinces; il les réunit à la Betique. Ce fut sous son règne que les Baléares demandèrent du secours pour détruire les

Digitized by Google

lapins, qui s'étoient multipliés à un tel point, qu'ils mangeoient tous les blés, & causoient la famine. Ces peuples demeurèrent fidellement attachés aux Romains, jusqu'à la décadence de l'empire, & ce fut dans ces Isles qu'ils bannirent les coupables à différentes époques.

Les Barbares du nord de l'Europe, les Alains, les Vandales, les Suèves, ayant chassé les Romains de l'Espagne, sous l'Empereur Honorius, possédèrent ces Isles à leur tour. Les Romains y avoient établi leur religion sur les ruines de celle des Carthaginois, les Barbares y répandirent aussi leur culte. Ils étoient d'abord Chrétiens Arriens, & devinrent ensuite Orthodoxes. L'épitre de Severe, déjà citée, prouve qu'il y avoit déjà à Minorque, du temps des Romains, beaucoup de Chrétiens & de Juifs. Les Barbares du nord furent bientôt renforcés du continent de l'Espagne, par de nouvelles colo-

nies de Huns & de Visigoths, qui haïssoient également les Romains. Ils détruisirent à l'envi les superbes monumens de la religion payenne; temple, autel, statue, tout tomba sous la hache; ils établirent une nouvelle forme de gouvernement, & firent de nouvelles loix. Leur domination continua depuis l'an de J. C. 421, jusqu'à l'an 697, ou selon d'autres, 790, époque à laquelle ils furent chassés par les Sarrasins. Les Isles Baléares furent alors entièrement soumises aux infidèles.

Mais les Sarrasins ou les Maures, qui avoient tant inquiété les nations du nord par les descentes fréquentes qu'ils faisoient sur leurs côtes, furent à leur tour très-tourmentés par les princes Chrétiens, que les papes, ou leur propre ambition, excitoient à les détruire. Les diverses tentatives faites sur les Isles Baléares, eurent différens succès. Charlemagne les conquit en 801, & en chassa les Maures, qui les

Digitized by Google

reprirent en 807. Après cela ces Isles occasionnèrent plusieurs combats sanglans, tant sur terre que sur mer, entre les Chrétiens & les Maures. Ces derniers gardèrent leur possession jusqu'à ce que Jacques I, roi d'Arragon, résolut de les bannir, indigné des brigandages de ces peuples, qui faisoient ses sujets esclaves; & surtout furieux des mauvais traitemens que le roi Maure de Majorque avoit faits à ses ministres, qui venoient à se plaindre de ses injures. Il assembla dans cette vue une armée d'environ vingt mille hommes, composée d'une multitude d'aventuriers Provençaux & Génois, & d'autres contrées qui se joignirent à ses sujets & à ses alliés pour cette entreprise; ils partirent du port de Salou, en Catalogne, le premier septembre 1229. Dans peu de jours ils débarquèrent à Majorque; après quelques escarmouches; ils s'arrêtèrent devant Palma, capitale de

Digitized by Google

l'Isle, & la prirent d'assaut le 31 décembre suivant. Le monarque victorieux retourna en triomphe au continent, après avoir distribué à ses officiers les terres des Maures pour récompense.

Le roi retourna à Majorque en 1232, & résolut de s'emparer de Minorque, la plus petite des Isles Baléares. Il voulut prévenir l'effusion du sang, & tenta la voie de la négociation; il envoya des députés à Ciudadella pour sommer les habitans de l'Isle de se rendre, leur promettant sa protection, & les menaçant de les exterminer si ses offres étoient refusées. Pour augmenter leur effroi, & accélérer leur délibération, il fit allumer de grands feux sur la côte de Majorque, opposée à Ciudadella, d'où les Maures les pouvoient aisément appercevoir; ils se persuadèrent tellement, que Jacques I étoit à la tête d'une armée considérable, qu'ils résolurent de se

Digitized by Google

soumettre. Almoxarisse, accompagné des principaux habitans, fut trouver le roi à Majorque, lui rendit hommage, & s'engagea à lui payer un tribut à l'avenir, & à tenir de lui l'Isle de Minorque.

Le conquérant, en 1256, partagea ses états; il donna à Don Pèdre, son fils aîné, les royaumes d'Arragon & de Valence, & les autres états du continent; & à Don Jacques, son second fils, les Isles de Majorque, de Minorque & d'Yvica, & quelques provinces du continent, avec le titre de Roi de Majorque, & les mit en possession de leur territoire. Don Pèdre trouva son jeune frère trop favorisé, & sa haine contre Don Jacques fut envenimée par des gens mal intentionnés; rien ne put la satisfaire que la privation de ses états: il retourna ensuite en Espagne, où il mourut; Don Alphonse, son fils, lui succéda.

Don Alphonse regarda les Maures

Digitized by Google

minorquins comme des pirates qu'il falloit exterminer; il aſſembla en ſecret une nombreuſe armée, équipa une flotte conſidérable pour la tranſporter. Tous ces préparatifs extraordinaires ne purent ſe faire ſans alarmer beaucoup Almoxariffe, qui tira des ſecours conſidérables de ſes alliés de la Barbarie, & ne négligea rien de ce qui étoit néceſſaire pour faire une vigoureuſe réſiſtance.

En 1287, Alphonſe partit pour Minorque, & trouva les Maures préparés à la défenſe; la bataille fut ſanglante, & les Maures furent défaits; ceux qui échappèrent à la rage du vainqueur, ſe retirèrent ſur le mont Agatha avec Almoxariffe, & réſolurent de défendre, juſqu'à l'extrémité, ce poſte fortifié d'après toutes les règles de l'art alors en uſage, & leur dernière reſſource.

Le monarque vainqueur les y ſuivit, tenta tout pour les y forcer, animant

Digitized by Google

le ſoldat par ſa préſence & ſon exemple ; mais la place étoit imprenable, & une poignée de gens auroient pu la défendre contre des armées nombreuſes. On fut obligé de ceſſer les attaques, & de ſe contenter d'un blocus.

Les Maures mourant de faim, & n'ayant plus de ſecours à eſpérer de leurs alliés, conſentirent à ſe rendre. On ſtipula que tous ceux qui pourroient payer leur rançon, ſeroient tranſportés en Barbarie, & que le reſte ſeroit fait eſclave.

Le traité fut exécuté le jour même 17 janvier 1287. Almoxariffe & ſa famille, & environ cent autres perſonnes de marque, furent embarqués pour la Barbarie ; mais ils périrent tous dans la mer, où quelques auteurs diſent qu'ils furent précipités par les matelots Arragonois, leurs conducteurs ; environ vingt mille vaincus devinrent eſclaves du vainqueur,

Digitized by Google

destin plus cruel encore que celui d'Almoxariffe & de ses compagnons.

Le roi d'Arragon envoya dans l'Isle de Minorque une colonie de Chrétiens, & partagea les terres à ceux qui avoient eu part aux dangers de l'expédition. Ainsi finit la domination des Maures dans cette Isle, après avoir subsisté plus de cinq cents ans, malgré les efforts des Chrétiens, les exhortations des papes, les confédérations inutiles, & les vains projets formés pour son anéantissement.

Le 17 de janvier, époque de la conquête de Minorque, est encore pour les habitans un jour de fête en l'honneur du roi Alphonse; ainsi que le 31 décembre, en commémoration de la prise de Palma, capitale de Majorque, par le roi Jacques I, & de l'expulsion des Maures de cette Isle. On fait des processions pompeuses, & d'autres magnifiques représentations, à la grande satisfaction des Minorquins,

Digitized by Google

qui aiment passionnément toute espèce de jeux & de spectacles.

Malgré la haine violente des Espagnols pour les Maures, ils souffrent cependant qu'un grand nombre de places de Minorque porte encore les noms que ces peuples leur ont donnés: les noms commençant par *ben* ou *bini*, sont nombreux (1).

Sous le règne de Pierre III, roi d'Arragon, ces Isles furent formellement annexées à sa couronne; mais la paix n'y fut pas durable pendant un long intervalle, depuis l'expulsion des Maures. Ce peuple remuant projetoit sans cesse des invasions, faisoit des descentes, pilloit les habitations, & emmenoit les Espagnols en esclavage. Il ne paroît pas cependant qu'ils aient fait d'armement pour

(1) *Ben*, en Arabe, signifie fils, & *bini*, les fils, ou les descendans.

Digitized by Google

reprendre l'Iſle, comme ils l'auroient pû tenter pendant les troubles du royaume d'Arragon, & depuis que les différens royaumes de l'Eſpagne ne reconnoiſſent plus qu'un ſeul roi (1).

---

(1) Les Anglois ſe ſont emparés de l'Iſle Minorque le 29 ſeptembre 1708, & leur poſſeſſion a été légitimée par la paix d'Utrecht, en 1713. Les François l'ont repriſe le 26 Juin 1756, & rendue à la paix de 1763. Cette Iſle a enfin été repriſe de nouveau ſur les Anglois par M. de Crillon, dans le cours de cette dernière guerre.

Digitized by Google

DU BON SENS,

TRADUCTION DE L'ANGLOIS DE M. MELMOTH.

EN examinant ce que nous entendons par bon ſens, je le nommerai une raiſon droite ; mais une raiſon droite produite, non d'argumens logiques & artificiels, mais d'une eſpèce de faculté intuitive de l'ame, qui diſtingue les objets par une perception immédiate ; une ſorte de ſagacité innée, qui, par pluſieurs de ſes propriétés, reſſemble beaucoup à l'inſtinct. Il ſeroit impropre cependant de dire que Newton montra ſon bon ſens par ſes étonnantes découvertes en phyſique & en hiſtoire naturelle. Les opérations de

Digitized by Google

ce préſent du ciel ſont plutôt inſtantanées, que le fruit d'une longue réflexion. Tel que Diomède, après que Minerve lui eût donné le pouvoir de diſtinguer les Dieux des mortels, l'homme de bon ſens découvre d'un coup-d'œil la vérité des objets qu'il lui importe de bien juger, & qui doivent rendre ſa conduite ſure & certaine.

Voilà peut-être pourquoi cette qualité précieuſe de l'eſprit ſe trouve rarement unie avec le ſavoir : le bon ſens accoutumé à découvrir les objets ſans étude ni travail, ne peut pas facilement attendre pour diſtinguer des vérités qui, placées loin de lui, & recouvertes d'une multitude d'enveloppes, demandent beaucoup de peine & d'application pour être apperçues.

Quoique le bon ſens ſoit peu commun, & qu'il n'accompagne pas toujours la ſcience, il eſt pourtant la

Digitized by Google

plus utile des facultés humaines, puisqu'il nous sert de guide & de maître dans les différentes circonstances de la vie.

Dans quelqu'occasion que cette qualité soit exercée, elle agit toujours avec une supériorité qui la distingue, mais elle est principalement applicable au commerce du monde. Il est aisé d'observer que ceux qui ont plus vécu avec les hommes qu'avec les livres, ceux dont la prudence vient plutôt de l'expérience que de la méditation, possèdent généralement cet heureux talent dans un plus haut dégré de perfection : car le bon sens qu'on ne peut acquérir, est pourtant susceptible de perfection, & le monde est je crois le meilleur sol qui convienne à sa culture.

Digitized by Google

LETTRE

DE M. WILLEMET,

MÉDECIN DE NANCY,

A M. MILLIN DE GRAND-MAISON,

Auteur des Mélanges de Littérature Etrangère ;

SUR LA FLORE JAPONOISE

DE M. THUMBERG (1).

VOUS me demandez, mon cher ami, des détails ſur la *Flore Japonoiſe* de M. Thumberg, & ſur les voyages de ce ſavant, dont l'intrépide activité

(1) *Caroli Petri Thumberg ; &c.* Flora Japonica, *ſiſtens plantas inſularum Japonicarum, ſecundùm ſyſtema ſexuale emendatum, redactas ad 20 claſſes, ordines, genera & ſpecies cum*

Digitized by Google

mériteroit ſeule de lui faire un nom, ſi ſes travaux ne devoient le rendre immortel, & le placer à côté des botaniſtes les plus fameux. Je vais, pour ſatisfaire votre curioſité, vous offrir tout ce que j'ai pu réunir à ce ſujet.

M. Charles-Pierre Thumberg, après avoir pris à Upſal, en 1770, le bonnet de docteur, ſous la préſidence du profeſſeur Sidren, réſolut de paſſer en France, & d'y demeurer une année pour perfectionner ſes connoiſſances & en acquérir de nouvelles. Il reſta quelques ſemaines à Amſterdam, & y vit quelquefois le célèbre M. Burmann (1),

---

differentiis ſpecificis, ſynonimis paucis, deſcriptionibus concinnis & 39 iconibus adjectis. Lipſiæ in Bibliopolio, J. G. Mulleri, anno 1784, in-8°.

(1) Nicolas-Laurent Burmann, docteur en médecine, profeſſeur de botanique à Amſterdam, & poſſeſſeur d'une riche bibliothèque

Digitized by Google

qui s'apperçut bientôt de son habileté dans la botanique, & de son ardeur pour cette aimable science. Il vit sur-tout avec plaisir le désir extrême que M. Thumberg témoignoit de voyager dans l'Inde, ou dans quel-

---

& d'un cabinet d'histoire naturelle très-précieux. Ce savant est connu par sa dissertation sur le *Geranium*, & par la *Flora Indica*, publiée en 1768, in-4°.; il est fils de Jean Burmann, à qui l'on est redevable du *Thesaurum Ceylanicum*, & des *Decades variarum plantarum Africanarum*, ainsi que des éditions précieuses de Rhumphius, & des figures posthumes de Plumier. La famille de ces deux médecins avoit déjà été illustrée par les deux critiques du même nom, auxquels nous rendons justice d'autant plus volontiers, que l'un des deux Pierre Burmann a vomi toutes sortes d'injures contre nos savans de France: on sait que la colère de cet orgueilleux érudit avoit été allumée par l'excellente édition de Quintilien, de Claude Capperonnier, qui y relevoit plusieurs fautes de critique échapées au professeur de Leyde.

Digitized by Google

qu'autre contrée peu fréquentée par les ſavans d'Europe, & dont les productions naturelles n'euſſent pas été décrites.

L'homme qui regarde d'un œil inſenſible l'étonnante variété des objets qui compoſent l'univers, qui n'a jamais eu la curioſité d'obſerver les différences qui les caractériſent & les diſtinguent entr'eux, dont les penſées ne ſe portent jamais au-delà de lui, verra ſans doute avec autant de pitié que d'effroi le botaniſte ſuſpendu comme la chèvre au ſommet des rochers, y ſupporter la chaleur d'un ſoleil brûlant, & la ſoif & la faim, pour y chercher quelques plantes nouvelles; ou bien, aller au travers de dangers multipliés & renaiſſans à chaque pas, dans une terre étrangère & barbare, pour en rapporter quelques ſemences ou des plantes deſſéchées. L'initié aux myſtères de la nature, concevra tout cela ſans peine. La botanique eſt de toutes

Digitized by Google

les ſciences la plus attachante; ſes charmes s'accroiſſent chaque jour pour celui qui la cultive: il en eſt de l'ardente curioſité qu'elle inſpire comme de la paſſion de l'amour, & de l'ambition des conquêtes; les déſirs s'irritent par les difficultés. On a remarqué que c'étoit la ſcience qui comptoit le plus de martyrs; on feroit une longue légende de tous les botaniſtes qui ont péri dans les pays étrangers où ils alloient tenter de découvrir des végétaux inconnus.

M. Burmann chercha à mettre à profit pour les ſciences, cette fièvre de connoiſſances qui poſſédoit M. Thumberg, alors réſident à Paris. Il engagea pluſieurs riches magiſtrats à l'envoyer à leurs frais au Japon, pays dont la plupart des productions étoient inconnues, & dont la température approche de celle de la Hollande. Les noms de ces bienfaiſans républicains ne doivent pas être oubliés; ce ſont

MM. Vry Temmink, conſul d'Amſterdam, & commiſſaire du jardin de médecine; Van-der Poll, auſſi conſul; Jean Van-der Deutz, & David ten Hoven, tous deux ſénateurs; ils chargèrent M. Thumberg de recueillir au Japon, pour le jardin de médecine d'Amſterdam, & pour leurs jardins particuliers, des ſemences de toutes ſortes de plantes en général, & ſpécialement pour être tranſplantés, des pieds d'arbres & d'arbriſſeaux qui puſſent ſupporter l'intempérie de nos climats, & ſubſiſter l'hiver en pleine terre.

L'intelligence de la langue Hollandoiſe étoit abſolument néceſſaire à M. Thumberg pour ſéjourner avec fruit au Japon, pays fermé à tous les habitans du globe, qui ne veut ouvrir qu'un ſeul port, & n'y laiſſe entrer tous les ans que deux vaiſſeaux Hollandois, & très-peu de petits navires Chinois; qui par conſéquent ne reçoit

Digitized by Google

chaque année qu'environ deux cents Européens qu'on y tient enfermés, & qu'on surveille avec soin, & à peu près autant de Chinois. Tous ces étrangers sont obligés de repartir très-exactement au bout de trois ou quatre mois, à l'exception d'un nombre infiniment petit, dont la demeure est fixée dans le pays. Il fut donc résolu que M. Thumberg passeroit quelques temps au Cap de Bonne-Espérance, pour y apprendre parfaitement la langue Hollandoise; c'étoit mettre le comble à ses désirs, & lui procurer de nouveaux moyens pour étendre ses connoissances en botanique : après un séjour de trois ans, il partit du Cap en 1775, pour Java, d'où il se rendit la même année au Japon.

Le comptoir de la compagnie Hollandoise au Japon, est situé dans une petite Isle nommée Dézima, près de la ville de Nangasaki. C'est l'unique port de tout le royaume où il soit

Digitized by Google

permis aux vaiſſeaux étrangers d'aborder. L'Iſle eſt ceinte d'une longue muraille, qui n'a que deux portes bien gardées ; aucun Européen ne peut y entrer ou en ſortir ſans permiſſion, ſans une foule de gardes, & ſans être viſité deux ou trois fois très-ſcrupuleuſement. Trois ou quatre fois par an cependant les Européens obtiennent du gouverneur Japonois la grace d'entrer dans la ville, & de viſiter les temples voiſins; mais c'eſt toujours avec une garde nombreuſe de naturels du pays.

On voit par ces détails que le botaniſte le plus ardent ne pouvoit y trouver l'occaſion de parcourir les campagnes. Quel ennui ! quelle ſollicitude ! pour un homme tel que M. Thumberg. Il fit tous ſes efforts pour gagner l'amitié des officiers & des interprètes Japonois qui venoient preſque tous les jours au comptoir, pour être préſens au déchargement des vaiſſeaux. Il leur

fit

Digitized by Google

fit des préſents, il leur rendit de lui-même pluſieurs ſervices ; il eut le bonheur d'en guérir quelques-uns, il écoutoit leurs queſtions attentivement, & répondoit exactement à toutes leurs informations ſur la médecine ou ſur les autres ſciences. Ces ſoins lui gagnèrent enfin la confiance & l'intérêt qu'il déſiroit. Les interprètes lui cherchoient des plantes autour de Nangaſaki, & les lui rapportoient, & les officiers obtinrent du gouverneur, que M. Thumberg pourroit faire quelques excurſions botaniques dans les montagnes qui entourent la ville, toujours accompagné cependant de guides & d'interprètes.

Cette permiſſion le combla de joie ; mais elle penſa bientôt lui coûter cher, & le faire reſſerrer plus étroitement que jamais. La nation Japonoiſe eſt la plus défiante de l'univers; elle n'oſe accorder aucunes nouvelles libertés aux Européens ; ils peuvent

seulement obtenir celles que les annales marquent avoir été déjà concédées. M. Thumberg demanda que ces annales fussent consultées pour lui. On y trouva que quelques années avant, le comptoir manquant de médicamens, on avoit permis à un chirurgien Hollandois de parcourir les montagnes voisines de Nangasaki, pour y recueillir des plantes médicinales. Le gouverneur ne craignit donc point d'accorder une semblable permission à M. Thumberg, mais ayant relu plus attentivement les annales, il y trouva que le chirurgien Hollandois étoit d'un rang inférieur, & il conclut qu'on ne devoit pas en agir de même avec M. Thumberg, chirurgien d'un rang supérieur. Cette minutie, comme bien d'autres, paroissoit très-importante aux soupçonneux Japonois.

Notre zélé botaniste ne perdit point courage, il vint à bout de faire entendre aux Japonois que les chirur-

Digitized by Google

giens d'un rang supérieur de la compagnie, avoient d'abord passé par des rangs inférieurs, & que la mort seule les faisoit succéder les uns aux autres. Ces raisons, & quelques autres, réussirent près du gouverneur; mais trois mois s'étoient déjà passés, & l'automne avançoit, quand on lui rendit cette permission si précieuse pour lui. Il ne put guères, cette année 1775, que recueillir des semences qu'il envoya en Europe; il fit jusqu'à la fin de l'automne plusieurs excursions botaniques par semaine.

Il les reprit l'année suivante, & les continua pendant tout l'été & une partie de l'automne. Il recueillit dans ces herborisations un grand nombre de plantes rares & curieuses, mais ce ne fut ni sans frais, ni sans peines. Il étoit obligé de nourrir les guides & les interprètes dont il étoit accompagné, ainsi que leurs domestiques, qui faisoit environ vingt ou trente

personnes. Il lui en coûtoit toujours 16 à 18 thaler chaque fois. Peu de végétaux ou de semences ont été acquis à ce prix, sans compter les peines de toute espèce qu'il avoit à souffrir, dans un pays tout hérissé de montagnes.

Il trouva cependant le moyen de rassembler quelques autres plantes, sans frais & sans peine, les Hollandois louoient des Japonois pour aller chercher trois fois par jour du fourrage à leurs animaux. M. Thumberg le visitoit soigneusement à mesure qu'on l'apportoit, & il en a tiré plusieurs plantes rares. Outre cela, deux médecins Japonois, Kasragawa Fosin, & Nakagawa Sunnam, assez instruits dans la minéralogie, la zoologie, la botanique & la médecine, lui communiquèrent divers objets d'histoire naturelle, & lui indiquèrent leurs noms dans la langue du pays.

Quelque temps avant son départ

Digitized by Google

il saisit une occasion qui se présenta de visiter quelques autres Isles voisines de Nangasaki. Il fut enfin obligé de quitter le Japon dans l'automne de 1776, & ce ne fut pas sans regret; de-là il fut à Ceylan, où il herborisa encore avec fruit.

A son retour en Europe, il fut appelé à la place de démonstrateur de botanique à Upsal. Bientôt après il fut nommé professeur royal pour remplacer Linné fils, qui voyageoit, & qui mourut ensuite. Ainsi en 1780 on lui donna la chaire fameuse que venoient de remplir les deux Linné dans l'université, où 10 ans auparavant il avoit seulement pris le doctorat. Depuis ce temps il n'a cessé de communiquer au public les richesses & les connoissances acquises dans ses voyages. Il a donné d'excellens mémoires parmi ceux de l'académie des sciences d'Upsal, & de quelques autres sociétés savantes. Il a publié dans son

Digitized by Google

université des dissertations singulièrement estimées, & il vient d'enrichir la botanique de la *Flore Japonoise*, ouvrage qui a réuni tous les suffrages. On est étonné de voir, en le parcourant, que malgré les entraves continuelles que la méfiance des Japonois lui avoit imposées, & dans le seul espace de 16 mois, il ait découvert & décrit plus de 300 espèces de plantes entièrement nouvelles, dont une partie l'a obligé d'établir plus de 20 genres nouveaux. On sait que dans le supplément des plantes que Linné fils donna en 1781, il y avoit plus de 900 espèces nouvelles, communiquées par le seul M. Thumberg.

Digitized by Google

DE L'HONNEUR,

DISCOURS TIRÉ DU MENTOR.

TOUT principe qui peut être le motif de bonnes actions, doit être encouragé, puisque les hommes sont faits de sorte, que les mêmes principes n'ont pas une égale force sur toutes les ames. Quelques-uns suivent leur conscience, leur devoir, ou la religion, noms différens pour exprimer une même chose, d'autres n'ont de guide que l'honneur.

Le sentiment de l'honneur est d'une nature fine & délicate; il ne peut exister que dans les ames naturellement nobles, & dans celles qui ont été cultivées par de grands exemples, ou par une éducation très-soignée. Cet essai est principalement destiné à

ceux qui ayant joui de ces rares avantages, doivent ſoumettre leurs actions à ce généreux principe.

Comme rien n'eſt ſi dangereux qu'un principe d'actions mal entendu, je conſidérerai l'honneur relativement à trois eſpèces d'hommes; premièrement, à ceux qui en ont une notion juſte & exacte; ſecondement, à ceux qui n'en ont qu'une idée fauſſe, & enfin à ceux qui le regardent comme un être chimérique, & le tournent en ridicule.

D'abord le véritable honneur, principe différent de celui de la religion, produit pourtant le même effet. Les lignes de ces deux moteurs partent de points ſéparés, & ſe réuniſſent au même terme. La religion embraſſe les vertus ordonnées par la loi de Dieu; l'honneur, celles qui ſont & l'ornement & la grace de l'humaine nature. L'homme religieux craint le crime, l'homme d'honneur le mépriſe; celui-

Digitized by Google

avoient pitié, Platon leur dit : *Voulez-vous qu'il mérite votre pitié, cessez de le regarder.*

Diogène disoit de Platon : *La seule différence qu'il y ait entre lui & moi, c'est que je demande tout haut, & qu'il demande à l'oreille.*

Je n'ajouterai aucune réflexion sur le style de Platon, M. l'abbé Arnaud, dont nous regrettons la perte encore récente, a traité ce sujet avec une supériorité qui ne laisse rien à désirer (1). Il semble que ces anciens, dont il évoquoit si souvent les mânes, l'ayent embrasé de leur feu, & lui ayent inspiré leur génie. Il connoissoit parfaitement le mécanisme de la langue des Grecs, & toutes les ressources de la nôtre. Ses observations sur la manière de traduire Platon, sont aussi-bien vues, qu'éloquemment écrites, & son style est aussi brillant que sa pensée. On diroit en effet, que la plupart des autres traducteurs ou éditeurs de Platon, ont formé le dessein de le travêtir dans leurs versions burlesques (2), &

(1) Mémoire sur le style de Platon, en général; & en particulier, sur l'objet que ce philosophe s'est proposé dans son dialogue, intitulé Ion. *mém. de l'Acad, des Inf. & Belles-Lettres*, 4°. *t.* XXXVII. *p.* 1.

(2) Voyez page 132 de ce volume, note 1.

leurs ridicules commentaires (1). Ils sont enfin parvenus à rendre insipide & rebutante la lecture d'un des plus grands écrivains de l'antiquité (2), que sa diction également pure & soutenue dans le genre simple ou sublime, son style semé d'images riantes, ses fictions aimables & ingénieuses, ont fait nommer *l'Homère des Philosophes*. La traduction de Platon offre en effet les plus grandes difficultés, & celui qui se les dissimule, n'est pénétré d'aucune de ses beautés; il est indigne de les sentir, & incapable de les rendre. Il y a sans doute, d'après cet aveu, beaucoup de hardiesse à oser tenter une lutte si pénible & si difficile; mais j'aime Platon, son éloquence plaît à mon esprit, sa morale fortifie mon ame; j'essayerai du moins de faire partager mon enthousiasme pour ce Philosophe sublime, dont

---

(1) La traduction des différens traités de Platon, que Dacier a insérée dans sa Bibliothèque des anciens Philosophes, n'est pas lisible. Je ne prétends pas par ce reproche attaquer la mémoire de ce Savant estimable, qui manquoit de goût, mais dont les connoissances étoient prodigieuses : il a rendu aux Lettres les plus grands services, & a consacré sa vie à des travaux utiles.

(2) La traduction des loix, de la république, & de quelques dialogues de Platon, par M. l'Abbé Grou, est seule digne de l'original.

Digitized by Google

ci regarde le vice comme au-dessous de lui ; l'autre comme une offense à la Divinité. L'un le fuit parce qu'il est odieux, l'autre parce qu'il est défendu. Ainsi Sénèque parle comme il convient de l'homme d'honneur, lorsqu'il déclare que quand bien même il n'y auroit pas de Dieu pour voir & punir le vice, il ne voudroit pas y livrer son ame, parce qu'il est trop bas, trop vil, & trop honteux.

Venons à ceux qui se sont fait une idée fausse de l'honneur. Ce sont ceux qui regardent comme un point d'honneur une chose contraire aux loix de Dieu ou de l'état ; qui croyent qu'il est plus honorable de se venger d'une injure que de l'oublier ; qui ne se feront point un scrupule de mentir, mais tueront celui qui osera les en accuser ; qui sont plus soigneux de conserver leur réputation par des actions de courage, que par des actes de vertu. La vraie valeur est, j'en conviens, si

bienséante à l'humaine nature, que celui qui en manque mérite à peine le nom d'homme; mais combien de gens abusent de ce principe, & font consister l'honneur dans un courage féroce; combien d'hommes se donnent pour gens d'honneur, qui dépareroient un gibet: en un mot, celui qui sacrifie le devoir d'une créature raisonnable à une mode ou un usage prévalant; qui croit honorable une action qui déplaît à son créateur, ou blesse les loix de la société; qui se croit obligé, d'après ce principe, à la pratique de quelques vertus, & se regarde ensuite comme dispensé des autres, ne doit point être mis au nombre des véritables gens d'honneur.

Timogènes est un exemple frappant d'un homme mu par un faux honneur. Il sourira à une plaisanterie, qui blessera son Dieu, & dans le même moment se battra contre un homme, qui parlera mal de son ami. Timogènes

Digitized by Google

rougiroit de trahir un ſecret qui lui feroit confié, quoique le ſalut de ſon pays dépendît de ſa découverte. Timogènes a tué en duel un jeune homme qui avoit tenu des propos offenſans ſur Belinde, que lui-même il avoit ſéduite & déshonorée dans ſa jeuneſſe. Timogènes enfin, pour le peindre d'un ſeul trait, après avoir ruiné de malheureuſes familles de négocians, qui s'étoient fiées à lui, vend ſes biens pour payer ſes créanciers ; mais comme un homme d'honneur, il emploie tout cet argent à acquitter des dettes de jeu, ou, pour parler ſon langage, des dettes d'honneur.

Il nous reſte à conſidérer ceux qui tournent l'honneur en ridicule, & le regardent comme un être chimérique. Les hommes qui font profeſſion de ne point avoir d'honneur, ſont beaucoup plus vicieux & beaucoup plus méchans que ceux qui n'en ont qu'une

Digitized by Google

idée fauſſe, par la même raiſon qu'un hérétique donne plus d'eſpérance de converſion qu'un athée. Ces enfans de l'infamie, ainſi que le vieux Syphax de la tragédie de Caton (1), conſidèrent l'honneur comme un raffinement de l'imagination, qui égare les jeunes gens ſans expérience, & les plonge dans des malheurs réels lorſqu'ils s'engagent à la pourſuite de ce fantôme..... Leur cœur s'endurcit, & ils perdent ces ſentimens délicats, naturels aux ames innocentes. Ces vieux débauchés regardent comme fantaſtique & romaneſque tout ce qui fait obſtacle à leur intérêt préſent, & traitent de viſionaires, ceux qui ſe roidiſſent contre la corruption du ſiècle, parce qu'ils n'en ſont pas toujours immédiatement récompenſés. Les talens, l'intérêt, ou l'expérience de

(1) Tragédie d'Addiſon.

Digitized by Google

pareils hommes, les rend quelquesfois utiles, dans certaines circonſtances & certaines parties ; mais à quelque point de richeſſe ou de grandeur qu'ils puiſſent arriver, ils doivent conſidérer que le nom de l'homme qui arrive au temple de l'honneur par un autre chemin que celui de la vertu, eſt une tâche dans les annales de la contrée.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

PLATON.

N. B. *Tant d'auteurs anciens & modernes ont écrit la vie de Platon, qu'il seroit inutile & minutieux d'en retracer ici pesamment les détails; il suffira d'en rappeler les principaux traits à la mémoire du lecteur.*

PLATON naquit à Athènes, la LXXXVIII Olympiade, 426 ans avant l'Ere Chrétienne. On disoit qu'Apollon étoit son père, & que lorsqu'il étoit encore au berceau, on avoit vu des abeilles déposer leur miel sur ses lèvres. Ces fictions ingénieuses, dont les Grecs accompagnoient toujours l'histoire de la naissance des grands hommes, n'avoient pour but que de laisser une mémoire éternelle de leurs vertus & de leurs talens. Notre philo-

Digitized by Google

ſophe s'appelloit Ariſtobule, on le nomma Platon, parce qu'il avoit les épaules larges (1). Il s'adonna d'abord aux lettres, à la peinture, à la muſique & à la poéſie; mais un jour il entendit Socrate, & ne trouva plus de charmes qu'à la philoſophie : à 25 ans il avoit déjà une réputation de ſageſſe qui montroit combien un pareil diſciple avoit ſu profiter ſous un pareil maître.

Les Lacédémoniens s'emparèrent d'Athènes, Lyſander y établit la domination des trente tyrans : Platon eſſaya d'abord de les corriger, ſes efforts furent inutiles; il gémit ſur le ſort de ſa patrie, & s'en éloigna.

Il voyagea; & par-tout on admira ſa ſageſſe; ſa curioſité le conduiſit en Sicile, où il ſe lia avec Dion. Il le préſenta à Denys l'ancien, qui ne put ſoutenir l'éclat de ſa vertu. Peut-être Platon mit-il trop peu de douceur dans ſes repréſentations. *Tes diſcours ſentent le vieux*, lui diſoit Denys, *& les tiens ſentent le tyran*, lui répondit Platon. Cette réponſe n'eſt que dure, celle-ci eſt ſublime. Denys piqué de ſes remontrances, lui dit un jour ce paſſage de Sophocle : *On eſt eſclave à la cour d'un*

(1) Du mot Grec πλατὺς, large.

Digitized by Google

tyran, quoiqu'on y soit entré libre. Platon lui répondit en retournant les mots : *celui qui entre libre à la cour d'un tyran n'y est jamais esclave.* Denys, humilié, résolut sa mort : on le conduisit dans l'isle d'Egine, où l'on faisoit périr tous les Athéniens qui y abordoient. Platon attendoit son arrêt avec fermeté ; il alloit être prononcé quand quelqu'un s'avisa de dire : *Ce n'est pas un Athénien, c'est un Philosophe.* Ce mot lui sauva la vie, il fut vendu trente mines à un Cyrenien nommé Anniceris, qui lui rendit sa liberté, & le renvoya dans Athènes.

Denys le jeune succéda à son père, dont il adopta les principes tyranniques. Ce prince sans caractere & sans vertu, avoit du goût pour les lettres & quelques connoissances. Dion lui inspira le désir de connoître Platon, qu'il croyoit fait pour le rendre à la justice & à la sagesse. Denys lui écrivit les lettres les plus pressantes, & Platon, âgé de soixante & quatre ans, quitta sa patrie pour aller peut-être avec trop de confiance, disoit-il lui-même, essuyer les caprices d'un jeune tyran.

Denys le reçut comme une divinité tutélaire, & par un sacrifice public, il remercia

Digitized by Google

les écrits peuvent servir de consolation à l'infortune, de préservatif à la prospérité, & de manuel à l'homme de bien. Il n'a jamais employé la science du raisonnement, arme terrible & puissante, maniée par lui, que pour assurer l'empire de la sagesse, & pour étendre les conquêtes de la vertu.

Le traité que j'ai choisi convient à ce recueil par sa brièveté. C'est peut-être un des moins brillans, mais il n'est pas le moins intéressant & le moins bien pensé. Les sophistes joignoient à de l'esprit des connoissances variées & superficielles qu'ils avoient l'art de placer à propos. Leurs succès égaroient la jeunesse, qui vouloit les imiter; elle croyoit que la philosophie n'avoit pour but que l'universalité des talens & des connoissances, elle apprenoit tout, hors ce qu'il falloit savoir. Platon veut s'opposer à cette contagion, & enseigne, dans ce dialogue, quel est le véritable objet de la philosophie. Il introduit Socrate disputant avec des jeunes gens sur ce sujet important. Celui-ci emploie le style simple, & prend le ton naturel qui leur convient; il s'élève cependant quelquefois, sur-tout avec un des interlocuteurs, qui, fier de ses connoissances, se montre plus assuré. Il enchaîne cet antagoniste par

Digitized by Google

des raiſonnemens liés avec un art infini; il le preſſe, il le ſerre, il accumule les démonſtrations & les preuves, & tel qu'Encelade, il enlace de ſes cent bras le malheureux qui s'agite & ne peut échapper.

LES

Digitized by Google

les Dieux de sa venue; il l'écoutoit avec un intérêt inexprimable, & tout annonçoit en lui le plus heureux changement; mais la voix des flatteurs étouffa celle du philosophe, & Denys fut plus sensible aux graces de son élocution, & à la délicatesse de son esprit, qu'à la solidité de ses raisonnemens. Son amour pour Platon ne diminua pourtant pas, il alloit jusqu'à la jalousie. Ce prince vouloit être préféré à Dion, & cherchoit à obtenir par la violence, ce que l'autre tâchoit de mériter par sa candeur & son attachement. Denys, irrité de ne pouvoir obtenir la préférence qu'il désiroit, bannit honteusement Dion; Platon demanda sa retraite, Denys tenta tous les moyens pour le retenir, & céda pourtant, plutôt par timidité que par justice. Platon partit, & refusa ses présents, il n'accepta que quelques livres. Ce fut à cette occasion qu'Aristippe, à qui Denys avoit fait des dons plus solides, dit, avec moins de pudeur que de bonne-foi : *Platon aime les livres, & moi j'aime l'argent.*

Quelque temps après son retour à Athènes, Platon donna au peuple des jeux scéniques, dont Dion fit tous les frais. Platon le souffrit pour procurer à son ami l'amitié des Athéniens,

Digitized by Google

ce peuple ſi paſſionné pour le théâtre. On ne ſait pas ſi Dion fit un long ſéjour à Athènes, Platon fit tout pour l'empêcher de rien attenter contre Denys, & réuſſit pour quelque temps.

Denys ne pouvoit ſe paſſer de Platon, il lui écrivit lettre ſur lettre pour le preſſer de revenir en Sicile; elles auroient eu peu d'effet ſi Dion n'eût joint ſes inſtances aux ſiennes. Il ſe réſolut enfin à ce nouveau voyage. Denys le reçut avec une joie inexprimable, Platon voulut parler du rappel de Dion, mais le tyran n'en devint que plus furieux contre lui, & plus acharné à le perſécuter. Alors Platon & Denys ſe brouillèrent de nouveau, ſans que celui-ci conſentît à ſon départ. Le philoſophe avoit tout à craindre pour ſa vie. Architas lui envoya de Tarente une galère à trente rames pour l'emmener. Il rappella à Denys ſa parole; le tyran eut un reſte de pudeur, & permit le retour de Platon.

Les ennemis de Platon ont beaucoup blâmé ce troiſième voyage, qu'il n'entreprit ſelon eux que pour jouir encore des délices de Syracuſe; Diogène lui fit le premier ce reproche. Un jour qu'il voyoit Platon ſe contenter de quelques olives pour ſon dîner; *pourquoi*, lui dit-il, *mépriſer ici la bonne*

Digitized by Google

chere, puisqu'elle vous a fait voyager en Sicile? — *Je n'y mangeois souvent que des olives*, lui répondit Platon. — *Falloit-il les aller chercher si loin?* reprit Diogène, *l'Attique n'en produisoit-elle pas alors?* D'autres philosophes, & sur-tout Maxime de Tyr, ont beaucoup loué ce voyage, qu'il ne fit, selon eux, que pour servir un ami dépouillé & banni. Ajoutons qu'il espéroit changer enfin l'ame de Denys, & pensoit avec un noble orgueil, qu'il alloit dompter un tyran, & qu'un peuple malheureux lui devroit sa félicité. Le desir d'opérer une si grande révolution, ne lui permit plus de rien examiner.

Platon traversa le Péloponèse, & trouva Dion aux Jeux Olympiques. Dion méditoit alors des projets qui devoient servir à la fois sa vengeance & la cause de la liberté. Platon lui déclara qu'après avoir été l'hôte de Denys, il ne devoit attendre de lui ni secours ni conseils. Ils se quittèrent; Dion chassa Denys, délivra sa patrie, la rendit libre, & fut assassiné par l'Athénien Callippus au milieu de ses triomphes & de ses prospérités.

Platon ne survécut à Dion que six ans. Il les passa à l'académie, sans se mêler du

gouvernement. Il mourut à quatre-vingt-un ans : la première année de la CVIII Olympiade, dans son cabinet, en travaillant à ces ouvrages admirables, qui lui ont mérité l'immortalité.

Platon dans sa jeunesse avoit été sensible à l'amour, il fit pour la courtisanne Archeanasse, qu'il aimoit, quoiqu'elle fût déjà vieille, des vers que nous avons encore. Socrate & la philosophie le tirèrent bientôt de ses égaremens.

Platon & Diogène, dont la morale & les principes étoient bien opposés, eurent entr'eux une guerre d'esprit qui divertit les indifférens.

Un jour Platon donnoit un repas, Diogènes entra dans la salle, & marcha avec ses pieds sales sur les tapis de pourpre, en disant : *Je foule aux pieds l'orgueil de Platon.* Celui-ci lui répondit en riant : *C'est ton orgueil qui foule le mien.*

Platon avoit défini l'homme *un animal à deux pieds sans plumes.* Diogène pluma un coq, & le remit aux disciples de Platon, en leur disant : *Voilà l'homme de votre maître.* Cette plaisanterie fit changer la définition.

Quelques personnes qui voyoient Diogène sous une grosse neige mêlée de grêle, en

Digitized by Google

LES AMANS,

OU

DE LA PHILOSOPHIE.

Traité traduit du Grec de Platon.

J'ENTRAI un jour dans l'école de Denys. J'y diſtinguai, parmi la foule de ſes auditeurs, pluſieurs jeunes gens d'une figure intéreſſante, & qui paroiſſoient appartenir aux meilleures maiſons de la ville. J'y vis auſſi leurs amans (1). Deux de ces jeunes gens

(1) Ces mots ſemblent ſouiller la morale auſtère & ſublime de Socrate; ils ne doivent cependant pas bleſſer la délicateſſe d'un lecteur inſtruit. Cet amour, dont parle ici Platon, n'étoit chez les Grecs qu'une amitié exaltée, un dévouement général qui les rendoit capables des plus grandes actions : car ce ſenti-

Digitized by Google

discutoient une question qu'il ne me fut pas possible de bien entendre. Ils

---

ment si extrême & si pur, ne devoit unir que des ames fortes & vertueuses, ou bien il perdoit le nom d'amour; &, avili & dégénéré, il devenoit la passion brutale & honteuse de la débauche. Ecoutons Platon lui-même. Ce philosophe fait dire à Pausanias, dans le banquet, au commencement de son discours: « Il y a deux Amours & deux Vénus: » Vénus Uranie, fille du Ciel, & qui n'a point » de mère, c'est la plus ancienne, & Vénus » populaire, fille de Jupiter & de Dione; les » deux Amours sont les ministres de ces » deux Vénus. Ceux qui aiment sans choix » plutôt les femmes que les hommes, plutôt » le corps que l'esprit, suivent la Vénus » populaire. Ceux qui sont possédés de » l'amour céleste, qui suivent Vénus Uranie, » ont les inclinations nobles & généreuses, » & cherchent une autre volupté que celle » des sens. Il faut une belle ame, un beau » caractère, pour leur plaire & pour les » toucher. » Plus loin Platon fait encore dire à Pausanias: « Les tyrans n'aiment » point qu'il s'élève de grands courages, ou

Digitized by Google

disputoient, je crois, sur quelques opinions d'Anaxagore, ou d'Œnopidas. Ils étoient fort occupés à tracer des cercles, ils se penchoient, & cherchoient à imiter, par leurs gestes, les mouvemens & les révolutions célestes qui fixoient leur attention. Je fus m'asseoir auprès de l'amant d'un de ces deux jeunes gens, & lui poussant le coude, je lui demandai quel étoit le sujet qu'ils traitoient avec tant d'application : il doit être grand & beau, ajoutai-je, si j'en juge par la chaleur qu'ils y mettent.

Qu'appellez-vous grand & beau, répondit-il, ils prodiguent de vains discours sur l'arrangement des corps

---

» qu'il se lie dans leurs états des amitiés » violentes ; & c'est ce que produit parfaitement l'amour. Les tyrans d'Athènes en firent » autrefois l'expérience. L'amitié d'Armodius » & d'Aristogiton, détruisit leur puissance » oppressive, & en délivra cette ville. »

Digitized by Google

céleſtes, & d'autres futilités philoſophiques. Jeune homme, lui dis-je, étonné de ſa réponſe, vous paroît-il honteux de philoſopher ? pourquoi témoignez-vous cette humeur ? Son rival, aſſis près de lui, nous avoit entendu, & me dit : Ne vous abaiſſez pas, Socrate, à lui demander ce qu'il penſe de la philoſophie, ignorez-vous qu'il a paſſé ſa vie entière dans les feſtins, ou dans les bras du ſommeil, & qu'il ne trouve de charmes qu'aux exercices ? Le jeune amant qui me parloit ainſi, excelloit dans les arts, & celui qu'il perſiffloit n'étoit habile qu'aux exercices du corps. Je crus devoir négliger cet athlète, dont les bras me paroiſſoient plus nerveux que les diſcours, & ne m'attacher qu'à celui qui cherchoit à ſe montrer plus inſtruit, afin de m'aider de lui-même, s'il étoit poſſible, & je lui dis :

Ma première queſtion vous étoit commune, mais puiſque vous vous

Digitized by Google

croyez plus en état d'y répondre, je m'adresse à vous seul, & vous demande si vous pensez qu'il soit honteux de philosopher. A peine finissions nous ces mots, les deux disputans se turent pour nous écouter. Je ne sais ce qu'éprouvèrent alors leurs amans, mais je me sentis ému à leur vue, & c'est l'effet que produisent toujours sur moi la jeunesse & la beauté (1). Celui que j'interrogeois ne me parut pas moins agité ; il me répondit cependant avec assez de confiance :

---

(1) Le vrai beau dans tous les genres, affectoit vivement l'ame douce & sensible de Socrate. « Qu'un fleuve couvre de ses eaux limpides un pré émaillé de fleurs, dit Maxime de Tyr, leurs couleurs nous paroîtront plus fraîches & plus vives au travers du crystal de ses ondes ». C'est ainsi que la beauté rehaussoit encore aux yeux de Socrate l'éclat de la vertu, mais il ne falloit pas qu'elle couvrît la difformité du vice. Il ne l'auroit plus vue que comme un masque trompeur. *Vid.* Maximus Tyrius, dissertatio IX. de amore Socratico.

Digitized by Google

Socrate, je croirois indigne d'être homme, celui qui pourroit regarder comme honteux de philosopher, fût-ce moi-même, & il haussa la voix pour être mieux entendu de celui qu'il aimoit, en prononçant ces mots, dont le double sens tomboit sur son rival.

Il vous paroît donc beau de philosopher, repris-je, mais vous semble-t-il possible de bien discerner si une chose est belle ou honteuse avant d'en avoir une idée juste? — Non. — Savez-vous bien ce que c'est que philosopher? — Certainement, Solon nous le dit lui-même par ces mots : *Je m'instruis en vieillissant*; & je pense que celui qui aspire à devenir philosophe, doit acquérir tous les jours, même dans la vieillesse, quelque connoissance nouvelle, afin de savoir tout ce que la briéveté de la vie nous permet d'apprendre.

Sa réponse me plut assez d'abord,

Digitized by Google

mais après y avoir réfléchi davantage, je lui dis : Vous appellez donc philosophie la réunion d'un grand nombre de connoissances ? — Assurément. — Mais, pensez-vous que la philosophie soit seulement belle, ou la regardez-vous encore comme utile ? — Elle réunit l'un & l'autre avantage. — Bornez-vous cette utilité à l'amour de la sagesse ? croyez-vous, par exemple que l'amour des exercices soit aussi beau & utile ? — Il l'est pour vous, Socrate, mais nullement pour cet athlète. — Vous ne voyez donc dans l'amour des exercices, que la force d'en faire un plus grand nombre ? — Pas autre chose. — Mais ne pensez-vous pas qu'il ait pour but de rendre le corps plus sain ? — Sans doute. — Est-ce le grand nombre d'exercices qui produit cet effet ? — Je le crois, & comment seroit-il possible d'en faire peu & de se bien porter ? Je crus alors devoir tirer l'athlète de son inertie,

Digitized by Google

pour m'appuyer de son expérience dans l'art gymnastique, & je lui dis :

Vous l'entendez & ne répondez rien, seriez-vous aussi de son avis ? J'ai toujours regardé, répondit-il, l'usage modéré des exercices, comme la source de la vigueur & de la santé, & je conserve encore cette opinion généralement répandue. Cet usage n'ôte point à l'homme le sommeil & la faim. Il ne le prive pas de la souplesse de ses membres, & ne le laisse pas sécher par la méditation (1). A ces mots le

(1) Dacier traduit : Pour moi, Socrate, répondit-il, je suis encore persuadé, comme je l'ai toujours été, qu'il n'y a rien de plus vrai que ce qu'on dit en commun proverbe, « que les exercices modérés font la bonne » santé, n'en voilà-t-il pas une belle preuve ? » Ce pauvre homme, avec son application à » l'étude, & son envie de tout savoir, voyez » comme il est, il en a perdu le boire & le » manger, & ne dort point : il est roide » comme un pieu, & sec comme une

Digitized by Google

cercle de nos jeunes auditeurs se mit à rire, le savant rougit, & moi je lui dis :

Eh bien, cédez-vous enfin, combattrez-vous encore contre nos forces réunies. Il me feroit facile, répondit-il, de défendre mon opinion contre un si foible adversaire, quand bien même je la croirois moins soutenable; mais avec vous, Socrate, je ne puis trahir ma pensée, & j'avoue que ce sont les exercices modérés qui rendent sain & vigoureux. — N'en est-il pas de même des alimens ? — De même. — Je l'amenai ensuite à convenir par dégrés qu'il n'y avoit pas de chose utile à la santé dont l'excès ne fût

» allumette ». Platon ne dit aucune de ces plates bouffonneries. La fidélité est encore plus violée ici que le bon goût. C'est cependant d'après de semblables traductions qu'on croit avoir lu Platon, & qu'on se permet d'en juger.

nuiſible. Eſt-ce la quantité d'alimens qu'on donne à l'ame, lui dis-je, qui la fortifient, ou la juſte meſure qui lui convient? — C'eſt la juſte meſure. — Les ſciences ne ſont-elles pas la nourriture de l'ame? — Oui, Socrate. — Leur uſage modéré lui convient donc mieux que la multiplicité des connoiſſances? — Il n'eut plus rien à m'oppoſer.

Que répondrions-nous, ſi l'on nous demandoit quelle eſt la quantité d'alimens & d'exercices néceſſaires au corps? Nous convînmes tous les trois qu'il faudroit conſulter le maître de Paleſtre; & ſur la quantité de ſemences qu'il faut confier à la terre? — Le laboureur. Les ſciences, leur dis-je, ſe ſèment & s'implantent dans l'ame. Que répondrions-nous à celui qui nous demanderoit quelle eſt la qualité & la meſure de celles qu'il lui faut donner. Nous demeurâmes tous interdits & incertains. Puiſque je vois l'inſuffiſance

Digitized by Google

où vous êtes tous pour me répondre, ajoutai-je en plaisantant, me permettrez-vous d'interroger ces deux jeunes disputans, & ne rougirons-nous pas d'être éclairés par eux, comme les prétendans à la main de Penelope craignoient sans cesse qu'un autre réussît à tendre cet arc, qui avoit résisté à tous leurs efforts (1). Dès que je vis qu'ils se décourageoient, je leur dis, établissons d'abord quelle est la science qui convient au philosophe, puisqu'il ne peut les posséder toutes, ni même en certain nombre. Alors le savant prit la parole, & dit :

Les sciences, qui donnent une plus

(1) Penelope devoit être le prix de celui qui tendroit cet arc; & ses amans, dans le 21 l. de l'Odyssée, v. 283, témoignent combien ils craignent que le mendiant Irus, qui n'est pas encore reconnu pour Ulisse, parvienne à le tendre.

Digitized by Google

haute renommée de philoſophie, ſont aſſurément les plus nobles & les plus belles : ainſi le philoſophe ſe fera la réputation la plus brillante, s'il peut les acquérir toutes, ou poſſéder du moins les plus eſtimables. S'il apprend celles qui conviennent aux hommes libres, & demandent plus d'intelligence que d'adreſſe. Vous diſtinguez ainſi par-là le maçon de l'architecte, lui répondis-je, car vous aurez un maçon pour cinq ou ſix mines, & la Grece poſſède ſi peu d'architectes, que vous n'en pourriez trouver un pour dix mille drachmes. — C'eſt-là ma propoſition. — Mais croyez-vous qu'il ſoit poſſible d'exceller ſeulement dans deux genres, bien loin de réunir des talens nombreux & ſublimes? — Je n'ai pas prétendu, Socrate, que le philoſophe doive ne rien ignorer de tous ces arts, comme ceux qui profeſſent chacun d'eux en particulier; mais il doit les ſavoir comme un

Digitized by Google

homme inſtruit & bien né, pour être en état d'entendre les artiſtes, & même d'en raiſonner avec eux, afin de faire voir dans les converſations, qu'il a reçu une éducation brillante, & qu'il ſait unir différens genres de connoiſſances. — Je conçois votre définition. Vous voulez qu'il ſoit ce que le Penthatle (1) eſt dans les jeux du cirque, il l'emporte ſur tous les athlètes en général, mais il eſt vaincu par chacun d'eux dans chaque eſpèce de combat (2). Voilà l'idée que vous vous faites de ceux qui conſacrent à la philoſophie leurs veilles & leurs travaux. Ils cèdent à tous ceux que la ſupériorité de leurs talens fait placer

---

(1) Athlète qui faiſoit ſeul cinq ſortes d'exercices.

(2) Longin a imité cette belle métaphore dans ſa comparaiſon de Démoſthènes & d'Hypéride, Traité du Sublime, ch. XXVIII.

Digitized by Google

au premier rang dans chaque faculté, & contens de la seconde place, ils sont seulement supérieurs au reste des hommes; ainsi le philosophe ne sera dans tout qu'un être subordonné & secondaire. Voilà je crois l'homme que vous m'avez défini. — Oui, Socrate, votre comparaison du philosophe au Penthatle a fort bien rendu ma pensée. Il ne se tourmente pas pour atteindre une perfection exacte, il n'abandonne pas l'espoir d'une universalité qui lui plaît, pour s'appesantir, comme les artisans, sur un seul objet; il les effleure tous.

Après cette réponse, je lui demandai encore, pour m'assurer mieux de sa pensée, croyez-vous que les gens à talens soient utiles? — Ils le sont assurément. — Ceux qui n'en ont point doivent donc être inutiles? — Il n'y a point de doute. — Les philosophes sont-ils utiles? — Infiniment. — Réfléchissez-y bien, peuvent-ils l'être

Digitized by Google

autant que vous le dites, puiſqu'ils ne ſont jamais que ſubordonnés & ſecondaires, & qu'il n'eſt point d'art dans lequel le philoſophe ne ſoit fort inférieur à ceux qui le profeſſent. — J'avoue cela. — Que vous, ou votre ami tombiez malade, vous hâterez-vous d'appeller le philoſophe, cet être ſuperficiel, pour lui confier votre ſanté, ou celle de cet ami; ou ferez-vous venir le médecin? — Je les demanderai tous deux. — Point de détours, il faut choiſir. — Perſonne ne balancera ſans doute à conſulter le médecin. — Dans un vaiſſeau battu par la tempête, confieriez-vous votre vie & vos biens au philoſophe ou au pilote? — Au pilote, ſans doute. — Il n'eſt donc point d'art dans lequel le philoſophe ne ſoit inutile auprès de l'homme qui en fait ſa profeſſion. — J'en conviens. — Le philoſophe nous ſera donc toujours inutile, puiſqu'il exiſte des maîtres

Digitized by Google

dans tous les états : il fut forcé d'être de mon avis.

Je vous demanderai encore une chose, repris-je, si tant de questions ne vous paroissent pas inciviles ? — Interrogez-moi tant que vous voudrez. — Je ne veux seulement qu'un nouvel aveu de ce que nous avons déjà dit : la philosophie est belle, & il existe des philosophes ; la philosophie est un talent ; les gens à talens sont utiles, & ceux qui n'en ont aucuns sont inutiles. Nous sommes convenus ensuite que le philosophe devenoit absolument inutile quand l'artiste étoit présent, & les artistes ne nous manquent pas. — Nous pensons de même sur tous ces points. — Nous pensons donc, d'après cet aveu, que si la philosophie est la connoissance de tous les arts, le philosophe sera un être inutile & superflu, tant que les arts fleuriront parmi les hommes ? mais il n'en est rien. La philosophie n'est pas

Digitized by Google

la prétention à l'universalité des talens, son but est plus sublime; il ne faut pas, pour y parvenir, errer toute sa vie dans les divers sentiers des sciences, ni se livrer à l'étude pénible de tous les métiers. L'état de ceux qui les exercent ne nous paroît-il pas vil? & ne les appellons-nous pas du nom méprisable d'artisan? La question suivante vous fera mieux sentir encore la justesse de ma réflexion: ceux qui réussissent davantage à dompter les chevaux & à dresser les chiens, ne sont-ils pas ceux qui savent les rendre meilleurs? — Sans doute. — Le même art ne leur apprend-il pas à distinguer les bons & les mauvais? — Je le crois ainsi. — Conviendrez-vous que l'art de conduire les hommes, de les rendre plus vertueux, & de connoître les bons & les méchans, soit absolument le même. — Oui Socrate. — N'est-il pas aussi facile d'en juger plusieurs qu'un

Digitized by Google

ſeul ? — Je le penſe. — Il en eſt donc de même des chevaux & des autres animaux ? — Abſolument. — N'eſt-ce pas l'art du Juge qui ſait réprimer dans les villes ceux qui commettent des déſordres & briſent le frein des loix, & cet art ne ſe nomme-t-il pas Juriſprudence ? — C'eſt ainſi que nous l'appellons. — Ne fait-il pas auſſi connoître les bons & les mauvais citoyens, comme il montre à faire un juſte emploi de la puiſſance coercitive ? — Aſſurément. — Qui en connoît un n'en connoît-il pas mille ? — Oui. — Qui n'en fait pas juger mille, en ſaura-t-il juger un ? — Non. — Un cheval qui ne ſaura pas diſtinguer parmi les autres chevaux les bons & les mauvais, pourra-t-il ſe juger lui-même ? — Aucunement. — Il en ſera de même du chien & du bœuf ? — Entièrement. — Eh bien, ce monarque des animaux, tout homme qu'il eſt, ſaura-

Digitized by Google

t-il s'apprécier lui-même, s'il ne peut discerner les bons & les méchans? — Cela lui feroit impossible. — Est-il sage ou insensé de s'ignorer soi-même? — C'est être insensé. — Il est donc sage de se connoître. — Sans doute, & l'inscription du temple de Delphes (1), nous l'ordonne, si nous voulons exercer la justice & la sagesse. — La sagesse ne nous apprend-elle pas, ne nous montre-t-elle pas à nous apprécier, à discerner le mal & la justice, à le punir. — Cela me paroît ainsi. — La sagesse & la justice sont donc une seule & même chose, & la prospérité des villes pose sur une base solide quand la licence & le désordre y sont punis. C'est ce qu'on appelle administration. Celui qui gouverne une ville avec prudence, ne s'appelle-

(1) *Connois toi toi-même*; quelques auteurs attribuent cette sentence à un oracle; d'autres disent que c'étoit une maxime de Chilon.

Digitized by Google

t-il pas roi ou tyran (1) ? n'eſt-ce pas par l'art royal ou tyrannique qu'il ſe conduit ? — J'en conviens. — Cet art diffère-t-il de celui de la juſtice & de la ſageſſe ? — Non Socrate ? — Celui qui règle bien ſa maiſon, ne s'appelle-t-il pas un économe, un

---

(1) Lors de l'origine de la monarchie, le mot Τυραννοζ tyran, déſignoit ſeulement celui qui poſſédoit la puiſſance ſuprême, ſans indiquer ſes bonnes ou ſes mauvaiſes qualités; on diſoit : Piſiſtrate s'eſt emparé de la tyrannie d'Athènes, pour exprimer qu'il s'étoit rendu maître de ſon gouvernement. Quand la monarchie fut preſqu'univerſellement établie, les tyrans voulurent quitter ce nom, qui retraçoit toujours l'origine de leur uſurpation, & l'injuſte violence à laquelle ils devoient leur pouvoir. Ils y ſubſtituèrent le nom de roi Βασιλεὺζ, mais les peuples conſervèrent le nom de tyrans aux mauvais princes, indiquant par-là que ces monſtres attentoient une ſeconde fois à leur liberté. Le mot tyran ne doit donc pas ſe prendre ici dans une mauvaiſe acception.

Digitized by Google

maître, & cette ſage adminiſtration n'eſt elle pas le fruit de l'art appelé juſtice ? — Aſſurément. — Ainſi, puiſqu'être bon roi, bon adminiſtrateur, bon pere de famille, c'eſt être prudent & juſte, l'art de la royauté, de la tyrannie de l'adminiſtration des villes & des familles, n'eſt donc autre choſe que la prudence & la juſtice ? — Rien n'eſt plus évident. — Quoi, lorſqu'un médecin, ou quelqu'autre ſavant ou artiſte, parlera de ſon art, le philoſophe ſe croira humilié de ne pouvoir raiſonner avec eux, & il ne ſera pas honteux pour lui de ne pouvoir aider les rois, les juges, les magiſtrats de ſes avis, ni les éclairer ſur des matières d'adminiſtration ? — Comment ne rougiroit-il pas, Socrate, d'être forcé à ſe taire ſur des ſujets ſi importans ? — Ne ſera-t-il devant eux qu'un être inutile & ſubordonné, &, comme le Penthatle, ſe contentera-t-il toujours du ſecond rang, ou

Digitized by Google

voudra-t-il le premier, afin de régler lui-même ſa maiſon, ſelon les loix de la prudence, & de la juſtice, ſans avoir beſoin d'en confier le ſoin à des mains étrangères? — Il voudra le premier ſans doute. — Si ſes amis le choiſiſſent pour les gouverner. Si ſa ville le charge d'établir des loix, & de les faire exécuter, ne ſera-t-il pas honteux pour lui de n'être qu'un adminiſtrateur du ſecond ou du troiſième ordre, & de ne pouvoir être mis au premier rang. — Je ſuis de votre avis. — La philoſophie n'eſt donc pas la réunion de tous les arts & de toutes les connoiſſances.

Le ſavant interdit ſe tut, l'ignorant aſſura que j'avois raiſon, & tout le monde approuva mes preuves.

Digitized by Google

LETTRE
D'UN VALÉTUDINAIRE.

Ægrescit que medendo.
Virg. Æn. 12, ver. 46.
A force de guérir il devient plus malade.

MONSIEUR,

« Je suis un de ces gens maladifs » communément nommés *valétudi-* » *naires*. Je vous avoue que l'étude de la » médecine causa le premier dérange- » ment de mon corps, ou plutôt de » mon esprit. Je n'eus pas plutôt » jeté les yeux sur des livres de » cette nature, que je trouvai mon » pouls irrégulier. A peine avois-je » lu la description de quelque maladie, » je m'en croyois attaqué. L'excellent » traité de *Sydenham* sur les fièvres,

Digitized by Google

» me donna une fièvre lente. J'étudiai
» alors tous les auteurs qui avoient
» écrit ſur la phtiſie, l'embonpoint
» que je prenois chaque jour, me fit
» pourtant une eſpèce de honte, &
» me délivra enfin de cette illuſion;
» je fus par ce moyen attaqué de la
» conſomption. Peu de temps après
» je me trouvai tous les ſymptômes
» de la goutte, excepté le mal. Je fus
» guéri par un traité ſur la gravelle,
» ouvrage d'un auteur ingénieux. Les
» médecins ne font ordinairement que
» changer un mal en un autre, celui-
» ci ne m'ôta ma goutte qu'en me
» donnant la pierre. Je vis bien enfin
» que j'avois une complication de
» maux, & le haſard m'ayant fait
» rencontrer le livre de *Sanctorius* (1),

(1) *De medicina Statica.* Cet ouvrage a été traduit en françois par le Breton, ſous le titre de Médecine Statique de Sanctorius, ou l'art de conſerver la ſanté par la tranſpiration, Paris 1721, *in*-12.

je

Digitized by Google

» je résolus de me soumettre à un
» régime, puisé dans ses observations.
» Tout le monde connoît l'invention
» de ce savant, qui, pour mettre
» plus d'exactitude dans ses expé-
» riences, avoit inventé une espèce
» de fauteuil mathématique, si bien
» suspendu sur des cordes, qu'il pou-
» voit tout peser comme une balance.
» Sanctorius observoit ainsi combien
» d'onces de nourriture passoient
» par la transpiration, combien il s'en
» convertissoit en chyle, & combien il
» en perdoit par les différentes sécré-
» tions.

» Je me procurai ce fauteuil, & je
» m'en servis pour étudier, manger,
» boire & dormir, de sorte que je
» puis dire avoir vécu depuis trois
» ans dans une balance. D'après mon
» calcul, je pèse précisément deux
» cents, quand je suis en pleine santé,
» une livre de moins après un jour
» de jeûne, une livre de plus après

Digitized by Google

» un grand repas. Je m'occupe con-
» tinuellement à tenir un milieu diffi-
» cile à ſaiſir entre ces deux poids.
» Je mange dans mes repas ordinaires
» juſqu'à ce que celui de deux cents
» livres & demie emporte la balance;
» s'il ſe trouve quelque choſe de moins
» après mon dîner, je bois préciſément
» autant de petite bière, ou je mange
» autant de pain qu'il en faut pour
» faire le poids. Dans mes plus grands
» excès je ne vais jamais au-delà de
» l'autre demi-livre, ce qui m'arrive,
» pour le bien de ma ſanté, tous les
» premiers lundi de chaque mois.

» Quand après mon dîner, le poids ſe
» trouve juſte, je me promène juſqu'à
» ce que j'aye perdu par la tranſpira-
» tion cinq onces & quatre ſcrupules.
» Quand mon fauteuil m'apprend que
» je ſuis à ce point, je prends mes
» livres, & je donne trois onces de
» plus à l'étude; je ne tiens point
» compte du reſte de la livre. Ce

Digitized by Google

» n'eſt point la cloche qui règle les » heures de mon dîner ou de mon » ſouper, c'eſt mon fauteuil. Lorſque » ma livre de nourriture eſt épuiſée, » j'en conclus que j'ai faim, & je me » hâte d'en prendre une autre. Je » perds une livre & demie dans mes » jours d'abſtinence, & les jours » ſolemnels je ſuis plus léger qu'à » l'ordinaire de deux livres.

» Je me donne chaque nuit » un quarteron de ſommeil, à » quelques grains près. Si je vois » à mon lever que je n'en ai pas » pris toute cette doſe, je regagne » le reſte dans mon fauteuil. J'ai » tenu un regiſtre exact de tout » ce que j'ai reçu ou dépenſé l'année » dernière. En prenant un terme » moyen je pèſe toujours deux cents » livres. Ainſi je ne puis découvrir » avoir perdu une once de ſanté » dans toute une année, & cependant, » Monſieur, malgré le ſoin que j'ai

» de me lester chaque jour, & de
» conserver à mon corps son même
» poids, je me trouve malade &
» languissant; mon visage est dévenu
» pâle; mon pouls foible, & mon
» corps hydropique; regardez-moi
» donc, je vous prie, comme votre
» malade; donnez-moi des règles
» plus sûres pour suivre le régime que
» je me suis prescrit; vous obligerez
» sensiblement, Monsieur,

Votre très-humble serviteur,

***.

Cette lettre me rappelle une épitaphe Italienne placée sur la tombe d'un valétudinaire : *Stavo ben, ma per star meglio, sto qui.* Il est impossible de la traduire (1). La crainte de la mort est une des plus terribles épreuves des

(1) J'essayerai de la rendre par un équivalent : *Je me portois bien, mais pour me porter mieux, je me suis fait porter ici.*

hommes, elle leur inſpire des moyens de ſauver leur vie, qui cauſent infailliblement leur perte. Cette réflexion eſt d'un hiſtorien qui a obſervé qu'il périt plus de monde dans une fuite que dans un combat de pied ferme. On peut l'appliquer à cette foule de malades imaginaires, qui détruiſent leur tempérament par les traitemens, & ſe jettent dans les bras de la mort par les efforts qu'ils font pour lui échapper. Cette conduite eſt dangereuſe, & même au-deſſous d'une créature raiſonnable. Regarder la conſervation de la vie comme la ſeule fin où elle tend, n'avoir d'autre occupation que celle de ſa ſanté, ne rien faire qui n'entre dans le régime que l'on ſuit, ou qui ne ſoit preſcrit par les médecins, eſt un genre de vie ſi abject, ſi vil & ſi indigne de l'homme, qu'une ame généreuſe aimeroit mieux mourir que de s'y ſoumettre. Cette inquiétude continuelle pour la vie, empoiſonné

Digitized by Google

toutes ſes douceurs, & couvre la nature entière d'un voile ſombre. Il eſt impoſſible de trouver des plaiſirs dans un objet qu'on craint à tout moment de perdre.

Je ne prétends pas blâmer, par ce que je viens de dire, qu'on prenne un ſoin raiſonnable de ſa ſanté. La gaieté de l'ame, l'aptitude aux affaires dépendent en grande partie d'une bonne conſtitution, & l'homme ne ſauroit ſe donner trop de peine pour l'entretenir & la conſerver; mais ce ſoin que nous dictent l'inſtinct, le devoir & le bon ſens, ne doit jamais nous livrer à des craintes frivoles, à des idées ſombres, & à des maux imaginaires. Tout cela n'arrive que trop ſouvent à ceux qui ſont plus en peine de vivre que de ſavoir comment ils vivront; la conduite de notre vie doit être notre premier but. Sa conſervation n'eſt que le ſecond. Avec un ſens droit, nous prendrons les moyens

Digitized by Google

les plus ſurs pour notre conſervation, ſans nous inquiéter de l'événement ; c'eſt ainſi que nous arriverons à ce point de félicité que *Martial* appelle la perfection du bonheur, *de ne déſirer la mort ni la craindre.*

Quant à ce valétudinaire, qui pèſe ſa ſanté par onces & par ſcrupules, qui au lieu de céder aux beſoins naturels de la faim, de la ſoif, & du repos, ou de ſuivre ſon goût pour l'exercice, ne prend de loi que de ſon fauteuil, je lui répondrai par une petite fable.

Jupiter, dit un Mythologue, voulant un jour récompenſer la piété d'un payſan, promit de lui accorder ce qu'il lui demanderoit. Le bonhomme voulut avoir pour lui ſeul l'intendance des temps ; il l'obtint. Auſſitôt il diſtribua dans ſes champs la pluie, la neige, le ſoleil, ſelon qu'il crut que la nature du terrain l'exigeoit ; à la fin de l'année il s'attendoit à une récolte beaucoup plus conſidérable,

mais ſa moiſſon fut infiniment moins abondante que celle de ſes voiſins. Alors, dit la fable, il ſouhaita que Jupiter reprît la direction des temps pour lui épargner une ruine inévitable.

The Spectator, N°. 26, (1).

---

(1) Ce morceau ne ſe trouve pas dans les Variétés Littéraires & Amuſantes, ouvrage de M. l'abbé Blanchet, publié par M. Duſſaulx, de l'Académie des Inſcriptions, homme de lettres & citoyen eſtimable. Je publierai de temps à autres quelques-uns des morceaux les plus intéreſſans parmi ceux que M. l'Abbé Blanchet n'a pas traduits.

Digitized by Google

DÉTAILS EXACTS DE L'ASSASSINAT DU ROI DE POLOGNE,

TRADUITS DE L'ANGLOIS DE M. COXE (1).

LE récit circonstancié de ce singulier événement, m'a été communiqué par mon ingénieux ami M. Nathaniel

(1) Ce morceau nous a été donné par un homme de lettres déjà connu par plusieurs ouvrages utiles. Il est tiré du voyage de M. Coxe en Pologne, en Danemarck, en Russie & en Suède, dont nous avons déjà extraits la vie de Linné. L'homme de lettres à qui nous devons ce morceau, se propose de publier une traduction complète de cet excellent ouvrage.

Wraxal, Ecuyer, dont le nom eſt bien connu dans le monde littéraire, & qui obtint, pendant ſon séjour à Varſovie, les renſeignemens les plus authentiques. Comme il m'a obligeamment permis d'enrichir mon ouvrage de cette narration, je me trouve heureux de la préſenter au lecteur dans les termes même dont il s'eſt ſervi.

« Au milieu des ſcènes turbulentes » & déſaſtreuſes dont la Pologne » étoit la victime, les confédérés, qui » avoient toujours regardé le roi » comme illégalement élu, & qui » imputoient à ſa fatale élévation tous » les différens maux qui faiſoient » gémir le royaume ſous l'oppreſſion » des Ruſſes, projetèrent & exécu- » tèrent l'une des entrepriſes les plus » hardies dont l'hiſtoire moderne » faſſe mention, celle d'aſſaſſiner leur » roi. Il eſt bien étonnant que dans » un ſiècle auſſi éclairé, auſſi exempt » de ces crimes énormes & horribles,

Digitized by Google

» communs dans les temps de barbarie, ce ſoit la troiſième tentative faite contre une tête couronnée; Louis XV, Joſeph Ier., roi de Portugal, & Staniſlas Auguſte, ont tous les trois échappé au fer des aſſaſſins. L'aſſaſſinat du roi de Pologne étant peut-être le plus atroce des trois, & les circonſtances qui l'ont ſauvé étant certainement les plus extraordinaires & les plus incroyables, j'entrerai, autant qu'il me ſera poſſible, dans le plus grand détail de toutes les circonſtances principales qui amenèrent & qui ſuivirent cet événement remarquable.

» Un noble polonois, nommé Pulaski, général de l'armée des confédérés, fut celui qui forma ce projet horrible. Il choiſit, pour l'exécuter, environ quarante conjurés, commandés par trois chefs, nommés Lukausky, Strawensky & Koſinsky; ces trois chefs avoient

» été gagnés par Pulasky, qui, dans
» la ville de Czetſchokow, ſituée
» dans la grande Pologne, les obligea
» de jurer entre ſes mains, de la ma-
» nière la plus ſolemnelle, de lui
» livrer le roi vivant, ou, ſi cela
» étoit impoſſible, de le tuer. Les
» trois chefs choiſirent trente-ſept
» perſonnes pour les accompagner.
» Le 2 novembre, environ un mois
» après qu'ils eurent quitté Czetſ-
» chokow, ils entrèrent dans Varſo-
» vie ſans être ſoupçonnés & ſans
» être découverts, au moyen du
» ſtratagème ſuivant : ils ſe dégui-
» ſèrent en payſans qui venoient
» acheter du foin, &, pour éviter
» plus ſurement d'être reconnus, ils
» cachèrent adroitement leurs ſelles,
» leurs armes & leurs habillemens,
» ſous des bottes de foin qu'ils appor-
» tèrent dans des chariots.

» La nuit du dimanche 3 ſeptembre
» 1771, un petit nombre de ces

Digitized by Google

» conspirateurs resta aux extrémités
» de la ville, & les autres se réunirent
» dans la rue des Capucins, où ils
» s'étoient donné rendez-vous, &
» par laquelle ils comptoient que le
» roi passeroit environ à l'heure or-
» dinaire où il retournoit à son palais.
» Il avoit été faire une visite
» au prince Zartorisky, son oncle,
» grand chancelier de Lithuanie, &
» il en revenoit entre neuf & dix
» heures, il regagnoit son palais dans
» son carrosse, accompagné au moins
» de quinze ou seize personnes de suite,
» & d'un aide-de-camp qui étoit dans
» sa voiture. A peine fut-il à deux
» cents pas de distance du palais du
» prince Zartorisky, qu'il fut attaqué
» par les conjurés, qui ordonnèrent
» à son cocher d'arrêter, en le me-
» naçant de le tuer sur le champ s'il
» refusoit d'obéir. Ils tirèrent sur le
» carrosse plusieurs balles, dont une
» passa à travers du corps d'un heyduc

Digitized by Google

» qui s'efforçoit de défendre son
» maître de la violence des assassins;
» presque toutes les personnes (1) qui
» précédoient & accompagnoient le
» roi, furent dispersées; l'aide-
» de-camp l'abandonna, & tâcha de
» se sauver lui-même en fuyant. Pen-
» dant ce temps, le roi ouvrit la
» porte de sa voiture, dans le dessein
» de tâcher de s'échapper à la
» faveur de la nuit, qui étoit
» extrêmement obscure. Il étoit déjà
» descendu, lorsque les assassins le
» saisirent par les cheveux, en vo-

(1) « Il est inconcevable que tous ceux qui
» accompagnoient le roi & qui étoient en
» grand nombre, l'aient si lâchement aban-
» donné, excepté le seul heyduc, qui fut
» tué, & qui défendit si courageusement son
» maître. Cet homme étoit protestant, il
» n'expira pas sur la place, mais il mourut
» le lendemain matin de ses blessures. Le
» roi a accordé une pension à sa veuve &
» à ses enfans. »

Digitized by Google

» miſſant contre lui, en polonois, » les plus horribles imprécations, & » en lui diſant : *Nous te tenons maintenant, ton heure eſt venue;* l'un » d'eux tira contre lui ſon piſtolet de » ſi près, que le roi ſentit la chaleur » de la flamme, tandis qu'un autre » lui donna ſur la tête un coup de » ſabre qui pénétra juſqu'au crâne, ils » le ſaiſirent alors par le collet, & » étant montés à cheval, ils le traî» nèrent ſur la terre entre leurs che» vaux au grand galop, environ l'eſ» pace de cinq cents pas dans les rues » de Varſovie (1).

(1) » Il eſt étonnant qu'aucune des balles » qui traverſèrent le carroſſe n'ait bleſſé le » roi; pluſieurs percèrent ſa peliſſe fourrée. J'ai » vu cete peliſſe & les trous que les balles » de piſtolets y ont faits; tous les vêtemens » que le roi portoit ce jour là ſont conſervés » avec ſoin. Il n'eſt pas moins ſurprenant » que les aſſaſſins, après s'être emparé du » roi, ayent paſſé avec lui dans un ſi grand

» Pendant ce temps, tout étoit dans
» le désordre & dans la confusion
» au palais, où les gens de la suite
» du roi, qui l'avoient abandonné,
» venoient de répandre l'alarme. Les
» gardes à pied coururent sur le champ
» dans l'endroit où le roi avoit été
» attaqué, mais ils ne trouvèrent que
» son chapeau tout ensanglanté ; ce
» spectacle augmenta leur inquiétude
» pour ses jours. Toute la ville fut
» en rumeur. Les assassins profitèrent
» de la confusion, de la terreur &
» de la consternation universelle pour
» emmener leur proie. Trouvant ce-

» nombre de rues sans être arrêtés. Une sen-
» tinelle russe les questionna ; mais comme
» ils répondirent en russe, le soldat les laissa
» passer, croyant que c'étoit une patrouille
» de sa nation. La nuit étoit d'ailleurs extrê-
» mement obscure, & Varsovie n'a point
» de lanternes : toutes ces circonstances ser-
» vent à expliquer cet événement extraor-
» dinaire.

» pendant que le roi étoit hors d'état
» de les ſuivre à pied, & qu'il avoit
» preſqu'entièrement perdu la reſpi-
» ration par la violence avec laquelle
» ils l'avoient déjà entraîné; ils le
» mirent ſur un cheval, & ils re-
» doublèrent alors de vîteſſe en fuyant,
» de crainte d'être atteints. Quand ils
» furent arrivés au foſſé qui entoure
» Varſovie; ils obligèrent le roi de le
» ſauter avec ſon cheval. Le cheval
» tomba deux fois dans cette tenta-
» tive, & la ſeconde fois il ſe caſſa
» la jambe. Ils remirent alors ſur un
» autre le roi qui étoit tout couvert
» de boue.

» Les conjurés n'eurent pas plutôt
» traverſé le foſſé, qu'ils commen-
» cèrent à dépouiller le roi en lui
» arrachant l'ordre de l'aigle noir de
» Pruſſe (1), qu'il portoit autour du

(1) Ce fut Lukawski, l'un des trois chefs de la bande qui lui arracha le ruban de l'aigle

Digitized by Google

» col, & la croix de diamans qui y
» étoit attachée. Il leur demanda de lui
» laisser son mouchoir, ce qu'il obtint;
» ses tablettes échappèrent aussi à leur
» rapacité. Un grand nombre des
» assassins, l'ayant ainsi pillé, se retira,
» probablement dans l'intention d'aller
» apprendre à ses chefs respectifs le
» succès de l'entreprise & l'arrivée du
» roi prisonnier. Il n'en resta avec lui
» que sept, dont Kosinski étoit le
» chef. La nuit étoit extrêmement
» sombre, ils ignoroient absolument
» le chemin où ils étoient, & comme
» les chevaux ne pouvoient plus se tenir

---

noir, que le roi de Prusse lui avoit donné lorsqu'il n'étoit que comte de Poniatowski. Un de ses motifs pour le faire, fut de prouver à Pulaski & aux confédérés, en leur montrant l'aigle noir, qu'il s'étoit incontestablement rendu maître de la personne du roi, & que celui-ci le suivoit. Lukawski fut par la suite exécuté.

Digitized by Google

» fur leurs jambes, ils obligèrent le
» roi de les fuivre à pied avec un
» feul foulier, l'autre étant tombé
» dans la boue.

» Après avoir continué à errer à
» travers champ, fans fuivre aucune
» route certaine, & fans gagner quel-
» que endroit éloigné de Varfovie,
» ils firent remonter le roi à cheval,
» deux d'entr'eux le tenant de chaque
» côté par la main, & le troifième
» conduifant fon cheval par la bride.
» Ils marchèrent ainfi jufqu'à ce que
» le roi s'étant apperçu qu'ils avoient
» pris la route conduifant à un village
» appellé Burakow, les avertit de n'y
» pas entrer, parce qu'il y avoit dans
» cette place quelques Ruffes qui
» pourroient probablement effayer
» de le délivrer (1). Le roi fe trou-

» Cet avis que le roi donna à fes affaffins,
» peut paroître d'abord extraordinaire &
» inconcevable; mais il fut réellement dicté

» vant cependant hors d'état d'accom-
» pagner les assassins dans la posture
» pénible dans laquelle ils le rete-
» noient sur sa selle, les pria, puis-
» qu'ils étoient décidés à l'obliger de
» marcher, de lui donner au moins
» un autre cheval & une botte (1);

» par la plus grande adresse, & par une pru-
» dence consommée. Le roi craignoit, avec
» raison, qu'à la vue de la garde Russe les
» assassins ne le tuassent sur le champ, & ne
» prissent la fuite, au lieu qu'en les avertissant
» du danger, auquel ils s'exposoient, il ga-
» gnoit en quelque sorte leur confiance; en
» effet, ce procédé du roi parut les adoucir
» un peu, & leur fit croire qu'il ne cherchoit
» point à leur échapper.

(1) Le roi, dans son discours à la Diète, intercéda vivement pour Kosinski, ou Jean Kutsma, à qui il déclara lui-même, avec reconnoissance, & dans les termes suivans, qu'il avoit de grandes obligations: « Lorsque „ j'étois entre les mains des assassins, je les „ entendis demander plusieurs fois à Jean

Digitized by Google

» ils acquiescèrent à cette demande, » & continuèrent leur route à travers des terres impraticables, sans » chemin tracé, & sans savoir où ils » étoient; ils se trouvèrent à la fin » dans le bois de Bielany, éloigné » seulement d'une lieue de Varsovie. » Depuis le moment où ils avoient » passé le fossé, ils avoient demandé » bien des fois à Kosinski, leur chef, » s'il n'étoit pas temps de mettre le » roi à mort, & ils réitérèrent cette

---

„ Kutsma s'ils ne me tueroient pas, mais il „ les en empêcha toujours. Il fut le premier „ à les engager à me traiter avec plus de „ douceur, & les força de me rendre quelques „ services qui m'étoient extrêmement nécessaires; notamment de me donner un chapeau „ & une botte, qui étoient alors des présens „ bien importans pour moi, car l'air froid „ me faisoit sentir plus vivement la blessure „ de ma tête, & mon pied, couvert „ de boue, me faisoit souffrir des tourmens horribles qui alloient à chaque instant „ en augmentant. »

» demande en proportion des obstacles & des difficultés qu'ils rencontrèrent.

» Cependant la confusion & la consternation augmentoient à Varsovie. » Les gardes craignoient, en poursuivant les conspirateurs, que ceux-ci, de peur d'être arrêtés, ne se portassent à massacrer le roi dans l'obscurité; d'un autre côté, en ne les poursuivant pas, on pouvoit leur donner le temps de parvenir avec leur proie dans un endroit où il ne feroit plus possible de secourir le monarque. Plusieurs membres de la première noblesse montèrent enfin à cheval, & en suivant les traces des assassins, ils arrivèrent à l'endroit où le roi avoit traversé le fossé, ils y trouvèrent sa pelisse qu'il avoit perdue dans la précipitation avec laquelle il avoit été emmené; elle étoit ensanglantée & percée des trous faits par les

Digitized by Google

» balles ou les ſabres. Ce vêtement » leur perſuada que le roi n'exiſtoit » plus.

» Le roi étoit encore entre les mains » des ſept aſſaſſins reſtans, qui avan- » çoient avec lui dans le bois de » Bielany, quand ils furent effrayés » ſoudain en entendant une patrouille » ou un détachement Ruſſe ; ayant » ſur le champ tenu conſeil, quatre » d'entr'eux diſparurent, laiſſant le » roi avec les trois autres, qui le » forcèrent d'avancer ; un quart- » d'heure après ſeulement, une ſe- » conde garde Ruſſe les intimida de » nouveau. Deux des aſſaſſins s'en- » fuirent alors, & le roi reſta ſeul » avec Koſinski leur chef, qui étoit » à pied comme lui. Le roi épuiſé » par toutes les fatigues qu'il avoit » ſouffertes, pria ſon conducteur de » s'arrêter & de le laiſſer prendre un » moment de repos. Koſinsky refuſa » de lui accorder cette grace, & le

Digitized by Google

» menaça avec ſon ſabre nu. Il lui
» dit en même temps qu'il trouveroit
» une voiture hors du bois. Ils con-
» tinuèrent leur marche juſqu'à ce
» qu'ils fuſſent arrivés à la porte du
» couvent de Bielany. Koſinsky parut
» alors tellement penſif & tellement
» agité par ſes réflexions, que le roi
» s'apperçut de ſon déſordre, &
» qu'ayant remarqué qu'il s'égaroit
» ſans connoître ſon chemin, il lui
» dit : Je vois que vous ne ſavez par
» où aller ; laiſſez-moi entrer dans le
» couvent de Bielany, & pourvoir
» à votre propre ſûreté : *Non*, répon-
» dit Koſinsky, *j'ai juré*.

» Ils continuèrent à marcher juſ-
» qu'à ce qu'ils fuſſent arrivés à Ma-
» riemont, petit palais appartenant à
» la maiſon de Saxe, qui n'eſt guères
» qu'à une demi-lieue de Varſovie.
» Koſinsky montra ici quelque ſatiſ-
» faction en voyant où il étoit, &
» le roi lui ayant encore demandé

» un

Digitized by Google

» un inſtant de repos, il y conſentit
» enfin; ils ſe repoſérent enſemble
» ſur la terre, & le roi employa ces
» momens à s'efforcer d'adoucir ſon
» conducteur, & de l'engager à fa-
» voriſer ou à permettre ſon évaſion;
» il lui repréſenta l'atrocité de l'action
» qu'il avoit commiſe en entreprenant
» de tuer ſon ſouverain, & l'inva-
» lidité d'un ſerment fait pour com-
» mettre un crime ſi odieux. Koſinski
» prêta attention à ce diſcours, &
» commença à laiſſer voir quelques
» marques de remords; mais, dit-il,
» ſi, conſentant à vous ſauver la vie,
» je vous reconduis à Varſovie, quelle
» en ſera la ſuite, je ſerai arrêté &
» mis à mort.

» Cette réflexion le plongea dans
» une nouvelle incertitude & dans
» un nouvel embarras. Je vous donne
» ma parole, lui dit le roi, qu'il ne
» vous ſera fait aucun mal; mais ſi
» vous doutez de l'exécution de ma

Digitized by Google

» promesse, échappez-vous pendant
» qu'il en est encore temps; je peux
» trouver mon chemin vers quelqu'en-
» droit de sûreté, & j'indiquerai cer-
» tainement à ceux qui vous pour-
» suivront une route contraire à celle
» que vous aurez choisie. Kosinski
» ne put résister plus long-temps;
» mais se jetant aux genoux du roi,
» il implora son pardon pour son
» crime, & il jura de le protéger
» contre tout ennemi, en disant qu'il
» se fioit totalement à sa générosité.
» Le roi lui réitéra sa promesse qu'il
» seroit en sûreté : jugeant néanmoins
» qu'il étoit prudent de gagner sans
» délai quelqu'asile, & se rappelant
» qu'il y avoit un moulin assez éloi-
» gné de là, il y dirigea sur le champ
» ses pas; Kosinski frappa mais en
» vain, on ne fit pas de réponse; il
» cassa alors une vitre dans la fenêtre,
» & demanda qu'on voulût bien don-
» ner un asile à un gentilhomme qui

Digitized by Google

» avoit été dépouillé par des voleurs.
» Le meûnier croyant que c'étoit des
» bandits, refusa d'ouvrir, & il per-
» sista pendant plus d'une demi-heure
» dans son refus. A la fin le roi appro-
» cha, & parlant à travers le carreau
» de vitre cassé, il s'efforça de lui
» persuader de les recevoir chez lui,
» en lui disant : Si nous étions des
» voleurs, comme vous le supposez,
» il nous auroit été bien aisé d'en-
» foncer toute la fenêtre, au lieu de
» n'enfoncer qu'un carreau. Ce rai-
» sonnement convainquit le meûnier;
» il ouvrit enfin sa porte, & reçut le
» roi; celui-ci écrivit sur le champ
» en françois au général Coccei,
» colonel de ses gardes à pied, le
» billet suivant.

» *Par une espèce de miracle, j'échappe*
» *au fer des assassins, je suis au petit*
» *moulin de Mariemont ; venez au*
» *plutôt me tirer d'ici : je suis blessé,*
» *mais pas fort,*

Digitized by Google

» Il fut cependant très-difficile au
» roi de pouvoir engager qui que ce
» fût à porter ce billet à Varſovie,
» parce que les gens du moulin, per-
» ſuadés que ce gentilhomme venoit
» d'être dépouillé par des voleurs,
» craignoient de tomber dans la
» troupe. Koſinski offrit alors au
» roi de lui rendre ce qu'il lui avoit
» pris; mais ce prince lui laiſſa tout,
» à l'exception du ruban bleu de
» l'aigle blanc.

» Quand le meſſager arriva avec le
» billet, l'étonnement & la joie des
» habitans de Varſovie furent in-
» croyables. Coccei courut ſur le
» champ au moulin, ſuivi d'un déta-
» chement de gardes; il trouva à la
» porte Koſinski, ayant le ſabre nu,
» qui le laiſſa entrer auſſitôt qu'il le
» reconnut. Le roi, plongé dans un
» ſommeil profond, occaſionné par
» ſes fatigues, étoit couché à terre
» ſur le manteau du meûnier; Coccei

» se jeta à l'instant à ses pieds, en
» l'appelant son souverain, & en
» lui baisant la main. Il n'est pas aisé
» de peindre ou de décrire l'étonne-
» ment du meûnier & de sa famille,
» qui imitèrent sur le champ l'exemple
» de Coccei, en se jetant eux-mêmes
» aux genoux du roi (1). Ce prince
» retourna à Varsovie dans le carrosse
» du général Coccei, & arriva dans
» son palais vers cinq heures du matin.
» Sa blessure ne fut pas trouvée dan-
» gereuse, & il en fut bientôt guéri,
» ainsi que des fatigues qu'il avoit
» souffertes dans cette mémorable nuit.

» Un salut si extraordinaire peut à
» peine être comparé à aucun autre

---

(1) « Je suis allé à ce moulin devenu célèbre
„ par un événement si singulier ; c'est une mi-
„ sérable cabane polonoise éloignée de toute
„ habitation. Le roi a récompensé le meûnier
„ suivant ses désirs, en lui faisant construire
„ un moulin sur la Vistule, & en lui accordant
„ une petite pension. „

» dans l'hiſtoire, & il fournit une
» ample matière d'étonnement & de
» ſurpriſe. La nobleſſe ou le peuple
» de Varſovie pouvoient à peine en
» croire leurs yeux quand ils virent
» le roi de retour. Certainement le
» bonheur du roi de france & du
» roi de portugal, lorſqu'ils échap-
» pèrent aux coups de Damiens & à
» la conſpiration du duc d'Aveiro,
» ne ſont ni ſi étonnans ni ſi invrai-
» ſemblables que l'aventure du roi de
» Pologne. Je l'ai racontée très en
» détail d'après les autorités les plus
» ſûres & les plus inconteſtables.

» Il eſt naturel de déſirer de con-
» noître le ſort de Koſinski, qui ſauva
» la vie du roi, ainſi que celui des
» autres conſpirateurs. Koſinski, né
» dans le Palatinat de Cracovie, étoit
» d'une baſſe extraction; il avoit pris
» le nom de Koſinski (1), qui étoit

---

(1) Son véritable nom étoit Jean Kuſma.

» celui d'une famille noble, pour se
» rendre plus important. Il avoit été
» créé officier dans les troupes des
» confédérés, sous Pulaski; il paroît
» que si Kosinski commença à avoir
» l'idée de sauver les jours du roi,
» à compter de l'instant ou Lukauski
» & Strawenski l'abandonnèrent, ce-
» pendant il eut beaucoup d'efforts
» à faire sur lui avant de s'y résoudre,
» après l'engagement solemnel qu'il
» avoit contracté. Lors même qu'il
» eut reconduit le roi à Varsovie, il
» avoua plusieurs fois ses doutes sur
» la loyauté de sa conduite, & il
» montra quelques remords d'avoir
» trahi ses complices.

» Lukauski & Strawenski furent
» arrêtés tous deux, ainsi que plusieurs
» des autres assassins. A la prière
» particulière du roi, la Diète
» exempta de la peine de mort les
» conspirateurs inférieurs, & les con-
» damna à travailler toute leur vie

Digitized by Google

» aux fortifications de Kaminiec, où
» ils ſont encore maintenant. D'après
» la demande du roi, les ſupplices
» affreux & les différentes eſpèces de
» tortures que les loix de Pologne
» infligent aux régicides, furent
» adoucis, & Lukauski & Strawenski
» ne furent que décapités. Koſinski
» fut détenu avec ſoin dans une priſon,
» & on l'obligea de donner les preuves
» du crime de ſes deux complices.
» Une perſonne de diſtinction, qui fut
» témoin de la mort de ces deux
» derniers, m'a aſſuré qu'il n'étoit pas
» poſſible de rien voir de plus noble
» & de plus courageux que toute la
» conduite de Lukauski avant ſon
» ſupplice; lorſqu'il fut arrivé à
» l'endroit où il devoit être exécuté,
» quoique ſon corps fût très-exténué
» par la ſévérité de ſa priſon, de ſon
» régime, & du traitement qu'il avoit
» éprouvé, cependant ſon eſprit iné-
» branlable l'empêchoit de redouter

Digitized by Google

» cette infame exécution publique. Il » ne lui avoit pas été permis de faire » sa barbe depuis qu'il étoit en prison, » & ses habillemens étoient de la plus » grande mal-propreté ; cependant » aucune de ces humiliations ne put » l'émouvoir, avec une grandeur » d'ame digne d'une meilleure cause, » mais qu'il est impossible de ne pas » admirer, il refusa de voir & d'em- » brasser le traître Kosinski. Lorsqu'il » fut arrivé dans le lieu de l'exécu- » tion, qui étoit à environ un mille » de Varsovie, il ne donna aucune » marque de crainte, il fit à la mul- » titude, assemblée autour de lui, une » courte harangue, dans laquelle il ne » témoigna aucun chagrin de sa con- » duite passée, ni aucun repentir de » son entreprise, qu'il regardoit vrai- » semblablement comme un acte de » vertu & de patriotisme. Sa tête fut » ensuite séparée de son corps.

» Strawenski fut décapité en même

Digitized by Google

» temps, il ne donna pas davantage » de marques de repentir, mais il ne » harangua point le peuple. Quant » à Pulaski, qui commandoit l'un » des corps nombreux des Polonois » confédérés, & qui étoit le grand » moteur de cet assassinat, il conserva » sa vie quoique banni. Les Russes, » ses ennemis, le regardoient comme » possédant des talens supérieurs dans » l'art militaire, & ils ne purent » jamais le faire prisonnier pendant » la guerre civile (1).

» Mais revenons à Kosinski, à qui » le roi dut son salut. Environ une » semaine après l'exécution de Lu- » kauski & de Strawenski, il fut

(1) Lorsque les troubles de Pologne furent terminés, Pulaski quitta sa patrie, & se retira en Amérique, il s'y distingua au service des insurgens, & il fut tué en essayant de forcer les lignes des Anglois au siége de Savannah, en 1779.

Digitized by Google

» envoyé par le roi hors de
» Pologne, il demeure maintenant à
» Semiglia, ſur le territoire du pape,
» où il jouit d'une penſion annuelle
» que lui fait le roi.

» Je ne puis paſſer ſous ſilence une
» circonſtance preſque incroyable, &
» qui reſpire le fanatiſme ſanguinaire
» du ſeizième ſiècle, c'eſt que le
» nonce du pape, en Pologne, aveu-
» glé par un zèle furieux contre les
» diſſidens, qu'il croyoit être protégés
» par le roi, non-ſeulement approuva
» le projet de l'aſſaſſiner, mais bénit
» même les armes des conſpirateurs
» à Czetſchokow, avant qu'ils par-
» tiſſent pour mettre leur entrepriſe
» à exécution. C'eſt un fait d'une
» vérité inconteſtable (1), & qui

(1) Quand on raconte un fait atroce, il ne ſuffit pas de dire qu'il eſt inconteſtable il faut le prouver : ce devoir, dont aucun hiſtorien ne peut s'écarter, eſt encore plus

Digitized by Google

» peut à peine être surpassé par aucun
» autre trait du règne de Charles IX,
» roi de France, & de sa mère Catherine de Médicis. »

J'ajouterai au récit de M. Wraxal les détails suivans :

Lors de l'arrivée du général Coccei, le roi commença par lui demander si aucun des gens de sa suite n'avoit souffert de l'attaque des assassins, & ayant appris que l'un des heyducs avoit été tué sur la place, & un autre dangereusement blessé, son ame naturellement sensible, que son dernier danger rendoit plus facile encore à émouvoir, fut extrêmement affectée, & la joie qu'il ressentoit d'être sauvé lui-même, fut considérablement altérée.

---

indispensable lorsque ce fait est extrêmement invraisemblable, & est rapporté par un homme d'une autre religion que celui à qui il est attribué. (*Note du traducteur.*)

Digitized by Google

A ſon retour à Varſovie, les rues par leſquelles il paſſa furent illuminées avec des torches, & remplies d'une foule immenſe de peuple qui le ſuivit juſqu'au palais, en criant ſans ceſſe: *Le roi eſt vivant.* Lorſqu'il fut entré chez lui, les portes reſtèrent ouvertes, & les citoyens de tous les rangs furent admis à approcher de ſa perſonne, & à le féliciter d'être échappé de ce danger. Cette ſcène, ſuivant que je le tiens de pluſieurs nobles qui y aſſiſtèrent, fut extrêmement touchante. Chacun s'efforçoit d'approcher du roi, de lui baiſer la main, ou même de toucher ſes vêtemens. Tous les ſpectateurs étoient tellement tranſportés de joie, qu'ils accablèrent même Koſmski de careſſes, en l'appellant le ſauveur de leur roi. Ce prince fut ſi touché de ces marques de zèle & d'affection, qu'il exprima avec la plus grande ſenſibilité, ſa vive reconnoiſſance de toutes ces preuves

Digitized by Google

de leur attachement, & qu'il déclara que c'étoit le plus beau jour de sa vie. Dans ce moment de transport & de bonheur, Stanislas Auguste oublia les dangers dont il étoit échappé, & les blessures qu'il avoit reçues, & comme chacun étoit curieux de connoître les circonstances de son évasion, il ne voulut pas laisser examiner & panser ses blessures avant d'avoir satisfait lui-même l'impatience de ses sujets, en leur racontant les maux qu'il avoit soufferts, & les dangers qu'il avoit courus. Pendant ce récit, un homme même qui n'auroit pas su la langue, auroit appris les différentes circonstances de son histoire par les changemens survenus dans les physionomies des auditeurs, dont les visages montroient le passage soudain de la terreur à la compassion, de la compassion à l'étonnement, & de l'étonnement au plaisir, jusqu'à ce qu'à la fin le silence universel ne fut

Digitized by Google

plus interrompu que par des cris de joie.

Le roi ayant fini ſon récit, témoigna de nouveau, à tous ceux qui étoient préſens, combien il étoit reconnoiſſant des marques ſincères qu'ils lui donnoient de leur attachement & de leur amour; & il les congédia, en ajoutant qu'il ſe flattoit qu'en le ſauvant ainſi miraculeuſement, la providence avoit voulu le mettre en état de travailler avec encore plus de zèle au bonheur de ſon pays, qui avoit toujours été le grand objet de ſes ſoins.

Le roi étant reſté ſeul, permit aux chirurgiens d'examiner la bleſſure qu'il avoit à la tête; quand on eût enlevé la peau, il parut que l'os avoit été attaqué, mais pas dangereuſement. La quantité de ſang caillé qui étoit autour de la bleſſure, rendit l'opération de l'appareil ennuyeuſe & pénible: le roi la ſupporta avec une

Digitized by Google

grande patience & une grande magnanimité. Les chirurgiens proposèrent d'abord de le saigner du pied, mais ils changèrent bientôt de dessein en s'appercevant que son pied étoit considérablement enflé & couvert de meurtrissures.

On accorda des bienfaits considérables à la famille de l'heyduc qui avoit sauvé la vie du roi aux dépens de ses jours, son corps fut enseveli avec une grande pompe, & Stanislas consacra un beau monument à sa mémoire, avec une élégante inscription, exprimant la fidélité de cet homme, & la reconnoissance du monarque. J'ai vu le monument, c'est une pyramide élevée sur un sarcophage, avec une inscription latine & polonoise. J'ai copié la première, dont voici les termes :

Hic jacet, Georgius Henricus Butzau; qui regem Stanislaum Augustum nefa-

Digitized by Google

riis parricidarum telis impetitum, die 3 sept. 1771, proprii pectoris clypeo defendente geminatis ictibus confossus, gloriosè occubuit, fidelis subditi necem lugens, Rex posuit hocce monumentum, illius in laudem, aliis exemplo (1).

---

(1) Ici gît George-Henri Butzau, qui en faisant de son propre corps un bouclier pour défendre le roi Stanislas Auguste, attaqué par les traits criminels d'assassins parricides, le 3 septembre 1771, reçut deux coups dont il mourut glorieusement. Le roi pleurant la mort d'un sujet si fidèle, lui a élevé ce monument pour perpétuer sa gloire, & servir d'exemple.

Digitized by Google

HESIODE,

OU

L'ORIGINE DES FEMMES (1).

POEME TRADUIT DE L'ANGLOIS,

DE THOMAS PARNELL (2).

DANS les premiers âges de la création, Prométhée, mortel issu de la race des Dieux, donna une forme

(1) Le commencement de ce petit ouvrage est tiré d'un épisode du poëme d'Hésiode, intitulé : *Les Travaux & les Jours ;* la fin, qui traite de la mort du poète, est prise d'un autre ouvrage grec, dont l'antiquité a été attaquée & défendue par plusieurs savans, & qui a pour titre : *Combat d'Homère & d'Hésiode.*

(2) Voyez sur Parnell le premier volume de ces Mélanges, p. 1.

Digitized by Google

humaine à de la terre détrempée, & déroba le feu vivifiant de Jupiter pour l'animer, ce vol adroit fut bientôt su dans l'Olympe, & le monarque des étoiles parla ainsi :

Mortel artificieux qui oses faire passer une flamme immortelle dans une vile argile, jouis de cette gloire qui t'est due ; mais que la première créature que l'être façonné par ta main rencontrera, soit mon ouvrage, & qu'on reconnoisse à ce fatal présent la vengeance d'un Dieu.

Il dit & ordonne à Vulcain de détremper à l'instant de la terre de ses célestes mains, & de lui donner une forme qui feroit l'orgueil d'une déesse ; Vulcain obéit, travaille, & le premier est étonné de son ouvrage.

A peine a-t-il achevé, l'aimable déesse des charmes s'avance, prend cette nouvelle créature, un peu étonnée, dans ses bras, & cet embrassement lui donne un teint délicat, où

Digitized by Google

l'incarnat & le blanc ſe fondent à merveille; un baiſer de la déeſſe lui inſpire encore les artifices divers pour ſe jouer des cœurs bleſſés, lui donne une ame inconſtante, & cependant faite pour l'amour, un langage & des regards affectés, une feinte modeſtie, un ſourire trompeur, tout le naturel enfin & tout l'art de l'amour.

Junon au ſceptre d'or, élève cette belle juſqu'à elle, la touche d'un air impérieux, & lui donne l'amour-propre, l'orgueil, l'opiniâtreté, & l'éloquence des reproches & des querelles.

Minerve, cette habile déeſſe l'inſtruit à manier l'aiguille & le fuſeau, don précieux, mais qui par ſon abus a produit cette multiplicité de modes & de goûts dont il eſt la ſource.

L'adroit Mercure la touche de ſon caducée, ſon cœur connoît alors les détours & les complots, & l'inconſtance mercenaire.

Digitized by Google

Apollon darde ſur elle un de ſes rayons, & la perſuaſion coule de ſes lèvres; elle fait donner à ſes paroles toutes les nuances de la flatterie la plus fine, & ſon eſprit un peu malin cherche à briller aux dépens d'autrui.

Ces vierges ſacrées que les poètes révèrent, lui donne le talent de rendre ſes penſées plus énergiques, & de dire des riens qui plaiſent.

Les Grâces viennent l'habiller, elles lui apportent une robe d'un riche brocard, ſur laquelle les amours ſe jouent; elles étalent à ſes yeux ces bijoux fabriqués par Vulcain, pour toucher le cœur de Cythérée, & n'oublient pas le miroir dans lequel la jeune beauté voit ſon image, & en eſt elle-même ravie. . . . . .

Flore lui prodigue ſes tréſors, les Heures parent ſa tête de fleurs, qu'elles entremêlent de rayons brillans. Un voile tranſparent tombe juſqu'à ſes pieds, & ſa robe, fermée par une

Digitized by Google

ceinture de diamans, laisse deviner les beautés qu'elle cache.

La nouvelle créature formée pour causer tant de maux, ajuste ses habits, déploye tous ses charmes, rougit, sourit, réunit tous ses moyens, &c, sûre de son mérite, elle regarde le miroir avec complaisance.

Les Parques prennent le lin le plus fin, font tourner le fuseau, & charment l'ennui de leur travail par ce chant prophétique.

« Tourne mon fuseau; file le destin d'un nouvel être; une créature aimable & inconstante, belle & vaine, la femme élève un nouvel empire. L'amour va troubler le monde, & jouer un nouveau rôle dans les scènes de la vie. L'homme est né pour le travail; il n'obtient rien qu'au prix de ses sueurs. La femme est exemptée de tous ces soins; son unique occupation sera de se parer & de plaire, & de son ami elle fera son esclave. »

Digitized by Google

Ainſi chantoient ces vénérables ſœurs, pendant que les Dieux admiroient l'être charmant formé dans leur colère, la jeune Pandore, qu'ils avoient tous concouru à rendre parfaite. Les Dieux rappellent les Zéphirs, que la ſaiſon du printemps occupoit ſur la terre. Ils leur ordonnent d'enlever Pandore ſur leurs ailes rafraîchiſſantes, les Zéphirs obéiſſent, & la tranſportent ſur la terre; elle tenoit dans ſes mains une boîte d'or, préſent funeſte, mais pourtant moins encore que celle qui le porte; elle renferme les chagrins, car Jupiter a voulu que l'amour fût le prix de l'or, & que les chagrins fuſſent la ſuite de l'amour.

L'homme apperçoit la deſcente de Pandore: ſaiſi d'admiration il la prend d'abord pour une étoile tombante. Un feu ſurprènant brûle & circule dans ſes veines. Il donne à ce nouvel objet le nom de toutes les nymphes tour à tour; il la préfère à Vénus, ou

Digitized by Google

du moins il jure que Vénus n'eſt pas plus belle.

Pandore paroît faire peu de cas de ſes diſcours, elle jette ſur lui un regard dédaigneux, s'avance avec négligence, & lui dit :

Jupiter a décidé que je fuſſes ta compagne, & voilà ma dot, prends cette boîte : ſéduit par l'éclat & la beauté de ces deux objets, l'homme reçoit avidement dans ſes bras & la boîte & Pandore.

Dans les premiers temps de ſa création, l'homme étoit maître de lui & de l'univers entier. Pour lui les Dryades oublioient leurs bois, & les Nayades leurs fontaines ; elles le conduiſoient dans leurs fraîches demeures, & bravoient pour lui la colère des Satyres & des Tritons. Aucune peine ne troubloit ſa joie, aucun mal n'en étoit la ſuite, & la vieilleſſe n'altéroit pas ſes traits : tels étoient ces temps heu-

reux

Digitized by Google

reux, que les poètes ont nommé l'âge d'or.

La femme parut, & les maux renfermés dans la boîte fatale en sortirent, & infectèrent l'univers. Ils se répandirent par-tout, & s'accrurent dans leur course. Les Nymphes quittèrent avec regret la race des mortels. La nature altérée changea de face; on vit alors le divorce, le scandale, les duels, & mille autres maux aussi affreux.

Ainsi chantoit Hésiode sur le Parnasse, l'écho des montagnes & des vallées lui répondoit. Les bois sacrés se turent, l'Hélicon suspendit le cristal de ses ondes pour l'écouter, & s'il en faut croire ses vers, les Muses elles-mêmes vinrent le couronner; mais de quoi lui servirent ces honneurs rendus à son génie; l'Amour méditoit de se venger de ses audacieux écrits. Belles, offensées dans ses vers, écoutez votre ami; il va vous apprendre le funeste destin du Poète qui osa vous offenser.

Digitized by Google

Lorsque la Nuit & le Silence faisoient du bois voisin un abri secret & sûr, Troile, jeune Locrienne, & le Milésien Evanthe venoient y célébrer les mystères de l'Amour ; mais Lucine les trahit, & les frères de Troile résolurent de connoître & de punir l'auteur de leur injure.

Ils se cachèrent un soir au lieu désigné, sous la fougère, à l'heure du rendez-vous ; Evanthe qui s'y rendoit aussi, les apperçut, & s'échappa ; Hésiode, après avoir erré long-temps, voulut se reposer, & choisit cette place pour s'asseoir ; il étoit beau, bien fait, les frères de Troile le soupçonnèrent d'être celui qu'ils cherchoient; ils se lèvent en criant à la fois : *Reçois ta juste récompense ;* fondent sur lui avec furie, le tuent, & jettent son corps dans la mer ; les Dauphins le saisirent, & le déposèrent sur le rivage.

Les Muses en deuil environnèrent

Digitized by Google

ſon tombeau, mais l'Amour ſouriant avec malignité, & agitant ſon arc d'un air inſultant, grava deſſus : « Ici repoſe » Héſiode ; Poètes, évitez dans vos » récits moraux d'irriter la beauté ; » l'Amour, ſans épuiſer ſon carquois, » a ſu cauſer ſa perte, &, par un juſte » châtiment, Héſiode a perdu la vie, » pour des plaiſirs qu'il n'a jamais » connus. »

ESSAI
SUR
L'ORIGINE ET LES PROGRÈS DE L'ÉCRITURE,
TRADUIT DES LECTURES DE M. HUGUES BLAIR.

L'ÉCRITURE est, sans contredit, l'art le plus utile aux hommes après celui du langage ; son invention dut être d'une époque postérieure ; les premiers hommes ne pensoient qu'à se communiquer verbalement leurs pensées, par le moyen de sons variés, ou de mots ; dans la suite ils cherchèrent à établir entr'eux, pendant l'absence, une communication mutuelle, au

Digitized by Google

moyen de certaines marques ou de certains caractères, de convention, de là vint l'écriture.

Les caractères écrits sont de deux sortes; ils sont ou les signes des choses, ou les signes des mots. Les peintures, les hiéroglyphes, les symboles, sont de la première espèce; les caractères alphabétiques, maintenant d'usage en Europe, sont de la seconde.

La peinture fut sans contredit le premier pas qu'on fit vers l'écriture. L'imitation est si naturelle aux hommes, qu'il a existé dans tous les âges & chez toutes les nations, quelque méthode pour tracer & rendre la forme extérieure des objets.

Ces méthodes auront été employées pour faire savoir à des hommes éloignés les événemens arrivés aux personnes qui leur étoient chères, ou pour conserver la mémoire des faits dignes d'être retenus; ainsi, pour exprimer la mort, ils traçoient un

Digitized by Google

homme étendu & expirant, tandis qu'un autre le perçoit de coups. Nous voyons qu'en effet, lorſqu'on découvrit l'Amérique, c'étoit la ſeule manière d'écrire connue au Mexique. On dit que les Mexiquains ont tranſmis par la peinture les faits les plus importans de leur hiſtoire. Ces mémoires devoient être bien imparfaits; la peinture ne peut rendre que des événemens iſolés, elle ne peut exprimer les cauſes qui les ont amenés, ainſi que les penſées & les diſcours des hommes.

Ce fut pour remédier à ce défaut qu'on inventa enſuite les caractères hiéroglyphiques, qu'on peut regarder comme le ſecond pas vers l'art de l'écriture. Les hiéroglyphes ſont des ſymboles établis pour repréſenter les objets inviſibles, par une certaine analogie ou reſſemblance qu'ils ſont ſuppoſés avoir avec ces objets; ainſi, un œil étoit le ſymbole de la ſcience;

Digitized by Google

un cercle, celui de l'éternité, parce qu'il n'a comme elle ni commencement ni fin. Les caractères hiéroglyphiques étoient donc une sorte de peinture historique plus combinée & plus étendue. La peinture offroit les traits des objets visibles, les caractères hiéroglyphiques indiquoient les objets invisibles par des analogies.

On trouva chez les Mexiquains quelques hiéroglyphes, mêlés à leur écriture historique ; mais l'Egypte étoit la contrée ou cette espèce d'écriture étoit plus étudiée, elle y formoit un art régulier. Les mystères de la religion des Egyptiens leur étoient transmis par des hiéroglyphes ; ils prenoient pour emblême d'objets moraux, les propriétés qu'ils attribuoient à des animaux, ou les qualités qu'ils supposoient à d'autres objets purement naturels ; l'ingratitude étoit figurée par une vipère ; l'imprudence, par une mouche ; la pru-

Digitized by Google

dence, par une fourmi; la victoire, par un aigle; la piété filiale par une cicogne; un homme généralement évité par une anguille, qu'on dit n'être jamais accompagnée d'aucun autre poisson; ils combinoient quelquefois ensemble deux ou trois de ces caractères; un serpent avec une tête d'aigle, pour marquer la nature, & Dieu qui lui commande; mais la plupart de ces propriétés étant purement imaginaires, les allusions qu'elles leurs fournissoient étoient souvent ambiguës & forcées. La combinaison des hiéroglyphes en rendoit le sens encore plus obscur; cette espèce d'écriture ne pouvoit être qu'énigmatique & confuse, & ne doit pas avoir favorisé beaucoup le progrès des connoissances.

On a pensé que les hiéroglyphes avoient été inventés par les prêtres Egyptiens, pour voiler leurs connoissances aux yeux du vulgaire, & que ce fut la cause qui les leur fit

Digitized by Google

préférer à l'écriture alphabétique; c'est assurément une erreur; ce fut par nécessité, & non par choix, qu'on employa d'abord ces caractères; on n'auroit jamais pensé à s'en servir, si les caractères alphabétiques avoient été connus. La nature de l'invention prouve elle-même, que ce fut un essai informe, pour perfectionner la méthode des premiers hommes, celle de représenter les objets visibles par la peinture. Il est vrai que quand l'écriture alphabétique eut fait tomber en Egypte les hiéroplyphes, les prêtres employèrent encore ces derniers comme des caractères qui leur étoient particuliers, & s'en servirent pour donner un air de mystère à leurs connoissances & à leur religion. Tel étoit l'état de l'écriture hiéroglyphique, quand les Grecs voyagèrent en Egypte; & telle est la source des erreurs de leurs écrivains sur cet usage.

Après la peinture des objets visibles, & les hiéroglyphes, quelques nations inventèrent de simples marques arbitraires qu'on s'accordoit de prendre pour les différens objets, sans qu'ils eussent avec eux aucuns rapports ni aucune ressemblance. Les Péruviens ne connoissoient pas d'autre écriture; ils se servoient de petits cordons de différentes couleurs, & avec des nœuds différens par la forme, & par leur arrangement, ils trouvoient moyen de se communiquer leurs pensées.

Les caractères, encore en usage aujourd'hui dans le grand empire de la Chine, sont de cette sorte. Les Chinois n'ont point d'alphabet; chaque caractère exprime une idée; c'est une marque pour caractériser un objet visible ou invisible; ainsi le nombre de ces caractères doit être immense, il doit répondre au nombre d'idées & d'objets que les Chinois ont occasion d'exprimer, & des mots

Digitized by Google

qu'ils emploient dans la converſation ; ils doivent même être plus nombreux, puiſqu'un ſeul mot, en variant les tons, peut ſignifier différentes choſes ; on dit qu'ils ont ſoixante & dix mille caractères, il faut travailler toute ſa vie pour lire & écrire parfaitement, ce qui nuit à l'étude ; & doit avoir beaucoup retardé chez eux le progrès des ſciences.

L'origine des caractères Chinois a donné ſujet à une infinité de diſcuſſions ; l'opinion la plus probable, eſt que l'écriture chinoiſe commença d'abord par des figures peintes & hiéroglyphiques ; la forme de ces figures fut reſſerrée dans la ſuite pour la facilité de l'écrivain, leur nombre s'accrut, & elles devinrent enfin ces caractères dont les Chinois ſe ſervent à préſent, & qui ſont auſſi d'uſage chez pluſieurs nations de l'Orient. Les Tonquinois, les Japonois, les Coréens, parlent chacun une langue

différente, & qui n'a aucun rapport à celle des Chinois ; ils ont cependant tous les mêmes caractères, preuve que les caractères Chinois sont les signes des pensées & non pas des mots.

Nous avons en Europe un exemple de cette espèce d'écriture; nos caractères arithmétiques, que nous appellons chiffres, 1, 2, 3, &c. & qui nous viennent des Arabes, sont précisément de la même nature que les caractères Chinois, chaque figure est le signe d'un objet, elle représente le nombre pour lequel elle est mise; & elle est également entendue par toutes les nations qui l'ont adoptée, par les Italiens, les Espagnols, les François & les Anglois, malgré le nom différent qu'ils donnent, chacun dans leur langue, à chaque caractère numérique.

Nous n'avons encore rien observé qui ressemble à nos lettres, nous

Digitized by Google

n'avons rien vu de relatif à l'usage intermédiaire des sons ou des mots. Nous n'avons parlé que des signes par représentation, tels que les peintures des Mexiquains, ou les signes par analogie, les hiéroglyphes Egyptiens, ou les signes de convention, tels que les nœuds des Péruviens, les caractères Chinois, & les chiffres Arabes.

Différentes nations sentirent enfin l'imperfection, l'ambiguité & la fatigue de ces méthodes; ils commencèrent à soupçonner qu'il y auroit beaucoup d'avantage à prendre les signes, non pour exprimer les idées, mais pour caractériser les mots du langage. Ils réfléchirent que si le nombre des idées étoit grand, celui des sons articulés qui entrent dans la composition des mots, étoit petit; ces sons simples reviennent à chaque instant, & leurs combinaisons seules, multipliées à l'infini, forment toute la variété des

Digitized by Google

mots ; ils imaginèrent d'inventer des signes pour ces sons, & virent, qu'en unissant ce petit nombre de caractères, ils pouvoient rendre toutes ces combinaisons de sons que les mots exigent.

Le premier pas qu'on fit fut l'invention d'un alphabet de syllabes, qui précéda probablement l'alphabet des lettres, & dont on se sert encore en Ethiopie, & chez quelques nations de l'Inde. Cette méthode réduisit les caractères à un nombre bien inférieur à celui des mots, il étoit cependant encore considérable ; la lecture & l'écriture étoient toujours difficiles ; enfin un génie heureux, en remontant aux plus simples élémens des sons de la voix humaine, les réduisit à un petit nombre de voyelles & de consonnes, & en appliquant à chacune d'elles les signes que nous appelons lettres, il apprit aux hommes à exprimer, pour leur combinaison, tous les mots employés dans le discours. L'art de

Digitized by Google

l'écriture, réduite à ce point de simplicité, parvint à son plus haut degré de perfection.

On ignore quel fut l'inventeur de cette sublime découverte; la mémoire de ce bienfaiteur de l'humanité est privée des honneurs qui lui sont dus; il paroît par les livres que Moyse a écrits, que les Juifs & les Egyptiens connoissoient l'écriture alphabétique avant le siècle de ce législateur, la tradition généralement reçue parmi les anciens, disoit qu'elles avoient été apportées en Grèce par Cadmus le Phénicien, qui, selon le système général de chronologie, étoit contemporain de Josué. Isaac Newton, dans son système, le fait contemporain de David. Les Phéniciens, qui répandirent par leur commerce les découvertes des nations, n'inventèrent aucun art & aucune science; l'opinion la plus probable sur l'origine des caractères alphabétiques, c'est qu'ils furent in-

ventés en Égypte, le premier royaume civilisé de tous ceux dont l'histoire s'est transmise jusqu'à nous, & où les anciens puisèrent tous les arts & toutes les connoissances. L'étude des hiéroglyphes avoit dirigé l'attention des Egyptiens vers l'écriture. On sait que leurs hiéroglyphes furent aussi mêlés de symboles abrégés, & de marques arbitraires, ce qui donna l'idée d'établir des signes pour les sons. Platon, (dans Phèdre) attribue expressément l'invention des lettres à Theuth l'Egyptien, qu'on suppose avoir été l'Hermès ou Mercure des Grecs; Cadmus lui-même, quoiqu'il eut passé de la Phénicie dans la Grèce, étoit de Thèbes en Egypte. Il est très probable que Moyse transporta les lettres d'Egypte dans la terre de Canaan, elles y furent adoptées par les Phéniciens, qui habitoient une partie de cette contrée, d'où ils les transmirent aux Grecs.

L'alphabet que Cadmus apporta dans

Digitized by Google

la Grèce, étoit imparfait, on dit qu'il ne contenoit que seize lettres, on en ajouta les autres à mesure qu'on s'apperçut que quelque son manquoit de signe pour l'exprimer. Il est curieux d'observer, que les lettres dont nous faisons usage aujourd'hui, sont les mêmes que celles qui composent l'alphabet de Cadmus. L'alphabet romain, dont se servent la plupart des nations Européennes, est entièrement formé sur l'alphabet des Grecs, à quelques changemens près. Les savans observent que les caractères des anciennes inscriptions grecques ont une conformité remarquable avec les caractères Hébreux ou Samaritains, qui, dit-on, sont les caractères Phéniciens, l'alphabet de Cadmus. Les caractères Grecs se tracent de gauche à droite, comme ceux des Hébreux & des Phéniciens. Outre la conformité de figure & de nom des lettres de l'alphabeth, alpha, beta, gamma, &c.

Digitized by Google

& l'ordre dans lequel elles ſont rangées, le phénicien, l'hébreux, le grec & le latin, ont tant de rapports entr'eux, que tout ſert à prouver leur origine commune. Une invention ſi utile & ſi ſimple fut reçue avec joie parmi les hommes, & ſe répandit avec rapidité chez les différentes nations.

Les lettres ſe plaçoient originairement de droite à gauche, ce qui eſt contraire à notre uſage; cette manière d'écrire étoit celle des Aſſyriens, des Phéniciens, des Arabes & des Hébreux, & d'anciennes inſcriptions prouvent qu'elle fut quelque temps uſitée chez les Grecs; ces peuples adoptèrent bientôt une nouvelle méthode, celle d'écrire les lettres de droite à gauche, & de gauche à droite alternativement; cette écriture ſe nommoit Bouſtrophedon (1); il

(1) Ce mot compoſé de deux mots grecs.

Digitized by Google

nous en reste encore des monumens. Elle fut en usage chez les Grecs jusqu'au temps de Solon; enfin, le mouvement de gauche à droite fut seul jugé commode, & toutes les nations de l'Europe n'écrivirent plus que de cette façon (1).

L'écriture fut long-temps une sorte de gravure, on la traça d'abord sur des tables, ou des colonnes de pierres, puis sur des plaques de métal; plus l'usage de l'écriture devint commun, plus les matières propres à en recevoir

---

Βῦσ, bœuf, & ϛρεφω, je tourne, signifioit que l'Ecrivain arrangeoit les lignes comme les bœufs traçoient leurs sillons.

(1) M. Blair ne parle point ici de l'usage des Hébreux, d'écrire de bas en haut, c'étoit pourtant le lieu; il paroît, en suivant ses principes, que cette méthode fut aussi imaginée lors des premiers essais de l'écriture alphabétique; l'usage d'écrire de haut en bas a paru plus commode, & a prév.lu depuis dans l'Europe.

Digitized by Google

l'empreinte se multiplièrent ; dans quelques pays on se servit de l'écorce & des feuilles de certaines plantes ; dans d'autres, de tablettes de bois, couvertes d'une légère couche de cire ; dans des temps plus modernes, on imagina de préparer la peau des animaux, & d'en faire du parchemin ; enfin, l'invention du papier ne remonte pas au-delà du quatorzième siècle.

Fin du troisième Volume.

Digitized by Google

TABLE
DES MATIÈRES.

La Vie de Jean Crichton, trad. de l'Anglois, de M. Pennant. Page 4
Catalogue des Ouvrages de Crichton. 25
De la Taille de l'Homme, traduction de l'Italien. 27
Traductions de quelques petits poemes Espagnols. 48
Pièce satyrique dans le genre de Quevedo, traduite de l'Espagnol de Don Joseph Vasquez. ibidem
Orphée, Chanson Espagnole, trad. de Don Ignacio de Luzan. 52
Sur les Grands Seigneurs. 54
Epigramme de Quevedo. 55
Description d'un Taureau doré, ou combat de Taureaux, traduite du voyage en Espagne de M. Twiss. 56
Observations sur un passage de Lucien, relatif à un moyen employé

Digitized by Google

par les Anciens, pour résister à la violence des flots de la mer. Page 77

NOTICE SUR ROLLI. 84

La Bergère Coquette, traduction de l'Italien de Rolli; par M. Levrier de Cham-prion, de la Bibliothèque du Roi. 86

Le Regard, traduction du même. 89

HISTOIRE DU TRAVAIL, *traduit du Tatler.* 91

HISTOIRE DE MINORQUE, *traduite de l'Anglois, de M. Armstrong.* 93

DU BON SENS, *traduction de l'Anglois de M. Melmoth.* 110

LETTRE DE M. WILLEMET, *Médecin de Nancy, à M. Millin de Grand-Maison, Auteur des Mélanges de Littérature Etrangère; sur la* Flore Japonoise *de M. Thumberg.* 113

DE L'HONNEUR, *Discours tiré du Mentor.* 127

NOTICE SUR PLATON. 134

Les Amans, ou de la Philosophie, traité trad. du grec de Platon. 145

Digitized by Google

LETTRE D'UN VALÉTUDINAIRE, trad. du Spectateur. Page 167

DÉTAILS EXACTS de l'Assassinat du Roi de Pologne, en 1771, traduits de l'Anglois de M. Coxe. 177

HÉSIODE, ou l'Origine des Femmes, Poëme traduit de l'Anglois, de Thomas Parnell. 210

ESSAI SUR L'ORIGINE & les progrès de l'Ecriture, traduit des lectures de M. Hugues Blair. 220

Fin de la Table.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Mélanges de Littérature Étrangère*, troisième volume ; & j'ai trouvé que ce recueil réunissoit l'utile & l'agréable. A Paris, ce 30 novembre 1785.

A ORLÉANS,

De l'Imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imp. du Roi. 1785.

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE.

TOME QUATRIÈME.

Digitized by Google

AVIS.

CET Ouvrage, comme nous l'avons annoncé, ne paroîtra ni à des époques fixes, ni par souscription. Néanmoins on a pris des arrangemens pour le suivre avec plus de rapidité. Les personnes qui désireront le recevoir à Paris, sont priées de faire inscrire leur nom & leur adresse chez le Libraire nommé au frontispice; (c'est chez lui qu'il faudra adresser, francs de port, les morceaux & les avis qu'on voudra faire passer au Rédacteur). Chaque volume, d'environ dix feuilles d'impression, coûtera trente-six sols, pris à Paris, & quarante sols, franc de port, pour les personnes qui demeurent en Province; mais par la difficulté de recevoir une somme si modique, le Libraire demande qu'on lui fasse payer six volumes à la fois, à partir de celui dont on aura besoin.

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE
ÉTRANGÈRE.

TOME QUATRIÈME.

A PARIS,

Chez NÉE DE LA ROCHELLE, Libraire, rue du Hurepoix, près du pont Saint-Michel, N°.3.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

Digitized by Google

MÉLANGES

Digitized by Google

MÉLANGES
DE
LITTÉRATURE
ÉTRANGERE.

DE LA POÉSIE DES HÉBREUX,

Traduction de l'Anglois de M. Blair (1).

L'ANCIENNE poésie des Hébreux mérite assurément un examen parti-

(1) Ce morceau est tiré d'un Ouvrage de M. Blair, sur la Rhétorique, intitulé : *Lectures on Rhetoric and Belles-Lettres* ; imprimé en 1785 ; & dont il y a déjà eu deux éditions ; il mériteroit d'être traduit en entier.

culier. Quand nous n'y verrions que le plus ancien monument poétique qui soit parvenu jusqu'à nous, elle offriroit encore à la critique un sujet curieux à traiter; elle indique le goût des temps & des pays éloignés; elle présente une espèce de composition tout-à-fait différente de celles que nous connoissons, & qui a pourtant des beautés. Elle a donné naissance à des discussions d'un autre genre; nous ne l'examinerons pas en théologiens, mais en critiques. Le traité du savant docteur Lowth, *De sacra Poesi Hebræorum*, doit être lu par tous ceux qui désirent de s'instruire à fonds sur cette matière; c'est un ouvrage admirable pour l'élégance du style & la finesse des réflexions: je ne puis mieux remplir mes obligations qu'en suivant les traces de cet écrivain ingénieux, & en faisant usage de ses observations.

Il n'est pas difficile de prouver qu'il y a dans les livres de l'Ancien

Digitized by Google

Teſtament, une ſi grande différence de ſtyle, qu'on y diſtingue aiſément la poéſie de la proſe. Les livres de Moïſe ſur l'hiſtoire & la légiſlation, ſont évidemment proſaïques ; le livre de Job, les pſeaumes de David, le cantique de Salomon, les lamentations de Jéremie, une grande partie des écrits des prophètes, beaucoup de paſſages épars dans les livres hiſtoriques, portent évidemment le cachet de la poéſie.

Il n'y a point de raiſon de douter que ces ouvrages n'ayent originairement été écrits en vers, ou ſoumis à une ſorte de meſure ; quoique nous ne puiſſions à préſent déterminer la nature des vers Hébraïques. L'ancienne prononciation des Hébreux s'étant perdue, nous n'en pouvons juger que d'une manière très-imparfaite. Cette recherche a été la ſource d'une foule d'opinions que notre but n'eſt pas de diſcuter. Les verſions littérales de

Digitized by Google

l'Ancien Teſtament offrent des marques ſûres du ſtyle meſuré ; les membres épars du poète, *disjecti membra poëtæ*, s'y découvrent ſouvent d'eux-mêmes. Il eſt impoſſible de lire l'introduction hiſtorique qui forme le premier & le ſecond chapitre de Job, de voir enſuite la harangue, qui commence le troiſième, ſans obſerver ſenſiblement le paſſage de la proſe à la poéſie. Les idées poétiques, le ſtyle figuré, n'avertiſſent pas ſeuls du changement ; la cadence de la phraſe, l'arrangement des mots, ſont viſiblement altérés ; la différence eſt auſſi ſenſible que ſi l'on paſſoit de la lecture des commentaires de Céſar à celle de l'Énéide de Virgile ; cela ſuffit pour prouver que les livres ſacrés contiennent des morceaux qu'on peut appeler poétiques dans la plus ſtricte acception du mot ; je ferai voir enſuite qu'on y trouve des exemples de pluſieurs ſortes de poéſie, ce fait

eſt honorable à cet art; peut-on le regarder comme frivole & mépriſable après avoir été exercé par des écrivains inſpirés, & choiſis par Dieu même pour répandre, dans l'univers, la connoiſſance des plus ſublimes vérités.

Les Hébreux cultivèrent la muſique & la poéſie dès les ſiècles les plus reculés. Au temps des Juges il y avoit des écoles ou colléges de Prophètes: une partie des occupations de ceux qu'on y inſtruiſoit, étoit de chanter les louanges de Dieu, accompagnés de divers inſtrumens; nous voyons dans le premier livre de Samuel (ch. x. 7.) une troupe de ces prophètes revenant de la montagne, dans une cérémonie publique, en chantant des prophéties au ſon des pſaltérions, des harpes, & des tambours. Sous le règne de David, la muſique & la poéſie furent portées au plus haut degré, il forma un corps de quatre mille lévites, qu'il diviſa en vingt-

Digitized by Google

quatre compagnies, fous différens chefs ; le feul emploi de ce corps étoit de chanter des hymnes, & de jouer des inftrumens dans les cérémonies publiques. Afaph, Heman & Jeduthun, étoient les principaux directeurs de la mufique ; il paroît par le titre de quelques cantiques, qu'ils avoient beaucoup de talent pour la compofition des hymnes ou poëmes facrés. On trouve au chapitre XXV, du premier livre des Paralipomènes, un détail des réglemens de David, relatifs à la mufique & à la poéfie facrées. Aucune nation ne mettoit autant de pompe, de grandeur & de magnificence dans le culte, que celle des juifs.

La forme de la poéfie des Hébreux leur eft particulière ; ils divifent la période en membres ordinairement égaux, qui fe répondent pour le fens & pour l'harmonie. Le premier membre d'une période exprime

Digitized by Google

une pensée, le second l'amplifie, ou la répète dans des termes différens; quelquefois il forme une opposition, mais toujours construite de manière que le même nombre de mots est scrupuleusement conservé; telle est la marche générale de toute la poésie des hébreux, il ne faut qu'ouvrir l'Ancien Testament pour en trouver des exemples; c'est ainsi que commence le pseaume XCVI:

« Chantez au Seigneur un nouveau
» cantique; — chantez au Seigneur par
» toute la terre.

» Chantez au Seigneur & bénissez
» son nom; — annoncez pour jamais
» son assistance salutaire.

» Annoncez sa gloire parmi les
» nations; — & ses merveilles chez
» tous les peuples.

» Parce que le Seigneur est grand
» & infiniment louable, — il est plus
» redoutable que tous leurs Dieux.

» L'honneur & la majesté sont devant

Digitized by Google

» lui ; — la force & la beauté sont
» dans son sanctuaire (1). »

L'origine de cette forme de composition dans la poésie des Hébreux, étoit due sans doute à la formule qu'ils employoient pour chanter leurs hymnes ; ils étoient accompagnés par des instrumens, & partagés en différens choeurs de chanteurs & de musiciens qui se répondoient alternativement ; un choeur commençoit ainsi l'hymne : — « Le Seigneur règne, que » la terre tressaille de joie ; » — l'autre choeur ou demi-choeur reprenoit : — « Que la multitude des isles s'en » réjouisse : — Les nuées & l'obscu» rité sont autour de lui, — disoit un

(1) J'ai traduit le plus littéralement possible, afin de conserver l'ordre & l'arrangement de l'original, & de faire mieux sentir cette correspondance alternative & régulière des différentes parties, qui distingue chez les Hébreux la poésie de la prose.

Digitized by Google

» chœur; l'autre chantoit : —La justice » & le jugement sont les soutiens de » son trône. » De cette façon leur poésie soumise à la cadence, se divisoit naturellement elle-même en une suite de strophes & d'antistrophes correspondantes : c'est probablement delà que l'antiphon ou répons des liturgies de la plupart des églises chrétiennes tire son origine.

Esdras (III. II.) dit expressément que les lévites chantoient ainsi, & plusieurs pseaumes de David en fournissent les preuves ; le XXIII qu'on croit avoir été composé pour la grande & solemnelle journée où l'arche d'alliance fut apportée au pied du Mont Sion, devoit faire un très-bel effet ainsi exécuté. Le docteur Lowth l'a commenté : tout le peuple est supposé suivre la procession, les lévites & les chanteurs divisés en différens chœurs, & accompagnés de tous leurs instrumens de musique, le

Digitized by Google

conduisent : après les deux premiers versets, qui sont l'introduction du pseaume, lorsque la procession commence à défiler sur le mont sacré, le demi cœur demande : « Qui montera » sur la montagne du Seigneur ? qui » s'arrêtera dans son lieu saint ? » Le chœur entier répond avec la plus grande dignité : « Celui qui a les mains » innocentes & le cœur pur, qui n'a » point reçu son ame en vain, ni juré à » faux. » Lorsque la procession approche des portes du tabernacle, le chœur s'unit à tous les instrumens, & s'écrie : — « Levez vos portes, princes, levez » vous, portes éternelles, le roi de » gloire va entrer ; » — alors le demi chœur baisse le ton, & demande d'une voix moins forte : — « Qui est » ce roi de gloire ? » — Au moment ou l'arche est introduite dans le tabernacle, la réponse est faite par tout le chœur, qui éclate : — « Le Seigneur » fort & puissant ; le Seigneur puissant

Digitized by Google

» dans les batailles (1). » J'ai choisi cet exemple, pour montrer que la grace & la beauté des poëmes sacrés dépendent souvent des occasions pour lesquelles ils ont été composés, & des différentes circonstances qui les accompagnoient. Un grand nombre de traits de ce genre doit être perdu pour nous, qui ne connoissons que très-imparfaitement beaucoup de faits relatifs à l'histoire & aux rites des Hébreux.

Cette méthode de composition par versets correspondans, étant généralement reçue dans les hymnes ou dans la poésie lyrique des Juifs, s'introduisit bientôt elle-même dans tous les autres genres de poésies, qui n'étoient pas destinés à être chantés par

(1) Ce pseaume pourroit fournir le sujet d'un *Oratorio*, digne de la mâle & majestueuse harmonie de M. Gossec.

Digitized by Google

parties, & auxquels cette forme n'étoit aucunement nécessaire; mais cette méthode leur étoit devenue familière, elle donnoit au style une majesté religieuse, particulièrement convenable à des sujets sacrés; voilà pourquoi nous la trouvons employée dans les écrits des prophètes comme dans les pseaumes de David. Citons pour exemple le prophète Isaïe. (chap. LX. 1.)

« Lève toi, Jérusalem, brille, car ta » lumière est venue, & la gloire du » Seigneur s'est levée sur toi : voilà » que les ténèbres couvriront la terre, » & une nuit sombre enveloppera les » peuples; mais le seigneur se lèvera » sur toi, & sa gloire se montrera dans » toi. Les nations marcheront à la lueur » de ta lumière, & les rois à la splen- » deur de ton lever. »

Cette coupe de style est un des plus grands caractères de la poésie Hébraïque; elle diffère totalement de celle des poètes Grecs ou Romains.

Digitized by Google

Indépendamment de la tournure particulière que donne à la poésie sacrée cette forme de construction, elle doit encore les plus grandes beautés à des expressions fortes, hardies, concises & figurées.

La concision & la force sont deux de ses caractères les plus remarquables: on peut penser d'abord que la pratique des poètes Hébreux, d'amplifier toujours la même pensée par des répétitions ou des oppositions, doit affoiblir le style; elle ne produit pourtant pas cet effet : leurs pensées sont toujours courtes, il y a peu de mots superflus, ils ne s'arrêtent jamais longtemps sur la même idée; leur poésie doit à cette concision & à cette sobriété d'expressions, beaucoup de traits sublimes, & tous les écrivains qui visent au sublime, feront bien d'imiter à cet égard l'Ancien Testament. Rien n'est si éloigné du sublime que la prolixité & la diffusion; l'ame n'est

Digitized by Google

jamais tant affectée d'une grande idée que lorsqu'elle la frappe à la fois par tous ses points; c'est affoiblir l'impression que de la prolonger. La plupart des anciens poètes originaux de toutes les nations, sont simples & concis; les superfluités, les excroissances de style, résultent d'une imitation postérieure; elles ont pris naissance quand la composition a passé dans de moins dignes mains, & quand elle a éte plutôt le résultat de l'art & de l'étude, que l'élan du génie (1).

---

(1) J'observerai que cette belle définition du sublime, si bien exprimée par l'éloquent M. Blair, est celle qu'en ont conçue & donnée tous les bons critiques depuis Longin jusqu'à nos jours. Toutes les nations qui diffèrent essentiellement sur ce que nous appelons le goût, s'accordent généralement sur l'idée que l'on doit se former du sublime: c'est que le goût est le fruit d'une suite d'observations dont chacun ne tire pas les mêmes résultats. Les principes nouveaux en matière

Digitized by Google

Aucun livre ne renferme un aussi grand nombre d'images vives & animées que les livres sacrés, il est essentiel d'insister là-dessus. Ces livres sont si connus, quoique le son des mots nous soit souvent plus familier que leur sens & leur véritable intelligence, que nous laissons échapper dans l'écriture une foule de beautés qui, dans tout autre ouvrage, fixeroient notre attention. Les métaphores, les comparaisons, les allégories, la proso-

---

de goût, font une secte plus ou moins nombreuse selon l'esprit & le talent de celui qui les expose, ou en donne l'exemple. Le goût devient ainsi une espèce de mode, dont les révolutions sont impossibles à fixer; mais le sublime nous élève jusqu'à lui, & nous transporte sans nous donner le temps de réfléchir, il commande l'admiration sans en laisser d'abord pénétrer les motifs; enfin le sublime dans le style, agit sur l'esprit comme les grandes actions de courage ou de vertu, agissent sur l'ame.

popée, y sont singulièrement fréquentes; pour les justifier il faut nous transporter dans la Judée, placer devant nos yeux ces scènes & ces objets au milieu desquels vivoient les écrivains Hébreux : cette attention est nécessaire pour apprécier les poètes des climats éloignés & des temps reculés; tout bon poète tire ses images de la nature & des usages, sans cela elles perdroient leur vivacité; pour sentir leur propriété, il faut nous mettre à sa place, nous devons observer que les métaphores & les comparaisons des poètes Hébreux nous offrent toujours un beau spectacle des objets naturels de leur pays, de ses arts, & de ses usages.

Les objets naturels leur sont communs avec les poètes de tous les âges & de tous les pays; la lumière & l'ombre, les arbres & les fleurs, les forêts & les champs cultivés, leurs fournissent beaucoup de belles figures;

Digitized by Google

mais pour les trouver telles, il faut se ressouvenir qu'elles sont dues, pour la plupart, aux différentes circonstances de la terre de Judée. Il ne tombe presque pas de pluie dans ce pays pendant l'été. Tant que la chaleur continue, le sol est brûlé d'une manière intolérable : le besoin d'eau s'y fait cruellement sentir. Une pluie abondante qui tombe du ciel, un ruisseau qui jaillit d'une roche changent la face de la nature, & inspirent des idées de fraîcheur & de plaisir qu'ils ne nous donneroient assurément pas. C'est ainsi que pour exprimer le besoin, ils font souvent allusion à une terre sèche & altérée où il n'y a point d'eau; & de là pour décrire le passage du malheur à la prospérité, leurs métaphores sont tirées de la chûte des fleurs & du jaillissement des sources dans le désert. Isaïe dit (ch. XXXV, 1, 6, 7).

« La terre déserte & solitaire se

» réjouira, la solitude sera dans l'allé-
» gresse, & elle fleurira comme le lys :
» car les eaux sont répandues dans le
» désert, & les torrens dans la solitude.
» La terre desséchée deviendra un
» étang, la terre altérée deviendra des
» fontaines, les roseaux & les joncs
» pousseront leurs tiges verdoyantes
» dans les cavernes qui servoient de
» repaire aux dragons. »

Ces sortes d'images sont très-familières à Isaïe, & se retrouvent dans plusieurs de ses chapitres.

La Judée étoit un pays montagneux ; pendant la saison des pluies, elle étoit exposée à des inondations fréquentes par la chûte des torrens qui tomboient subitement des montagnes, & emportoient tout dans leur course. Le Jourdain, la seule grande rivière de Judée se débordoit souvent, de là viennent ces allusions fréquentes, au fracas & à l'impétuosité des eaux. Voilà pourquoi les grandes calamités

Digitized by Google

sont souvent comparées à des torrens débordés, images singulièrement frappantes dans ces contrées : « Un abyme » appelle un abyme, au bruit de tes ca» taractes rompues. Toutes tes vagues » & tous tes flots ont passé sur ma » tête, pseaume XLI, ℣. 9, 10. »

Les deux monts les plus célèbres de la Judée étoient le Liban & le Carmel; le premier étoit connu par sa hauteur & les bois de cèdres dont il étoit couvert; le second, pour sa fertilité, sa beauté, & l'abondance de ses vins & de ses olives; ainsi le Liban est très-proprement employé comme une image de tout ce qui est grand, vigoureux & magnifique, & le Carmel, pour peindre ce qui est riant & agréable : « La gloire du Liban lui sera donnée, » & la beauté du Carmel, » (Isaïe, ch. XXXV, 2.) Le Liban est souvent pris métaphoriquement pour le royaume d'Israël, pour le temple, pour le roi d'Assyrie, & le Carmel, pour les

Digitized by Google

douceurs de la paix & de la prospérité. « Sa taille est comme celle du » mont Liban, » dit Salomon, en parlant d'un bel homme; mais s'il parle de la beauté d'une femme, il dit : « ta tête » est comme le mont Carmel. » (Cant. des cant. V, 15, & VII, 5.)

Les images effrayantes & terribles dont les poëmes sacrés abondent, étoient évidemment prises de la violence des élémens, & des révolutions fréquentes dans ces contrées; les tremblemens de terre, les orages de grêle, le tonnerre, les éclairs, les ténèbres & les tourbillons, sont plus communs en Judée & en Arabie que dans les climats plus tempérés. Isaïe décrit avec beaucoup de majesté, la terre « chancelante comme un homme ivre, » & transportée comme une cabane. (ch. XXIV, *v.* 20). C'est avec ces caractères de terreur que l'apparition du Tout-Puissant est décrite dans le dix-septième pseaume : « Il a pour tente

» tente l'obſcurité : la grêle & les
» torrens enflammés ſont ſa ſeule
» voix ; il gronde ; les eaux s'ou-
» vrent, & laiſſent voir leur lit ;
» les fondemens du globe ſont à
» découvert. »

Les images des poètes Hébreux étoient encore ſouvent fondées ſur les rites de leur religion, ſur leurs arts ou leurs uſages. Ces peuples ſe livroient beaucoup à l'agriculture & à la vie paſtorale ; ces occupations n'étoient pas jugées indignes des patriarches, des rois & des prophètes. Séparés du reſte du monde par leurs loix & leur religion, les Hébreux ſe donnèrent peu au commerce, & les raffinemens du luxe leur furent long-temps inconnus. Voilà l'origine de ces alluſions à la vie paſtorale : Aux pâturages verts & à la tranquillité des eaux, au ſoin qu'un berger vigilant doit avoir de ſon troupeau ; ces alluſions ſont belles, & donnent un ton de ſenſibilité

Digitized by Google

très-expressif au 22e pseaume, & à beaucoup d'autres passages de l'écriture. De là toutes ces images fondées sur les occupations rurales, l'aire, le pressoir, le chaume, la paille, &c.

Les allusions à ce que nous appelons la vie domestique, sont encore plus fréquentes dans Homère, & les détails en sont plus particularisés & plus minutieux; il est, à cet égard, inférieur aux écrivains sacrés; ceux-ci mêlent ordinairement aux comparaisons de ce genre une sorte de dignité qui les anoblit. Quelle grandeur inexprimable l'image suivante de la vie rurale ne reçoit-elle pas, dans Isaïe, de l'intervention de la Divinité: « Les nations viendront » fondre avec l'impétuosité des tor» rens; mais Dieu les réprimera, il les » fera fuir loin de lui, il les repoussera » comme le vent chasse la paille des » montagnes, & comme les tourbillons » enlèvent le duvet des chardons. »

Digitized by Google

Nous retrouvons donc ſans ceſſe des alluſions aux rites & aux cérémonies de leur religion, aux diſtinctions établies par la loi entre les choſes pures & impures, aux vêtemens de leurs prêtres, au ſervice du temple, & aux divers événemens de leur hiſtoire ; tels que la deſtruction de Sodôme, la deſcente de Dieu ſur le Mont Sinaï, le paſſage miraculeux de la mer Rouge. Les loix & la conſtitution civile des hébreux, étoient liées à leur religion, celle-ci tenoit à leur hiſtoire & à leur établiſſement, ſes cérémonies étoient pompeuſes, & parloient aux ſens : auſſi toutes les idées religieuſes avoient-elles chez cette nation une dignité & une importance qui lui étoient particulières ; elles faiſoient une impreſſion vive ſur l'imagination.

Il réſulte de tout ceci que les images des poètes ſacrés étoient très-expreſſives & très-naturelles, copiées

Digitized by Google

d'après les objets réels qu'ils avoient ſous les yeux; elles ont l'avantage d'être plus complètes & plus formées ſur les idées & les uſages de la nation, que celles de tous les autres poètes. Leurs écrits nous retiennent toujours dans la Judée. Les palmiers & les cèdres du Liban s'élèvent toujours à notre vue, la ſurface du ſol, les circonſtances du climat, & les auguſtes cérémonies de leur religion, nous paſſent inceſſamment ſous les yeux.

Les comparaiſons des poètes ſacrés ſont ordinairement courtes, & ne portent que ſur un point de reſſemblance ſans ſe ramifier; cela leur donne peut-être un avantage ſur les poètes Grecs & Romains, dont les longues comparaiſons coupent ſouvent le fil de la narration, & portent des marques viſibles de travail & de peine : dans les poètes Hébreux, elles paroiſſent plutôt produites par une imagination

Digitized by Google

vive, qui indique en passant un objet semblable, & poursuit sans s'arrêter. Telle est la belle comparaison qui suit pour prouver l'heureuse influence d'un bon gouvernement ; on y rappelle les dernier mots de David. (Samuel, L. 2, ch. XXIII, v. 3.) « Celui qui » gouverne les hommes, doit être » juste, & dirigé par la crainte de » Dieu : il doit être comme la lumière » du matin quand le soleil se lève, » même comme un matin sans nuages : » comme un tendre gazon, qu'un » rayon de soleil fait sortir de terre » après la pluie. » C'est une des plus régulières comparaisons de l'écriture.

L'allégorie est encore une figure, dont ils font un grand usage. Celle du 79e pseaume est belle & bien soutenue, le peuple d'Israël y est représenté sous l'emblême d'une vigne. « Tu as transporté ta vigne de l'Egypte, » & tu l'as plantée après avoir chassé » les nations. Tu lui as préparé la route,

Digitized by Google

» tu as fixé ſes racines, & elle a
» rempli la terre. Son ombre a cou-
» vert les montagnes, ſes branches
» ont ſurpaſſé les cèdres. Elle a étendu
» ſes rameaux juſqu'à la mer, & ſes
» rejetons juſqu'au fleuve. Pourquoi
» donc as-tu détruit ſes murs? pour-
» quoi tous les paſſans la vendangent-
» ils? Le ſanglier de la forêt l'a détruite,
» un monſtre farouche l'a dévorée.
» Dieu des armées tourne-toi
» vers elle, regardes du haut des
» cieux, vois, & viens viſiter ta
» vigne. »

Les écrits des prophètes ſont remplis de paraboles, ſi elles nous paroiſſent quelquefois obſcures, il faut nous rappeler que c'étoit l'uſage des nations orientales, de voiler les vérités ſacrées par des figures & des allégories myſtérieuſes.

Mais la figure qui relève principalement le ſtyle de l'écriture, c'eſt la

Digitized by Google

prosopopée (1) ; elle lui donne une hardiesse & une beauté particulière. Aucun des objets personnifiés par les autres poètes, n'est ni aussi magnifique ni aussi frappant. Les poètes inspirés animent, dans les grandes occasions, diverses parties de la nature, surtout quand il y est question de la présence ou de l'opération du Tout-Puissant : — « Devant lui marchoit la » peste, — Les eaux t'ont vu, oh » Dieu ! & elles ont frémi ; les mon» tagnes t'ont vu, & elles ont trem» blé. » — Demande-t-on où est le séjour de la sagesse, Job fait répondre à l'abyme : — « Ce n'est pas dans » moi ; » — la mer répond aussi : — « Ce n'est pas dans moi. »

(1) C'est la figure par laquelle on personnifie les objets inanimés ; les Anglois appellent cette figure *personnification* ; pourquoi ce mot n'est-il pas admis ? un François n'auroit pas besoin d'avoir étudié la réthorique, ou d'avoir appris le grec pour l'entendre.

Digitized by Google

Il y a beaucoup d'objets personnifiés dans le beau passage d'Isaïe, où ce prophète décrit la chûte du roi d'Assyrie ; les pins & les chênes éclatent de joie de la chûte du tyran ; l'enfer fait sortir tous les morts de son abyme pour aller à sa rencontre, le roi mort leur parle, & se joint à eux, & tous forment une espèce de triomphe. Les apostrophes vives & impétueuses, aux villes, aux royaumes, aux personnes & aux choses, sont encore nombreuses dans les écrits des prophètes : « Oh épée du Seigneur ! » quand te reposeras-tu ? rentres dans » ton fourreau, reposes-toi, ne frappe » plus. — Et comment se reposeroit-» elle, le Seigneur l'a commandée » contre Ascalon & les régions mari-» times, & il lui a prescrit ce qu'elle y » doit faire. » (*Jérémie*, C. XLVIII, 6.)

En général, car un plus grand nombre d'exemples nous mèneroit trop loin, le style des livres poéti-

Digitized by Google

ques de l'Ancien Teſtament eſt plus hardi, plus animé, plus brûlant que celui d'aucun autre écrit poétique. Il eſt totalement différent de celui auquel les poètes modernes nous ont accoutumés; c'eſt le jet de l'inſpiration; les ſcènes n'y ſont pas froidement décrites, elles ſont rapidement préſentées, chaque objet, chaque perſonnage paroît préſent. La tranſition eſt ſouvent bruſque, la liaiſon eſt ſouvent obſcure, les perſonnages ſont ſouvent changés, les figures accumulées & entaſſées l'une ſur l'autre. Une éloquente correction n'eſt pas le caractère de la poéſie Hébraïque, c'eſt la ſublimité; nous voyons l'eſprit des écrivains élevé hors de ſes bornes, & cherchant à exprimer des idées trop vaſtes pour le lieu qui les renferme.

Après ces obſervations générales ſur la poéſie de l'écriture, je terminerai cette diſſertation par un court apperçu des différentes eſpèces de

Digitized by Google

composition que contiennent les livres sacrés, & des caractères qui distinguent chaque écrivain.

Les principales poésies de l'écriture sont didactiques, élégiaques, pastorales ou lyriques; le livre des proverbes est dans le genre didactique; les neuf premiers chapitres de cet ouvrage sont très-poétiques, & ornés de figures & d'expressions heureuses. Le style du dixième chapitre est visiblement inférieur, il continue ainsi jusqu'à la fin de l'ouvrage; il retient cependant encore ce ton sententieux & cette élégante construction de phrases qui caractérise la poésie Hébraïque. Les livres de l'Ecclésiaste, & plusieurs pseaumes sont aussi écrits dans le genre didactique.

L'Ecriture nous fournit plusieurs beaux modèles de poésie élégiaque, tels que les regrets de David sur la mort de son ami Jonathan, plusieurs passages des prophètes, différens

Digitized by Google

pseaumes de David, composés sur des sujets de tristesse & de plainte. Le XLIII pseaume, sur-tout, est singulièrement tendre & plaintif; mais l'écrit élégiaque le plus parfait & le plus régulier de l'écriture, & peut-être du monde entier, c'est le livre qui porte pour titre : Lamentations de Jérémie. Le poète gémit dans cet ouvrage, sur la destruction du temple, la ruine de la cité sainte, & la perte de tout l'état. Il réunit les images les plus touchantes, qu'un sujet si douloureux lui peut inspirer. L'ouvrage est plein d'art; le poète & Jérusalem paroissent tour à tour inondés de larmes; enfin tout le peuple adresse en chœur à l'Eternel les plaintes les plus touchantes. Les phrases de l'original semblent plus longues que dans les autres genres de poésie Hébraïque; l'harmonie est plus douce, & plus convenable au ton plaintif de l'élégie.

Digitized by Google

Le cantique de Salomon nous fournit un bel exemple de la poésie pastorale des Hébreux; son sens spirituel indique que c'est une allégorie mystérieuse; sa forme est celle d'un drame pastoral, c'est un dialogue continuel entre des bergers, aussi l'ouvrage est-il semé d'images de la vie rurale.

L'Ancien Testament est plein de poésie lyrique, c'est-à-dire, de celle qui étoit accompagnée de musique. Outre le grand nombre d'hymnes & de cantiques que nous rencontrons dans les livres des prophètes, le cantique de Moyse, celui de Debora & beaucoup d'autres, les pseaumes peuvent être regardés comme une collection d'odes sacrées : l'ode s'y retrouve sous toutes ses formes; quelques-unes sont vives, joyeuses & triomphantes; d'autres sont pompeuses & solemnelles; d'autres enfin douces & tendres : ceci nous prouve que les livres sacrés peuvent fournir

des exemples des principaux genres de poésie.

Les différens auteurs des livres sacrés n'ont assurément ni le même style, ni la même manière; on lira leurs écrits avec beaucoup plus de fruit, si l'on a cherché à pénétrer leur caractère. Les plus fameux sont l'auteur du livre de Job, David & Isaïe. Comme les écrits de David sont dans le genre lyrique, il a plus de variété dans son style & dans sa manière que les deux autres. David est éminemment touchant, doux & agréable. Il y a dans ses pseaumes des passages grands & sublimes; mais il cède pour la description à Job & à Isaïe pour le sublime. Il y a une sorte de grandeur modérée qui distingue particulièrement David; s'il s'élève d'avantage, c'est pour y retourner bientôt. Les pseaumes qui nous affectent le plus sensiblement, sont ceux dans lesquels il nous décrit le

Digitized by Google

bonheur de la juſtice & la grandeur de Dieu, & dans leſquels il nous exprime les tendres épanchemens d'une ame pieuſe, ou bien il adreſſe au ciel des prières pleines d'onction & de ferveur.

Iſaïe eſt ſans exception le plus ſublime de tous les poètes, ce qui eſt ſenſible même dans la traduction. Les écrits de ce prophète ſont ceux de l'écriture qui paroiſſent avoir été les mieux traduits; la majeſté eſt ſon caractère dominant, une majeſté plus impérieuſe, plus ſoutenue que celle de tous les autres poètes de l'ancien teſtament; il a auſſi dans ſes idées & dans ſes expreſſions une grandeur & une dignité incomparables & particulières; on remarque plus d'ordre, de clarté, & une diſtinction plus méthodique dans ſes écrits que dans ceux des autres poètes inſpirés.

Le génie de Jérémie eſt tout-à-fait différent; Iſaïe ne traite que des ſujets

Digitized by Google

magnifiques ; Jérémie vise rarement au sublime, il penche toujours pour le ton élégiaque & plaintif. Ezéchiel a beaucoup moins de grace & d'élégance dans sa poésie que ces deux prophètes, mais il a un caractère de force & de grandeur qui lui est propre ; &, pour me servir des expressions élégantes de M. Lowth, « il est » impitoyable, véhément & tragique ; » ses pensées sont brûlantes, âpres, » & pleines d'une noble indignation. » Ses images fécondes, dures, souvent » sans forme. Sa diction est pompeuse, » grave & austère, quelquefois in» culte. Il est fréquent dans ses répé» titions, non pour chercher l'orne» ment & la grace, mais par violence » & par une juste colère. Il poursuit » avec soin son entreprise, il s'écarte » rarement de son but. La plupart » des prophètes l'ont surpassé dans le » reste, mais personne ne fut jamais » au-dessus de lui dans le genre que

» la nature lui avoit donné, c'eſt-à-dire;
» par la force, le poids, le mouvement
» & la grandeur (1) ». Le même écrivain compare Iſaïe à Homère, Jérémie à Simonides, & Ezéchiel à Eſchyle. La plus grande partie des écrits d'Iſaïe ſont poétiques, il n'y a que la moitié de ceux d'Ezéchiel & de Jérémie qui le ſoit. On diſtingue Habacuc, Ozée, Joël & Michée, & ſur-tout Nahum, des autres petits

---

Eſt atrox, vehemens, tragicus; in ſenſibus, fervidus, acerbus, indignabundus; in imaginibus, fecundus, truculentus & nonnunquam penè deformis; in dictione grandiloquus, gravis auſterus & interdùm incultus; frequens in repetitionibus, non decoris aut gratiæ causâ, ſed ex indignatione & violentia. Quidquid ſuſceperit tractandum id ſedulò perſequitur, in eo unicè hæret defixus; à propoſito raro deflectens. In cæteris, à pleriſque vatibus fortaſſe ſuperatus; ſed in eo genere ad quod videtur à natura comparatus, nimirùm vi, pondere, impetu, granditate nemo unquam eum ſuperavit.

Digitized by Google

prophètes pour leur génie poétique. Il n'y a point de poésie dans les prophéties de Daniel & de Jonas.

Il ne reste plus à parler que du livre de Job, on sait qu'il est très-ancien; on fait même remonter son antiquité au-delà de celle de tout autre écrit poétique; il est remarquable que ce livre n'a aucun rapport aux usages & à l'histoire des Juifs; le lieu de la scène est dans la terre de Uz ou l'Idumée, contrée de l'Arabie. Les images sont d'un genre tout-à-fait différent de celles que j'ai montré être particulières aux Hébreux. On n'y trouve aucune allusion aux grands événemens de l'Histoire Sainte, aux cérémonies de la religion, aux monts Liban ou Carmel, ni à aucune des particularités du climat de Judée; ces objets n'étoient pas familiers dans l'Arabie. Les comparaisons qu'on rencontre le plus souvent dans ce livre, sont relatives à un objet fréquent &

Digitized by Google

bien connu dans ces contrées, un ruiſſeau qui manque dans les chaleurs de l'été, & trompe l'attente du voyageur.

La poéſie du livre de Job eſt ſupérieure à celle de tous les écrits ſacrés, excepté de ceux d'Iſaïe ſeul. Celui-ci eſt le plus ſublime; David eſt le plus tendre & le plus gracieux des poètes inſpirés. Job eſt le plus deſcriptif; une fleur d'imagination & une force de comparaiſon particulière le caractériſent. Aucun écrivain, quel qu'il ſoit, n'eſt auſſi abondant en métaphores. Il ne décrit pas, il rend viſibles les choſes dont il parle. J'en pourrois donner une foule d'exemples; obſervons ſeulement avec quelle force & quelles couleurs il peint, dans le paſſage ſuivant, pris du 18 & du 20e chapitre de ſon livre, le malheur & l'état d'un réprouvé. Voyons comme ſes figures s'élèvent rapidement à nos yeux, & quelle profonde impreſſion elles laiſſent

Digitized by Google

dans l'imagination. « Si vous perdez
» votre ame dans votre fureur,
» l'univers sera-t-il abandonné pour
» vous? les rochers seront-ils trans-
» portés de leur place? je sais que
» depuis le moment où l'homme a
» été placé sur la terre, le triomphe
» des impies est court, & que la joie
» de l'hypocrite est comme un point.
» Quand son orgueil s'éléveroit jus-
» qu'au ciel, quand sa tête toucheroit
» les nues, il périra pour toujours;
» il s'évanouira comme un songe,
» il disparoîtra, & passera comme une
» vision de la nuit. Ceux qui l'avoient
» vu ne le verront plus, & diront:
» où est-il? il sucera la tête des aspics,
» & la langue de la vipère le tuera.
» Il fuira l'épée, & la flèche le per-
» cera. Le ciel révélera ses iniquités,
» & la terre s'élèvera contre lui. Sa
» race ne subsistera plus, il sera trans-
» porté de la lumière dans les ténèbres;
» avec toute sa force il ne marchera

Digitized by Google

» qu'à l'étroit ; ſes conſeils le préci-
» piteront dans l'abyme ; ſes pieds
» ſeront engagés dans le piége. Les
» terreurs l'envelopperont de toute
» part, le voleur lui ſera préféré,
» le ſoufre ſera répandu ſur ſes toits,
» ſa mémoire périra ſur la terre, il ne
» ſera jamais nommé dans les places
» publiques. Ceux qui viendront après
» en ſeront épouvantés, il boira la
» colère du Tout-Puiſſant ».

Digitized by Google

LETTRE
D'YARICO,
JEUNE AMÉRICAINE,
A THOMAS INKLE (1),
MISE EN VERS FRANÇOIS
PAR M. VOIRON.

Lis ces traits qu'a formés, dans son malheur extrême,
Une esclave, autrefois la moitié de toi-même;
Qui peut-être n'est plus présente à ton esprit;
Oui, c'est Yarico, c'est elle qui t'écrit.
Pardonne les défauts de son style sauvage;
De tes Européens je n'ai point le langage;

---

(1) Tome premier de ces Mélanges, p. 203.

Plus simple en mes discours, & plus sincère
qu'eux,
De feindre ou de tromper j'ignore l'art affreux.

Si les arts corrupteurs qui vous servent de
guides,
Inkle, dans vos climats vous rendent tous
perfides,
A leur éclat trompeur, à votre fausseté,
Que n'ai-je préféré notre rusticité! ....
Et voilà cependant, je ne sais quelle terre,
Que tu vantois souvent sous le nom d'Angleterre..
Ces mœurs dont tu parlois avec tant de chaleur!..
Mon amour trop crédule a fait tout mon malheur;
Facile à s'abuser, une ame simple & pure,
Osa croire la tienne exempte d'imposture.

Aux jours de mon enfance, avant que de te
voir,
Quand d'un fatal amour j'ignorois le pouvoir,
Dans les champs paternels que ne suis-je expirée!
Aux monstres des forêts que n'ai-je été livrée!
Je ne connoîtrois pas ces peines, ces tourmens,
Ces terreurs que j'éprouve aux moindres
mouvemens

Digitized by Google

D'un maître impérieux, arbitre de ma vie,
Qui peut tout sur l'esclave à son joug asservie.
Pour mériter mon sort quel crime ai-je donc fait?
Adorer un ingrat est mon plus grand forfait.

Malheureuse! pourquoi, par quel affreux délire,
A tes discours trompeurs me laissai-je séduire?
Que n'ai-je repoussé ton amour & tes vœux,
Et l'espoir de former d'indissolubles nœuds!
Des fers... voilà ma dot:... ma dot est l'esclavage,
Etoit-ce là le but de mon fatal voyage?
A ta voix, pour toi seul j'ai quitté nos déserts,
Et ta barbare main me préparoit des fers.
Voilà ce char brillant & ce pompeux cortége
Trainés par des coursiers aussi blancs que la neige,
Ce char qui m'attendoit au sein de vos remparts,
Et ce palais de marbre embelli par les arts,
Ces colliers, ces trésors, cette riche parure,
Et tous ces biens promis par un amant parjure!...
Hélas! pour prix des jours que je t'avois sauvés
Les plus affreux tourmens m'étoient donc réservés!
Je t'ai sauvé le jour.... mais de quelque injustice
Que ton perfide cœur ait payé ce service,

Digitized by Google

Je ne me repens point, ingrat, de l'avoir fait;
Je trouve dans mon cœur le prix de mon bienfait.

Faut-il vous rappeller, plaisir pur & tranquille,
Charme que j'éprouvai quand j'offris un asyle
Au barbare échappé de la fureur des flots:
Ce jour, le bras armé de traits, de javelots,
Poursuivant de nos bois les monstres sanguinaires,
Dans le fond des forêts je cherchois leurs repaires,
Quand les vents tout-à-coup, des bouts de l'univers,
Agitent en grondant & soulèvent les mers,
Les cieux en longs torrens paroissoient se dissoudre;
L'Océan éclairé seulement par la foudre,
A la pâle lueur des plus affreux éclairs,
Laissoit voir sur ses flots mille abymes ouverts.
Egarée & sans guide au milieu de l'orage,
J'apperçois près des bords les débris d'un naufrage
Que les flots écumans étoient près d'engloutir.
De leurs gouffres profonds tu cherchois à sortir,
Et bientôt sur ces bords d'où mon œil considère
De ton vaisseau brisé la structure étrangère,

Au

Digitized by Google

Au naufrage échappé tu parois devant moi,
Dirai-je en quel état?... tremblant, saisi d'effroi;
Sans force, sans chaleur, & te traînant à peine,
Luttant avec effort contre une mort certaine,
La pâleur sur le front & tout près de mourir;
La seule Yarico pouvoit te secourir,
Sur ces bords consternés elle étoit seule errante.
Ton malheur m'attendrit, & d'une main tremblante.
(Cédant à la pitié, n'écoutant que sa voix,)
Je te conduis soudain sous mes rustiques toits;
Je ranimai tes sens & ta force épuisée;
Dans un ruisseau limpide, une eau claire puisée,
Et quelques végétaux recueillis de ma main,
Etancherent ta soif, appaisèrent ta faim.
Un vêtement plus sec qui du tien prit la place,
Rappela la chaleur dans un corps tout de glace,
Et pour te faire un lieu favorable au repos,
Dans ma grotte avec soin j'étendis quelques peaux.

Cependant ton visage & sa forme étrangère,
Sa noblesse, ses traits commençoient à me plaire.
Mes yeux étoient frappés de son nouvel éclat,
J'admirois sa blancheur unie à l'incarnat.

Digitized by Google

Les tresses qui nouoient ta longue chevelure
A mes regards surpris étoient une parure.
Bientôt un feu secret s'alluma dans mon sein,
Et ce moment fatal changea tout mon destin;
Je n'allois plus chercher ces brillans coquillages
Que les flots de la mer jettent sur nos rivages.
Sept jours, il m'en souvient, mes inutiles traits
Laissèrent respirer les monstres des forêts.
Je ne parcourois plus les bois & les campagnes,
Les ennuis me suivoient aux jeux de mes compagnes.
Je languissois le jour, au coucher du soleil
Dans ma cabane en vain je cherchois le sommeil.
J'allois cueillir pour toi les dons de la nature,
Et je laissois mon corps périr sans nourriture;
Inkle, je te voyois & je baissois les yeux,
Tu paroissois sensible & partager mes feux;
Bientôt j'appris ces mots que j'ignorois encore;
J'appris à prononcer, *je t'aime*, *je t'adore*.
Lorsque je pus enfin entendre tes discours,
Combien m'as-tu juré de me chérir toujours!
Tu verras, disois-tu, dans leur vaste carrière,
La lune & le soleil retourner en arrière,

Digitized by Google

Avant que ton amant puisse t'abandonner.
Eh bien donc sur leurs pas ils peuvent retourner;
Tu m'as quittée, ingrat, ton avarice infame
A vendu sans pitié ton amante & ta femme.
Pourquoi te rappeller cet affreux souvenir?
Puis-je espérer encor de pouvoir te fléchir?
Ces mots, ces vains discours que ma douleur t'adresse,
Seront-ils plus puissans que toute ma tendresse?
Si les plus chastes feux ont été sans pouvoir,
Ingrat, ce foible écrit pourra-t-il t'émouvoir?
Oui, je l'espère encore, oui, l'ame la plus dure
S'émeut & s'attendrit aux cris de la nature.
Je porte un triste fruit de mon funeste amour.
Pourquoi, dans cet enfant que je dois mettre au jour,
Te déchirer le flanc, barbare, & de sa mère
Pourquoi lui faire encor partager la misère?

Tu vas voir la lumière, enfant infortuné;
Et je verrai ton bras, ton bras à peine né,
Chargé, comme le mien, des fers de l'esclavage!
Le sort le plus affreux sera donc ton partage,

Digitized by Google

Et tes jours, qui de biens devoient être comblés,
De peines & de maux seront donc accablés.
Conserve encor les traits, non l'ame de ton père;
Que ta mâle vertu dompte le sort contraire:
Conserve une ame libre au milieu de tes fers,
Et de ta pauvre mère adoucis les revers;
Par tes tendres baisers essuie enfin ses larmes.
Ta perte cependant auroit pour moi des charmes,
Je bénirois le ciel si mon perfide amant
Pour toi de son départ retardoit le moment,
D'un malheureux amour s'il emportoit ce gage,
S'il arrachoit du moins son fils à l'esclavage.

Mais je supplie envain; dans un climat nouveau
Les vents avec mes vœux emportent ton vaisseau.
Inkle, sois donc heureux; je ne puis de mon ame
Arracher tous les traits d'une funeste flamme,
Non, je ne puis assez oublier nos amours
Pour conjurer les vents, les flots contre tes jours.
Pourquoi les conjurer? ta barbare injustice
Trouvera dans ton cœur sa peine & son supplice.
Tu verras tes remords s'élever contre toi;
Mille spectres affreux te rempliront d'effroi:

Digitized by Google

Mon image par-tout te pourſuivra ſans ceſſe ;
Tes parjures nombreux, ton crime, ma tendreſſe,
T'accableront le jour de tourmens & d'ennuis,
Et troubleront encor le repos de tes nuits.
J'oſe te l'annoncer, oui, tu voudras ſans doute
Me racheter alors, quelque prix qu'il t'en coûte,
Il ne ſera plus temps ; la mort & la douleur
Auront tranché mes jours & fini mon malheur.

Digitized by Google

NOTICE
SUR
COCCHI.

ANTOINE COCCHI fut un des hommes les plus étonnans de notre siècle par l'étendue de ses connoissances, & par la justesse & l'élégance avec lesquelles il savoit les appliquer; il n'ignoroit presqu'aucune partie des sciences & des arts; la plupart des langues anciennes & modernes lui étoient connues. Les vertus de son cœur n'étoient pas moins précieuses que les qualités de son esprit. La probité la plus exacte étoit la base de toutes ses actions, comme l'amour de la vérité & du bien public étoit le but de tous ses travaux. Cocchi, dominé par une ardeur infatigable pour les sciences, ne recherchoit aucun des plaisirs de la vie dissipée des gens du monde. Il passa la moitié de sa vie dans sa bibliothèque, & la conversation de quelques Gens de Lettres.

Digitized by Google

étoit son seul délassement. L'ignorance de la moindre chose lui causoit une inquiétude d'esprit que la connoissance parfaite de cette chose même pouvoit seule calmer. Son ardente curiosité le portoit à tout savoir; mais la médecine fut la science qui eut toujours pour lui le plus de charmes; ce fut celle à laquelle il consacra le plus de veilles & de travaux, parce qu'il la regardoit comme la plus utile aux hommes, & comme celle qui le mettoit en état de faire le plus de bien.

Borelli & Bellini, aidés des découvertes de Galilée & de Torricelli, avoient été les restaurateurs de la vraie théorie médicale. Cocchi regardant la route qu'ils avoient tracée comme la plus simple, suivit les traces de Bellini. Il contribua avec ardeur aux progrès de l'histoire naturelle & de la physique, sans lesquelles ils n'y a point de médecine. Il ne donna rien au hasard, & ne marcha jamais qu'armé du flambeau de l'expérience. C'est à cette partie expérimentale de la médecine que nous pouvons rapporter ses ouvrages: ils sont trop nombreux pour en donner l'analyse; une liste des principaux suffira pour montrer quelle intelligence supérieure devoit avoir celui qui a écrit tant de choses dignes d'être retenues, sur des objets aussi différens.

Ses principaux ouvrages sont un Discours sur le régime de Pythagore, qui a été traduit en François en 1752; la description d'un manuscrit en cire, dont la traduction se trouve dans un des nos du Journal étranger; une édition des ouvrages des anciens Chirurgiens grecs; un Traité des Bains de Pise; un autre sur l'usage de l'eau froide dans les maladies; plusieurs Discours sur la vie & les ouvrages d'Asclépiade; un Discours sur Cellini, artiste célèbre de Florence; sur le Tænia; une Lettre sur la Henriade; une Edition du Roman grec de Xenophon d'Ephèse, avec des notes; un Discours sur l'Histoire de l'Anatomie; l'Eloge de Bellini; un Discours sur l'importance de l'Histoire Naturelle, &c.

Le morceau dont j'offre la traduction au public m'a paru fait pour l'intéresser par l'importance de la question. Il m'a semblé très-propre à calmer les craintes de ceux qui sont dévoués par état, par devoir ou par intérêt, à garder les personnes phthysiques, s'ils veulent user des précautions indiquées par Cocchi.

Je ne puis me refuser à rapporter un trait de cet homme vertueux & célèbre, raconté par Martinelli: une femme malade lui demanda s'il pensoit que le remède qu'il lui venoit de

Digitized by Google

donner la guériroit; Cocchi lui répondit avec une ingénuité touchante : *Je m'en flatte, & ne l'aſſure pas : beaucoup de malades, dans votre état, en ont été guéris, mais il a été contraire à quelques autres* (1).

Cet homme intéreſſant à tant de titres, eſt mort en 1758 à Florence. Il étoit Antiquaire du grand Duc François I, démonſtrateur d'Anatomie, & réuniſſoit beaucoup d'autres places dont ſes talens l'avoient rendu digne. Il étoit né à Mugello en 1695.

Cocchi s'étoit lié dans ſes voyages avec Boerhaave, Newton, & pluſieurs hommes célèbres qui avoient pour lui la plus haute eſtime. On a trouvé dans ſa bibliothèque deux volumes in-folio, contenant la correſpondance qu'il avoit entretenue avec eux.

---

(1) Della Vita Civile, tomo 1., p. 242.

DISCOURS

SUR

LA CONTAGION DE LA PULMONIE,

TRADUIT DE L'ITALIEN,

D'ANTOINE COCCHI.

LE Magiſtrat de ſanté de Florence a demandé au collége des médecins de cette ville, quels ſont les ſubſtances plus ou moins ſuſceptibles de la contagion de la phthiſie, & quels moyens on doit employer pour purifier les uſtenſiles & les vêtemens qui ont ſervi aux phthiſiques, ou les ont approché.

Pour bien entendre & bien réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe rappeller que la phthiſie ou pulmonie eſt l'effet de la ſuppuration de quelque partie ulcérée du poumon, viſcère délicat

La ſuppuration eſt toujours produite dans un corps vivant par la ſtagnation de quelque portion des humeurs naturelles, & principalement du ſang & de la lymphe. Ces portions privées de mouvement ſe décompoſent, ſe putréfient, corrodent & détruiſent les parties ſolides, & en forment un liquide uniforme & glutineux qu'on appelle pus.

Ces dépôts du ſang & de la lymphe ſe forment plus facilement dans le poumon que dans aucun autre viſcère. C'eſt le ſeul que tout le ſang doive traverſer rapidement. La circulation s'y opère différemment que dans toutes les autres parties du corps ; elle y eſt plus reſſerrée, mais aidée du concours de la dilatation & de l'affaiſſement alternatifs de certains vaſes d'un genre particulier qui reçoivent l'air ambiant.

Il y a beaucoup de cauſes qui peuvent altérer la denſité du ſang,

Digitized by Google

opérer sa séparation, ou nuire à l'action des canaux pulmonaires; de-là vient le ralentissement dans le mouvement, par suite l'inflammation plus ou moins considérable, enfin la suppuration; voilà pourquoi la pulmonie est la plus commune des maladies lentes ou chroniques.

Outre les causes particulières attachées à la constitution intérieure du corps, outre les excès, les cas étrangers & forcés qui peuvent répandre cette maladie, il en est d'autres plus générales qui la rendent encore plus fréquente dans quelques familles, quelques sociétés, & même parmi les habitans d'une grande ville ou d'une province entière. Ces causes sont la disposition héréditaire, c'est-à-dire, la ressemblance dans la structure des parties internes, même les plus petites; la conformité d'alimens propres à produire dans les humeurs circulantes l'acrimonie, la dissolution

Digitized by Google

& la crudité glutineuse; & sur-tout la température de l'air, qui occasionne à la fois, dans plusieurs individus, les rhumes & les toux, qu'on peut regarder comme un petit commencement d'inflammation pulmonaire. Si on les néglige, ils deviennent souvent le principe de la phthisie, nous l'avons observé plus d'une fois. Hyppocrate, ce grand maître, nous en avertit encore dans son Traité des maladies internes, & dans d'autres passages où il regarde la pituite comme la source de la pulmonie. La pituite passe en effet de la tête dans le poumon. Syndhenam fait aussi la même observation dans l'essai estimable qu'il nous a laissé sur cette maladie.

Les anciens ignoroient la raison de ce passage du rhume à la pulmonie; elle n'est plus cachée aujourd'hui; on sait que la membrane pituitaire qui revêt la cavité des narines & de la bouche, devient, par l'inflammation,

le vrai siége des rhumes & des catarres. Cette membrane est contiguë à celle qui couvre la surface intérieure de la trachée-artère, & à ses ramifications, qui portent l'air dans le poumon. L'inflammation de cette membrane peut se propager par ces viscères dans les vases aériens, & produire dans quelque partie cette pulmonie moins caractérisée qu'on appelle Bronchiale. L'inflammation ne cessant point, cause le plus souvent cette suppuration locale, vraie source de la pulmonie. C'est ainsi qu'on doit expliquer la raison d'une multitude constante de phthisiques, souvent dans le même temps & dans le même lieu.

Il est difficile de connoître les causes réelles des maladies; & de les distinguer de celles qui sont étrangères ou indifférentes; il n'est donc pas étonnant que plusieurs hommes aient pensé que la pulmonie étoit contagieuse, les

Digitized by Google

médecins ont entr'eux là-dessus une grande variété d'opinions; elle vient peut-être du nombre différent d'occasions que chacun d'eux a eu d'observer la vérité par le moyen de l'expérience.

D'abord quelques auteurs regardent ce mal comme contagieux, ou plutôt le supposent tel d'après la croyance populaire; mais ils restreignent le danger à recevoir de près & continuellement l'air respiré par un poumon infecté. L'auteur le plus ancien peut-être, qui ait parlé de cette contagion, est Isocrate, orateur Athénien, dans un de ses discours (1). Un homme qui avoit gardé un phthisique, mort quelque temps après, raconte que ses amis l'en détournoient, parce que quelques personnes avoient ainsi péri; mais que n'ayant éprouvé aucun mal des services assidus

(1) Œginetica.

Digitized by Google

qu'il rendoit à l'amitié, il démontra la fauſſeté de l'opinion vulgaire.

Ariſtote en parla peu après dans ſes problèmes (1). Il joint la pulmonie à l'inflammation des yeux, qu'il croit également contagieuſe. Quoique fils d'un médecin, il ne paroît pas que ce philoſophe ait jamais exercé la médecine, il en faiſoit ſeulement ſes plaiſirs, ainſi ſon autorité ne peut avoir ſur ce point la même force qu'en phyſique & en hiſtoire naturelle; ſon aſſertion fut renouvelée environ cinq ſiècles après par Alexandre d'Aphrodiſée, ou par l'auteur des problèmes ſur la médecine & la phyſique qui nous reſtent ſous ſon nom.

Galien enſuite mitigea un peu l'opinion d'Ariſtote, il avertit ſeulement au commencement du premier livre de ſon Traité de la Fièvre, qu'on

(1) Sect. VII & VIII.

Digitized by Google

risque de la gagner si on passe une journée près des phthisiques, & en général de tous ceux dont la respiration est assez putride pour donner une mauvaise odeur à leur chambre. Jacques Sylvius, savant médecin de Paris, avertit, dans son Commentaire sur ce passage, que les gens infectés de cette maladie ne la communiquent pas à tous ceux qui vivent avec eux, mais seulement à ceux qui ont les poumons délicats.

Ballonius, également médecin de Paris, gémit éloquemment dans le XVII consulte de son premier livre sur la grande quantité de phthisiques de cette ville ; il défend de vivre avec eux, & croit à la contagion de l'ophtalmie. Rivière pense aussi que l'habitude de vivre avec des phthisiques est contagieuse, sur-tout pour leurs parens. Morton, médecin anglois, qui a laissé un traité en trois livres sur cette maladie, se contente d'indi-

Digitized by Google

quer que, comme la fièvre maligne, elle attaque ceux qui couchent dans le même lit. Plusieurs autres auteurs de médecine-pratique bornent à cela les effets de la contagion phthisique.

Il y a une seconde classe d'auteurs qui étendent l'action du venin jusqu'aux vêtemens, aux meubles & aux murailles.

Jérôme Fracastor est le premier qui ait répandu cette opinion; il écrivit dans sa vieillesse, en 1546, un Traité sur les maladies contagieuses dans lequel il assure à l'occasion de la pulmonie, que non-seulement la société d'un phthisique est contagieuse, mais que les molécules exhalées d'un corps ainsi infecté, se conservent plus de deux ans dans les lits, les habits, les tables & les détours de la chambre où il est mort. L'autorité d'un aussi grand homme, paroît assez forte, mais sans porter atteinte à ses connoissances aimables & variées,

Digitized by Google

on doit prévenir qu'il montre dans ses écrits un grand penchant pour les choses incroyables, & sur-tout dans le Traité de la sympathie & de l'antipathie qu'il a joint à celui de la contagion. Je ne pense pas qu'il ait pu exercer la médecine avec beaucoup de succès, il passa sa vie à la campagne & dans le commerce des muses, & d'ailleurs, les moyens qu'il propose de guérir la pulmonie, gagnée par contagion, en faisant usage des frictions mercurielles, & par la salivation, n'annoncent pas une pratique bien sûre de cet art.

Le nombre de ceux qui ont suivi son opinion sur la durée & la ténacité de la contagion phthisique est fort petit, on peut citer parmi eux Sasson, qui ajoute cependant que les sujets les plus propres à recevoir la vapeur maligne renfermée dans les pores des murs & des bois, sont ceux qui avoient déjà des dispositions naturelles à la phthisie.

Digitized by Google

La troisième classe est celle des auteurs qui rejettent entièrement l'existence de cette contagion. Léonardo Giacchini, célèbre professeur à Pise, mort en 1747, dans son Commentaire ample & judicieux, sur le ch. XXXVII du livre X de Rhazès, rappelle l'opinion commune, qu'on gagne la pulmonie dans la société de ceux qui en sont attaqués. Il oppose à cette assertion quelques difficultés, & enfin sa propre expérience, il assure n'avoir jamais vu mourir personne de cette contagion.

Enfin, le plus grand nombre est de ce sentiment, les plus savans hommes de tous les pays & de tous les siècles n'ont rien écrit sur la contagion de la phthisie. Hyppocrate qui a traité si savamment, & en tant d'endroits, de la pulmonie; Aretée, qui indique avec tant d'exactitude les causes réelles & les effets des maladies; Galien, dans les lieux où il traite expressément

Digitized by Google

de la phthisie, & les autres Grecs postérieurs à lui, n'en ont pas fait mention. Les Latins Aurélien & Celse; les Arabes Rhazès & Avicenne; les Latins barbares, les restaurateurs nombreux de la médecine Grecque, & ceux qui ont spécialement écrit des maladies contagieuses, tels que Palmarius; ou de la Phthisie, tels que Bennet, dans son Théâtre des Phthisiques, n'en ont point parlé. Les modernes les plus exacts & les plus savans, tels que notre Bellini dans le chapitre où il parle de la fièvre étique & du vomissement, Syndhenam & tant d'autres, le dernier enfin, & le plus grand maître de ce siècle, Boerhaave, n'en ont rien dit.

On peut encore mettre au nombre de ces derniers nos sages prédécesseurs dans ce collége, qui n'ont jamais rien statué sur ce sujet. On remarque même que cette opinion vulgaire est moins forte dans les lieux où la

Digitized by Google

philoſophie expérimentale eſt plus en uſage.

Si l'on veut ſe donner la peine d'examiner la choſe en phyſicien, on ne peut croire que ces effluvions purulentes ſoient aucunement dangéreuſes, à moins qu'elles ne puiſſent pénétrer dans la maſſe du ſang des hommes ſains qui entourent les phthiſiques, par les cavités des narines, de la bouche, & des vaſes aériens du poumon, ce qui eſt impoſſible. Ces effluvions ſont formées de particules volatiles, flottantes dans l'air, & ſans fixité, ou adhérentes à des corps plus épais, ſur leſquels elles ſe ſèchent bientôt, & acquièrent une nature terreſtre, pendant que le reſte, diſſéminé dans l'air, fuit, s'éloigne, & ſe diſſipe, s'élevant toujours à une région ſupérieure à l'air que nous reſpirons. On voit ainſi que, même en ſe repoſant ſur le ſilence de tant de grands hommes, & ſur le peu

Digitized by Google

d'attention qu'ils ont faite à un venin si incertain, on pourroit en toute sûreté prendre un juste milieu, & penser que ces effluvions ne peuvent nuire que quand elles sont fraîches & répandues dans l'air ambiant, ou attachées légérement à la superficie d'autres matières exposées continuellement & de près au souffle & à la respiration du malade. On peut, d'après cette supposition qui semble la plus raisonnable, la plus juste, & plus que suffisante pour la sûreté, donner des avis pour mettre le plus à l'abri possible ceux qui doivent garder les phthisiques, habiter les lieux qu'ils ont quitté, ou manier les vêtemens qui les ont approchés.

I. Les phthisiques devroient habiter des chambres vastes, très-aérées, exposées au soleil levant, ou au midi, sur-tout l'hiver; il faudroit tenir ces chambres très-propres & bien balayées, les purifier en ouvrant

les fenêtres dans des temps convenables, pour renouveler l'air. L'expérience ayant démontré que l'air stagnant avance beaucoup la putréfaction, il est donc très-nuisible aux malades, & à ceux qui les entourent. On pourroit encore entretenir dans la chambre des fleurs & des feuilles d'odeur douce & aromatique (1). L'expérience a pareillement prouvé que les particules qui s'en exhalent, retardent

(1) Depuis le temps où ceci a été écrit, les expériences ingénieuses de M. Ingen-Housz ont démontré « que les fleurs exhalent en » tout temps un air des plus mortels, & » empoisonnent une grande masse d'air autant » exposées au soleil & à la lumière que dans la » nuit & à l'ombre : *voy. les expériences sur les* » *Végétaux*, *page 61.* » Mais des plantes vertes peuvent produire un bon effet dans la chambre du malade, pourvu qu'on ait l'attention de les tenir toujours exposées à l'action du soleil & de la lumière, & de les éloigner de l'appartement à l'entrée de la nuit, *idem.* p. 91.

beaucoup

Digitized by Google

beaucoup la putréfaction, & que les parties volatiles des plantes odorantes, combinées avec les principes putrides, altèrent leur nature & diminuent leur force.

II. Il faudroit tenir le lit du phthisique extrêmement propre, changer souvent le malade de linge, & même de tout en le faisant passer dans un autre lit nouvellement refait & arrangé de même. On laisseroit alternativement l'un des deux lits se sécher à l'air, pendant que l'autre seroit employé.

III. Le malade ne cracheroit que dans un vase ou crachoir de verre ou de terre vernissée qu'on changeroit & laveroit exactement. On éloigneroit également de sa chambre les autres sécrétions avec le plus grand soin.

IV. Pour bien purifier le linge du phthisique, il suffiroit de le laver une ou plusieurs fois dans de la lessive, ou avec le savon : on laveroit aussi toutes les étoffes de laine qui

Digitized by Google

en ſont ſuſceptibles, ainſi que les enveloppes des oreillers & des matelats. Pour la laine on la laveroit, ou on la battroit, & expoſeroit à l'air, ce qu'il faudroit faire auſſi pour la plume.

V. On ſe contenteroit de déployer à l'air, de battre, ſecouer, vergeter les habits & les tentures qui ne peuvent ſe laver, ainſi que de les eſſuyer avec des linges propres.

VI. On laveroit, nettoieroit, frotteroit convenablement tous les meubles, vaſes & uſtenſiles de bois ou de métal.

VII. On laveroit le pavé, & on reblanchiroit les murailles en entier dans les petites chambres; mais dans les grandes il ſuffiroit de blanchir un peu au-deſſus de la hauteur d'un homme. Il ſeroit inutile de rien faire aux voûtes, aux corniches & aux lambris; les effluvions nuiſibles, ſuppoſé qu'il y en eût, n'étant pas

Digitized by Google

de nature à descendre dans l'air, mais plutôt à s'élever, à se diviser & à se perdre dans l'immensité de l'espace.

Ces soins sont plus que suffisans pour mettre à l'abri de tous les dangers de la contagion phthisique. L'expérience le démontre chaque jour aux médecins & aux chirurgiens qui traitent avec impunité, dans les hôpitaux, toutes sortes de maladies, & même les abcès de poitrine, pourvu que ces maisons soient bien tenues, & qu'au moins une partie de ces précautions y soient observées. C'est ce qu'on éprouve dans notre fameux hôpital de Sainte-Marie; tous les phthisiques y sont reçus & soignés, & personne ne s'est encore apperçu que la pulmonie se soit communiquée par contagion, ni aux servans, ni aux malades qui se succèdent.

Qu'on ne regarde pas ces soins comme superflus, il seroit au contraire très-utile qu'ils devinssent généraux,

Digitized by Google

modifiés ſagement, ſelon les circonſtances, pour les autres maladies. Une des cauſes les plus fréquentes de leur propagation parmi le peuple, c'eſt la mal-propreté. La ſanté au contraire eſt d'autant plus conſtante & plus commune, non-ſeulement dans certaine famille, mais même dans des villes & des nations entières que la propreté y eſt plus ſoignée.

Afin de rendre encore plus utile & plus efficace la méthode propoſée pour diminuer les dangers de la pulmonie, il eſt néceſſaire d'avertir que les cauſes les plus réelles de cette maladie ſont les efforts de poitrine, les excès de différens genres, & ſurtout les rhumes & les toux imprudemment négligés; s'ils ne ſont pas guéris dans leur principe, lorſqu'ils ſe déclarent dans la tête ou dans la gorge, ils s'étendent juſqu'au poumon par les canaux aériens. Lorſque la tranſpiration de la peau ou du poumon

Digitized by Google

eſt arrêtée par la température de l'air trop froid ou trop humide, & que les parties volatiles des différentes humeurs ne peuvent s'échapper, il se forme une corruption dans leur masse entière. Cette corruption n'étant pas guérie à temps, produit quelque maladie putride, & souvent le poumon eſt attaqué ſans aucune contagion extérieure; celle de la phthiſie n'eſt donc pas auſſi certaine, auſſi dangereuſe, qu'on l'a penſé. Il étoit néceſſaire que la médecine philoſophique combattît cette opinion: ſi ſon but eſt de diminuer les maux qui affligent l'humanité, ſon devoir eſt auſſi de la délivrer des terreurs vaines & imaginaires.

ÉDIT (1)
DU CONSEIL IMPÉRIAL DE LA RÉGENCE,

Donné à Florence, le 11 Novembre 1754;
Imprimé à la suite du Discours de Cocchi.

D'APRÈS le rapport précédent, le Conseil Impérial de la Régence, pour prévenir les dangers qui résultent de la liberté du trafic des vêtemens qui ont servi aux Phthisiques, a chargé le Magistrat de santé de Florence d'y apporter les remèdes les plus sûrs;

(1) C'est, je crois, rendre un vrai service au public, que de lui mettre sous les yeux les sages Réglemens faits, d'après cette Dissertation, par le Conseil Impérial de la Régence à Florence, concernant les soins que l'on doit donner aux Phthisiques, & les précautions à prendre pour empêcher leur mal de se communiquer. Il seroit à souhaiter pour l'humanité qu'on les pût adopter & mettre à exécution dans toutes les villes; ce seroit peut-être le moyen le plus prompt & le plus facile de diminuer le nombre des malheureuses victimes de ce terrible fléau.

Digitized by Google

conformément à cette décision, ce Magistrat a ordonné;

I. Que chaque Médecin ou Chirurgien du grand Duc de Toscane seroit indispensablement tenu & obligé de dénoncer tous les malades décidés Phthisiques au Magistrat du tribunal de santé de Florence, & dans les provinces, aux Gouverneurs, Commissaires & Juges Criminels, qui en donneront avis au susdit Magistrat, sous peine, s'ils y manquent, d'une amende de cent écus.

II. La dénonciation faite, le Magistrat fera procéder à l'inventaire de tous les effets existans dans la chambre du Phthisique, ou qui auront servi à son usage, étoffes de fil ou de laine, matelas, paillasse, couvre-pieds, couverture, lit entier, vase, chaise, meubles, &c. afin qu'ils soient purifiés selon l'usage, si le malade vient à mourir.

III. Ceux qui auront soigné les

Digitized by Google

Phthisiques, & auront été commis à la garde des effets inventoriés, seront obligés de donner avis de sa mort aux différens tribunaux dont on vient de parler.

IV. Les propriétaires des maisons où les Phthisiques seront logés, ne pourront pas leur donner congé, afin que le mal ne se répande pas, & pour sauver ces infortunés du danger de ne pas trouver un autre asile.

V. Les héritiers des Phthisiques ne pourront vendre leurs effets qu'un mois après leur mort, temps nécessaire à leur purification.

VI. Les gardiens du Phthisique auront soin de renouveler l'air de sa chambre, &c.

Le reste ne contient que les précautions indiquées par Cocchi, à la fin de son Discours. Le Magistrat termine cet Edit, qui devroit servir de modèle pour toute ville bien policée, par se réserver le droit d'ordonner d'autres précautions selon le besoin, & de punir les contrevenans.

Digitized by Google

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES PLUS GRANDS POETES ANGLOIS,

A M. SACHEVERELL,

Poëme traduit de l'Anglois, d'Adisson,

PAR M. L'ABBÉ GUILLOU,

De l'Académie des Antiquités de Cassel.

TU le veux, cher Sacheverell, que je me reporte sur les siècles écoulés depuis Chaucer jusqu'à Dryden ; que je t'entretienne de ces illustres élèves des Muses dont l'enthousiasme & le génie vivifièrent notre poésie ; j'obéis ; un plus long préambule seroit superflu.

Je vais te faire connoître les caractères distinctifs de leurs compositions ;

Digitized by Google

je vais exciter ton admiration pour leurs vers ; les miens ſeuls n'en ſeront point dignes.

Depuis long-temps nos ayeux groſſiers étoient enſevelis dans une léthargie profonde ; leurs froides ames ne s'étoient point ouvertes aux tranſports de l'enthouſiaſme. Chaucer parut ; une heureuſe naïveté fait le mérite de ſes contes en vers & en proſe ; mais les vices de ſon ſiècle ont dégradé ſon eſprit & gâté ſes ouvrages en dénaturant ſon langage ; en vain ſa muſe péniblement bouffonne, ſe travaille pour m'égayer ; le rire expire auſſitôt ſur mes lèvres.

Après lui vint Spencer, dont la brillante imagination rajeunit les fables antiques. Un peuple neuf encore & ſans lettres, cédoit facilement à des preſtiges riants qui l'égaroient dans des contrées déſertes, ſur des mers nouvelles, au milieu des forêts enchantées & des dragons monſtrueux.

Digitized by Google

Il falloit à nos pères du merveilleux. Nous avons trop de philoſophie pour permettre ces longues & fades allégories, pour tolérer une morale abjecte & triviale. Ces armures enchantées, ces palefrois, ces combats en champs-clos, ces dames abandonnées, & tous ces preux chevaliers, ont dans la perſpective quelqu'intérêt; mais, vus de plus près, la ſcène magique s'efface, & le charme diſparoît.

Cowley joint à l'élévation du génie les ſaillies d'un eſprit étincelant; ſes penſées ſont accumulées avec la profuſion d'une magnificence fatigante dans ſon luxe; il déplaît à force de plaire : une penſée brillante étincelle à vos yeux; en voilà une autre plus brillante encore qui vous éblouit; on eſt ſans ceſſe dans un extaſe pénible; ainſi, dans la foule des étoiles qui compoſent la voie lactée, l'œil ne ſauroit en diſtinguer aucune : toutes

confondent leurs rayons, & forment cet ensemble lumineux, mais fatigant par la monotonie de la beauté.

Pardonne, Poète immortel, si j'ose censurer l'excès des beautés dont tes Poëmes sont parsemés ; tu n'as des défauts que pour avoir trop d'esprit, mais cet esprit est toujours sûr de son empire. Quel autre pourroit maîtriser mon ame comme tu le fais ! quel autre monteroit comme toi sa lyre au ton sublime de Pindare ! Il en est qui sont entrés dans la lice avec toi ; le travail a limé tous leurs vers ; succès infructueux ! stériles efforts ! toi, tu prêtes à Pindare une grace nouvelle, le même enthousiasme inspira tes vers, plus d'ivresse encore les anime, & Pindare, dans tes chants, paroît plus grand que dans les siens. Heureux Poëte ! tes mœurs innocentes & tes vers délicieux ont été honorés des éloges d'un prélat éloquent ; tu

Digitized by Google

feras immortel dans les ouvrages de Sprat (1) & dans les tiens.

Milton vient ensuite ; il s'avance fièrement ; son rithme harmonieux s'échappe avec liberté, sa muse rejette des héros vulgaires ; ce globe est trop étroit pour des transports surnaturels. Le voyez vous qui s'élance vers le firmament ; la terre, vile habitation des mortels, fuit loin de lui ; déjà sa main puissante ébranle le trône éternel jusque dans ses fondemens, il en fait jaillir la terreur & l'effroi ; il arme du tonnerre les mains du Tout-Puissant ; j'assiste à toutes les scènes que son pinceau décrit ; chaque vers est une image, inaccessible aux traits de la critique la plus ombrageuse,

---

(1) Thomas Sprat, évêque de Rochester, éditeur des Œuvres de Cowley, & son panégyriste. *Voyez* le tome I de ces Mélanges, page 211.

Digitized by Google

chaque vers eſt un jet de flamme rapide & brûlant. Ne vous ſentez-vous pas ici palpiter de crainte ; là, treſſaillir de joie, quand il vous peint les anges combattant contre les archanges, l'étendart du Meſſie ſe déployant dans les airs, qu'il remplit de clarté, & ſon char triomphant, roulant avec fracas ſur la voûte céleſte ; c'eſt l'airain lui-même, l'airain bruyant qui retentit ; c'eſt la foudre qui gronde ; c'eſt la voix formidable de la guerre qui frappe mon oreille : je demeure épouvanté, confondu : mon ſang s'eſt glacé, il s'arrête dans mes veines à l'aſpect des anges coupables, précipités dans un océan enflammé ; mais lorſque, fuyant ce ſéjour d'horreur & de ténèbres, il me tranſporte dans les riantes demeures du paradis, alors quelle autre langue auſſi éloquente exprimeroit le bonheur ineffable qui règne dans ces lieux.

Ah ! ſi Milton n'avoit pas flétri ſes

Digitized by Google

pinceaux en les prêtant à l'éloge de nos citoyens parricides, combien ses autres productions seroient elles-mêmes dignes d'éloges ! les charmes de son style ne pourront jamais faire pardonner l'erreur du sujet; c'est une source qui, sous le cristal de ses eaux limpides & transparentes, laisse découvrir un limon fangeux.

Muse, commande à ta lyre des sons plus légers, donne à tes airs une cadence plus molle; que ta voix soit celle de l'Amour & des Grâces; que tes vers soient travaillés avec plus de soin & d'élégance, c'est le tendre Waller qui demande ton hommage: le souvenir des beautés qu'ont célébrées ses chansons ravissantes, éveillent la sensibilité, allument le feu du désir. Les charmes de Sacharisse porteront dans les cœurs la flamme de l'amour tant que les chants de Waller électriseront les passions. Poète divin, tes sons mélodieux inspirent l'audace à

Digitized by Google

l'ame pusillanime, rendent le courage au vaincu; toujours beau, soit que dans tes poëmes Cromwel lui-même nous paroisse innocent, soit que tu célèbres la tempête qui l'a enlevé à l'univers.

Pourquoi ta muse s'est elle montrée sitôt? que n'a-t-elle vu le grand Nassau sur le trône! tes hymnes auroient rehaussé l'éclat de ses victoires; elles auroient embrasé ton ame d'une ivresse nouvelle: grossie par les torrens du sang ennemi, la Boyne eût été trop resserrée dans son canal, ou bien, tes crayons voluptueux auroient dessiné l'image de notre aimable Reine; une touche plus suave & plus délicate auroit fait admirer ses grâces enchanteresses; l'héroïne de Spencer eût été moins belle.

Je ne vous oublierai pas, ô vous, législateur de la sublime poésie, Roscomon; la sagacité du jugement, & l'harmonie de la versification,

Digitized by Google

font vos droits, au double titre de critique & de poète.

Et vous, Denham! votre renommée vivra aussi long-temps que la montagne de Cooper, immortalisée par vos chants, dominera sur les campagnes voisines.

Sur vos pas je vois s'avancer Dryden, Dryden pour qui le Dieu des vers n'a point de secrets; il a vieilli sur le Parnasse, & les années, en s'accumulant, ne font qu'ajouter à sa perfection; son rithme pur & correct, unit la pompe à la douceur. Qu'il s'abandonne aux saillies folâtres de Thalie, qu'il répète les accens plaintifs de Melpomène, ses satyres laissent des blessures profondes: ses odes sont marquées au coin de la délicatesse; tous ses vers sont faciles & coulans; il a tous les ornemens de la décence, & cette décence est celle des Grâces. O Dryden! tu fais l'embellissement de notre poésie;

Digitized by Google

pourroit-elle voir ſon luſtre s'altérer depuis que tes ſuccès en ont fixé la gloire. Les muſes encouragent nos eſpérances : le moelleux Congrève nous raſſure contre un avenir incertain ; fécond, inépuiſable, il nous a donné beaucoup, il nous promet encore davantage. Dryden, Congrève achève ton immortalité, & ta muſe renaîtra dans les chants de ton illuſtre ami.

Ma vive impatience s'élance au bout de la carrière, je brûle de l'avoir fournie ; encore une courſe nouvelle : je te dois mon hommage, généreux Montagu, toi que les jeux d'un eſprit original & piquant ont rendu ſi juſtement célèbre. Les vers qu'adreſſe à Dorſet ta muſe ingénieuſe, Dorſet lui-même ne les déſavoueroit pas. Avec quel agréable abandon il laiſſe couler de ſa plume facile des vers libres & naturels. Il chante les exploits de Naſſau ; le héros paroît tout rayonnant de gloire; ſon armée rangée

Digitized by Google

en ordre de bataille préſente un aſpect terrible & majeſtueux ; la mer reçoit en bouillonnant les eaux enſanglantées de la Boyne : ni le Simoïs, autrefois arrêté dans ſon cours par des digues d'armes & de cadavres, ni le Xanthe immortaliſé par Homère, ne fourniront jamais des ſujets auſſi féconds au génie des poètes, quoique les Dieux confondus avec les mortels aient combattus dans leurs eaux. Mais déjà Montagu eſt appelé dans les conſeils ſecrets de ſon roi, & prète au héros qu'il a chanté les lumières de ſa ſageſſe.

Voilà donc enfin ma carrière fournie. Agrée, ô Sacheverell, ce foible préſent de ma muſe ; c'eſt le dernier qu'elle t'offrira. Je veux conſacrer la poéſie à des chants plus ſérieux, à d'autres vérités. Adieu, Poète aimable, & mon plus tendre ami.

Digitized by Google

NOTICE

SUR

LUCIEN.

LUCIEN naquit vers le règne de Trajan, à Samosate, ville située sur les bords de l'Euphrate ; ses parens étoient pauvres, & d'un rang peu distingué. On le destina dans son enfance à l'état de sculpteur, mais il suivit le parti des Lettres pour lesquelles la nature l'avoit formé. Il raconte lui-même ces détails avec autant de grace que de gaieté dans le traité intitulé le Songe. Ce traité n'est pas un discours académique, comme le prétend M. l'abbé Massieu, mais une préface ingénieuse, dans laquelle Lucien a voulu s'écarter des routes communes aux autres écrivains, & raconter les circonstances qui avoient déterminé son goût pour les Lettres, avant qu'on entreprit la lecture de ses Ouvrages. Sa mère l'avoit placé chez son

Digitized by Google

oncle le sculpteur, pour y apprendre son métier, celui-ci lui donna une table de pierre à travailler, Lucien s'y prit maladroitement & la cassa, il fut battu, & se sauva à la maison paternelle ; il passa la nuit dans l'abbattement & la douleur, & vit en songe deux femmes dont chacune faisoit tous ses efforts pour l'attirer à elle. C'étoit la Sculpture & l'Eloquence, il écouta leurs discours ; mais les charmes de l'Eloquence le séduisirent, il quitta la Sculpture qui l'avoit si mal traité, pour s'attacher à sa rivale, & la célébrité que cette Déesse lui fit acquérir en fut la récompense.

Lucien voyagea beaucoup ; les voyages étoient un des meilleurs moyens que les anciens eussent de s'instruire, ils étoient même nécessaires au progrès des connoissances, avant l'invention de l'Imprimerie. Lucien fut donc à Antioche en Syrie, où il plaida des causes ; ses plaidoyers ne nous sont pas parvenus. Il passa ensuite en Asie, puis dans la Gaule, où il donna des leçons d'éloquence. Il voulut enfin connoître l'Italie, & vint à Rome sous le règne de Marc-Aurèle, qui lui fit un sort brillant, & lui donna une préfecture en Egypte. L'estime de cet empereur philosophe suffiroit seule à son éloge.

Digitized by Google

Lucien ne fut pas dévoré par des chiens, comme le dit Suidas, en punition de son impiété. Bourdelot présume qu'il mourut de la goutte dans un âge très-avancé. Lucien fut la moitié de sa vie tourmenté par cette cruelle maladie, qui ne lui fit jamais rien perdre de sa gaieté ; il porta même la magnanimité jusqu'à se venger de son implacable ennemie en faisant son éloge. Il composa un petit drame appellé Tragopodagra, la tragédie de la Goutte ; ce drame nous a été conservé.

Lucien ne mérite pas les noms d'apostat & de blasphémateur, que le zèle religieux de Suidas lui prodigue encore ; il étoit matérialiste, & n'admettoit aucune religion. Les auteurs chrétiens ont donc eu tort de s'appuyer de son autorité pour combattre les absurdités du paganisme. C'étoit l'objet du culte qu'il attaquoit, & non pas la forme sous laquelle on le représentoit. Lucien rioit de tout, mais rioit de tout avec finesse & avec esprit, & les traits du ridicule, lancés par lui, portoient toujours des coups certains.

M. l'abbé Massieu prétend « Que les écrits » de Lucien présentent un mélange de sujets » plus amusans qu'utiles, si pourtant on en » excepte le Traité sur la manière d'écrire » l'histoire. » Les ouvrages de Lucien offrent

cependant toujours le tableau frappant & naturel de ce qui se passe sur le grand théâtre du monde, & des idées fines sur la religion & les mœurs. Sans cesse il poursuit les captateurs de succession, les avares, les débauchés, les tyrans, & les faux philosophes. Il attache à ces derniers la barbe vénérable & l'ample manteau qui seuls les faisoient classer parmi les favoris de la sagesse. Enfin, les vérités morales sont assurément les plus utiles, & Lucien est un des auteurs de la lecture duquel on peut attendre le plus d'avantages & de lumières sur ces grandes vérités.

Nicolas Perrot d'Ablancourt a donné une traduction de Lucien, qui n'est ni belle ni fidèle, il lui joue par-tout le tour sanglant de substituer ses idées aux siennes.

M. l'abbé de Massieu a traduit depuis plusieurs morceaux de cet auteur. Il a beaucoup profité du travail d'Hemsterhuis, & sur-tout de la traduction angloise de M. Parr.

M. B..., auteur d'un ouvrage dans lequel il a développé une érudition vaste & une connoissance parfaite du système grammatical de la langue Grecque, va bientôt publier une traduction de Lucien absolument complète, & dont il s'occupe depuis plusieurs années. Il y expliquera, par des notes, les allusions

& les points d'hiſtoire & d'antiquités que Lucien a prodigués dans ſes ouvrages.

Les Dialogues des Courtiſanes de Lucien, n'ont jamais été traduits, & méritent aſſurément de l'être. Ils offrent un tableau piquant des mœurs de la Grèce au temps où ils ont été écrits. Il n'eſt pas ſans intérêt d'obſerver que depuis cette époque les mœurs n'ont point changé ſur ce point, ce que Lucien fait dire aux Courtiſanes Athéniennes, conviendroit parfaitement aux courtiſanes de Paris.

Je n'ai traduit que quatre dialogues des quinze que Lucien a compoſés. Il me ſemble que les éditeurs n'ont pas rangé ces dialogues dans l'ordre qui leur convient; s'ils l'étoient, ils offriroient une hiſtoire exacte de la vie & des mœurs d'une Courtiſane, depuis ſon adoleſcence juſques à ſa décrépitude.

Digitized by Google

DIALOGUES
DES
COURTISANES,
TRADUITS DU GREC DE LUCIEN.

DIALOGUE PREMIER. (1)
CROBYLE & CORINNE.

CROBYLE.

Vous voyez bien, Corinne, qu'il n'est pas aussi fâcheux que vous le pensiez de devenir femme, & de perdre sa virginité; vous avez passé la nuit dans les bras d'un beau jeune homme, qui vous a donné pour récompense une mine (2) dont je vais vous acheter un joli collier.

(1) Dialogue VI de l'édition d'Hemsterhuis.

(2) La mine attique valoit environ 50 liv. de notre monnoie.

Digitized by Google

CORINNE.

Je vous prie, ma mère, qu'il ait des petites pierres couleur de feu comme celui de Philenidis.

CROBYLE.

Il sera pareil; mais apprenez de moi comment vous devez vivre avec les hommes, car nous n'avons, ma fille, aucun autre moyen de subsister. Ne savez-vous pas la manière dont nous avons existé depuis deux ans que votre bienheureux (1) père est mort. Rien ne nous manquoit pendant sa vie, il travailloit en airain, & avoit de la réputation sur le Pirée (2). On disoit même qu'on ne

---

(1) Les Grecs donnoient le nom d'heureux μάκαρ, aux morts. Ils pensoient que personne ne pouvoit se dire véritablement heureux qu'après la mort.

(2) Le Pirée, port d'Athènes, sur lequel étoient logés la plupart des artisans & des marchands.

Digitized by Google

trouveroit pas un aussi bon ouvrier pour remplacer sa perte. Après sa mort, j'ai vendu pour deux mines ses tenailles, son enclume & son marteau, nous avons d'abord vécu de cet argent, puis nous avons ensuite subsisté avec bien de la peine en filant & en faisant de la toile; enfin, je vous ai élevé, ma chère fille, comme ma dernière ressource.

CORINNE.

Quoi, pour me vendre une mine?

CROBYLE.

Non pas, mais je croyois qu'une fois devenue grande vous me nourririez facilement, & pourvoiriez à votre parure; qu'ensuite vous deviendriez riche, & qu'alors vous auriez des habits de pourpre & des femmes pour vous servir.

CORINNE.

Comment cela, ma mère, que dites-vous?

Digitized by Google

CROBYLE.

Il ne s'agit que de vivre avec des jeunes gens, de boire, & passer la nuit avec eux pour de l'argent.

CORINNE.

Comme Lyra, la fille de Daphnide?

CROBYLE.

Comme elle.

CORINNE.

Mais elle est courtisane?

CROBYLE.

Eh bien, cette condition a-t-elle quelque chose de désagréable? vous vous enrichirez comme elle par la suite, & vous aurez beaucoup d'amans. Pourquoi pleurez-vous, Corinne? ne voyez-vous pas comme les courtisanes sont recherchées malgré leur nombre, & combien elles amassent de richesses; moi même......, pardonnez, puissante Adrastée!..... (1) j'ai connu autrefois

(1) La déesse Adrastée, appellée aussi Némésis & Rhamnusie, punissoit l'orgueil & la médi-

Daphnide couverte de haillons, avant qu'elle devînt grande, voyez à présent quel état elle tient, elle a beaucoup d'or & d'habits richement brodés & quatre servantes.

CORINNE.

Mais comment Lyra a-t-elle gagné tout cela ?

CROBYLE.

D'abord elle est toujours mise avec autant de goût que de décence, elle est gaie avec tout le monde, non pas au point d'éclater de rire au moindre mot, comme vous faites; mais elle sourit doucement & avec grace; elle sait se comporter adroitement avec les hommes; elle ne rebute pas ceux qui la viennent voir ou la font venir, mais elle ne les

sance: voilà pourquoi la courtisane de Lucien, superstitieuse comme toutes celles de son espèce, invoque cette déesse avant de médire ou de se louer.

Digitized by Google

retient pas non plus de force. Si elle se rend à un banquet après avoir été payée, elle ne s'y enivre pas, ce défaut est méprisable, & nous rend odieuses aux hommes; elle ne se gorge point de nourriture, comme une femme qui n'est point accoutumée à la bonne chère; mais elle mange à petites bouchées, ne se gonfle point les joues, & ne touche les morceaux que du bout des doigts; elle boit de petits coups, non tout d'un trait, mais à plusieurs reprises.

CORINNE.

Quoi, ma mère, lors même qu'elle a soif?

CROBYLE.

Oui ma fille. Elle ne parle pas plus qu'il ne faut, elle ne raille personne, & ne regarde que celui qui l'a payée. Quand le lit succède à la table, elle n'a l'air ni indifférent (1) ni lascif,

---

(1) Gesner traduit ἀμελέσ, indécent, le mot d'indifférent me paroît plutôt rendre le

& ne cherche qu'à séduire & à s'attacher son nouvel amant ; aussi chacun la loue. Si vous voulez apprendre à vous conduire comme elle, vous nous rendrez heureuses, car vous êtes assurément beaucoup mieux qu'elle....; mais je n'ajoute plus rien : il faut vivre.

CORINNE.

Dites-moi, ma mère, tous ceux qui nous entretiennent sont-ils aussi bien qu'Eucrite avec qui j'ai passé cette nuit.

CROBYLE.

Pas tous ma fille, les uns sont mieux encore, il y en a de plus âgés, & d'autres dont la figure n'est point agréable.

CORINNE.

Faudra-t-il aussi passer la nuit avec ceux-là ?

---

véritable sens du mot, qui d'ailleurs signifie sans soin, sans attention.

Digitized by Google

CROBYLE.

Principalement, ma fille; ce sont ceux qui payent le mieux. Ceux qui sont beaux imaginent que cet avantage suffit. Pensez au plus solide, si vous voulez que bientôt toutes vos semblables disent, en vous montrant au doigt, *Voyez-vous la fille de Crobyle, comme elle est devenue riche, & comme elle a rendu sa mère heureuse.* Que dites-vous, ferez-vous ce que je désire? Je vous connois, vous le ferez, & vous surpasserez bientôt toutes vos rivales. A présent, allez au bain, le jeune Eucrite viendra probablement aujourd'hui, il l'a promis.

Digitized by Google

DIALOGUE II. (1).

MUSARION & sa Mère.

La Mère de MUSARION.

SI nous trouvons encore, ma fille, un amant tel que Chérée, il nous faudra sacrifier une chèvre blanche à Vénus Populaire (2), une génisse à Vénus Uranie, & à celle qui préside aux Jardins, & couronner de fleurs la déesse qui dispense les

(1) Dialogue VII de l'édition d'Hemsterhuis.

(2) Voyez sur Vénus Populaire, & sur Vénus Uranie le tome III de ces Mélanges, page 145, note 1. Et sur celle qui présidoit aux jardins, le savant mémoire sur Vénus, de M. Larcher, page 241.

Digitized by Google

richesses (1); enfin nous serons heureuses, & trois fois heureuses. Voyez combien de choses nous avons déjà reçues de ce jeune homme, qui ne nous a encore donné ni habits, ni souliers, ni parfums, pas même une obole (2), mais qui vous prodigue toujours les excuses, les promesses, les espérances éloignées; qui, sur-tout, n'est pas avare de vous dire: *Si je perds mon père, si je deviens maître de mon bien, tout est à toi.* Vous assurez même qu'il a juré de vous prendre pour épouse légitime.

---

(1) Le Scholiaste dit que cette déesse étoit la terre; Gesner prétend que c'étoit Junon; François Gujet, que c'étoit Vénus. Je suis plutôt de l'avis d'Hemsterhuis, qui la nomme Proserpine; en effet, ce nom convient beaucoup mieux à cette déesse, épouse de Pluton, qui étoit le dieu des richesses, ce qui le fait souvent confondre avec Plutus.

(2) L'obole étoit la sixième partie de la drachme.

Digitized by Google

MUSARION.

Il l'a juré, ma mère, par les déesses infernales, & par la divinité tutélaire de cette ville.

La Mère de MUSARION.

Et vous avez eu la bonté de le croire. Parce qu'il n'avoit rien à mettre en gage, vous lui avez donné votre anneau à mon insçu, & il en a mangé l'argent. Dernièrement encore, vous lui avez donné ces deux petits colliers Ioniens, dont chacun valoit deux dariques (1), & que Praxias, ce pilote de Chio, avoit fait faire à Ephèse pour vous les apporter, falloit-il que Cherée les prit pour payer sa part d'un festin fait avec ses amis. Je ne dis rien des toiles fines & des tuniques. C'est Mercure

(1) La darique, monnoie de Perse, portoit l'image de Darius; elle valoit vingt drachmes, environ 10 liv. de notre monnoie.

Digitized by Google

qui nous l'a envoyé sans doute (1), & certes, il nous a procuré un grand avantage.

MUSARION.

Mais il est beau, il est jeune, il dit qu'il m'aime, il pleure; il est le fils de Dinomache & de Lachez l'Aréopagite, il promet qu'il m'épousera, & nous avons sur lui de grandes espérances, si le bonhomme seulement vient à fermer les yeux.

La Mère de MUSARION.

Ainsi, Musarion, quand il nous faudra des souliers, & que le cordonnier nous demandera un didrachme (2), nous lui dirons: *Nous*

(1) Ceci est une ironie de la mère de Musarion; Mercure étoit le dieu des voleurs & des courtisanes, & c'étoit à ce protecteur qu'ils croyoient devoir les bonnes occasions.

(2) Pièce de monnoie qui valoit deux drachmes. Il paroît par ce passage, & par un

Digitized by Google

n'avons pas d'argent, mais prenez quelques-unes de nos belles espérances; il en sera de même pour le marchand de farine, & si l'on exige le paiement de notre logement, *Attendez*, dirons-nous, *jusqu'à la mort de Lachez de Colytte* (1), *nous vous paierons après la noce*. Ne rougissez-vous pas d'être la seule courtisane qui n'ait ni boucles d'oreilles, ni collier, ni étoffes de Tarente.

MUSARION.

Quoi, ma mère, en voyez-vous de plus heureuses & de plus belles que moi?

La Mère de MUSARION.

Non, mais elles sont plus adroites, & entendent mieux le métier : elles ne croyent point aux beaux discours,

---

autre du XIV^eme^ dialogue, que c'étoit le prix ordinaire des souliers.

(1) Tribu d'Athènes.

& n'ont point de confiance aux jeunes gens qui ont toujours des ſermens ſur les lèvres; pour vous, vous êtes conſtante, attachée, vous ne recevez que Chérée, & dernièrement encore, lorſque ce jeune laboureur Acharnien, qui eſt comme lui dans la fleur de l'âge, vint vous offrir deux mines, que ſon père l'avoit envoyé recevoir pour prix du vin qu'il avoit vendu, vous l'avez rejeté avec humeur, & vous avez paſſé la nuit avec votre Adonis.

MUSARION.

Falloit-il donc le quitter pour recevoir à mes côtés ce journalier qui ſent le bouc? Chérée eſt propre, & cet Acharnien eſt un pourceau.

La Mère de MUSARION.

Soit: il eſt groſſier & puant, mais Antiphon, le fils de Menecrate, qui vous promettoit une mine, vous l'avez éconduit; il eſt pourtant beau,

Digitized by Google

il a de l'usage, il est du même âge que Chérée.

MUSARION.

Il m'avoit menacé de nous tuer tous deux s'il me trouvoit avec lui.

La Mère de MUSARION.

Combien d'autres font la même menace; resterez vous pour cela sans amans! & vivrez-vous, non comme une courtisane, mais avec autant de continence qu'une prêtresse des Thesmosphories (1). Mais brisons-là; c'est

(1) Les Thesmophories, fête de Cérès Législatrice, se célébroient par toute la Grèce, mais avec plus de solemnité à Athènes que par-tout ailleurs. Les prêtresses étoient des femmes libres, & de la première qualité, vêtues d'une robe blanche; elles étoient obligées de vivre quelques jours avant dans la plus grande continence; pour être moins tentées de violer cette loi, elles mettoient dans leur lit de l'agnus-castus. Il

Digitized by Google

aujourd'hui la fête des Granges, que vous a-t-il donné pour elle.

MUSARION.

Il n'a rien ma mère.

La Mère de MUSARION.

Est-il donc le seul qui ne puisse trouver une ruse pour tromper son père, & mettre à ses trousses quelqu'esclave fripon? que ne demande-t-il de l'argent à sa mère, en la menaçant de s'embarquer pour faire la guerre si elle le refuse? mais il n'imagine rien; il nous écrase, ne nous donne rien, & ne permet pas qu'on nous donne. Croyez-vous, Musarion, que vous aurez toujours seize ans, & que Chérée conservera pour vous les mêmes sentimens lorsqu'il sera devenu riche, & que sa

leur étoit expressément défendu de manger de la grenade. V. Antiquités de la Grèce, par Lambert, Bos. p. 108, traduction de M. de la Grange.

Digitized by Google

mère lui proposera un mariage avantageux; se rappellera-t-il ses larmes, ses baisers, ses sermens, à l'aspect d'une dot de cinq talents ? (1).

MUSARION.

Il s'en souviendra, ma mère, & l'a déjà prouvé en refusant obstinément de se marier malgré les persécutions & la violence de ses parens.

La Mère de MUSARION.

Fassent les Dieux qu'il ne vous trompe pas ! & s'il vous abuse, Musarion, souvenez-vous de ce que je vous ai dit.

---

(1) 15000 livres de notre monnoie. Cette somme paroissoit considérable, parce que Solon avoit défendu de doter les filles. Une femme, selon la loi, ne devoit apporter à son mari que trois habits, & quelque meubles de peu de valeur; ce législateur voulut cependant que les plus proches parens des orphelins leur donnassent une dote s'ils ne les épousoient pas. *Idem*, p. 236.

DIALOGUE III. (1).

AMPELIS, CHRYSIS.

AMPELIS.

Un homme qui n'eſt pas jaloux; qui ne s'emporte pas, dont la colère n'eſt pas quelquefois ſuivie de coups, qui ne s'arrache pas les cheveux, & ne déchire pas ſes habits, n'eſt point encore amoureux, ma chère Chryſis.

CHRYSIS.

Sont-ce là, ma chère Ampelis, les ſeules preuves de l'amour.

AMPELIS.

Certes, tout cela annonce une ame brûlante, comme les careſſes, les larmes, les ſermens, le déſir de ſe voir ſans ceſſe, indiquent un

(1) Dial. VIII, de l'édit. d'Hemſterhuis.

Digitized by Google

amour qui vient de naître & qui croît encore; mais sans la jalousie, cette passion n'est point un feu. Ainsi, puisque Gorgias t'a battue, & qu'il est jaloux, espère tout, & fais des voeux pour que sa conduite soit toujours la même.

CHRYSIS.

La même, que dis-tu, pour qu'il me batte toujours?

AMPELIS.

Non, mais pour qu'il se désole si tu ne regardes pas que lui seul. S'il ne t'aimoit pas, craindroit-il que tu prisses un autre amant?

CHRYSIS.

Je n'en ai pourtant pas d'autre. Il a soupçonné faussement que j'étois aimée de cet homme riche, parce que j'en ai parlé l'autre jour par hasard.

AMPELIS.

Il est bien doux pour toi qu'il te

Digitized by Google

croye recherchée par les gens riches, il en deviendra plus chagrin, & se fera un honneur de ne pas céder à ses rivaux.

CHRYSIS.

Mais il se fâche seulement, me bat, & ne me donne rien.

AMPELIS.

Il te donnera ; les jaloux sont généreux, sur-tout quand on les tourmente.

CHRYSIS.

Je ne sais, ma chère Ampelis, pourquoi tu t'obstines à vouloir que je sois battue.

AMPELIS.

Non, mais je regarde l'inquiétude comme l'aliment de l'amour ; un amant se croit-il le seul préféré, ses désirs s'éteignent ; tu peux me croire : il y a vingt ans que je suis courtisane, & tu n'as pas encore tout-à-fait seize ans. Veux-

Digitized by Google

tu que je te raconte ce qui m'arriva il y a quelques années : J'étois aimée de Demophante l'usurier, qui demeure derrière le Poécile (1). Il ne m'avoit jamais donné que cinq drachmes, & se croyoit en droit de me posséder seul. Il m'aimoit fraîchement, ne gémissoit pas, ne pleuroit pas, ne venoit jamais la nuit à ma porte, il passoit seulement quelquefois, & de loin en loin, la nuit près de moi. Un jour, qu'il me vint voir, je le congédiai. J'étois avec le peintre Calliade, qui m'avoit donné dix drachmes. Démophante s'en fut après m'avoir accablée d'injures, quelques jours se passèrent sans que j'envoyasse chez lui. Calliade étoit toujours chez moi. Démophante qui commençoit déjà à

(1) Le Poécile, lieu où l'on mettoit les tableaux qui représentoient les actions des grands hommes; les philosophes s'y tenoient aussi & y enseignoient la jeunesse.

Digitized by Google

s'échauffer, s'irrita lui-même, il épia l'instant où ma porte étoit ouverte, parut à mes yeux; il pleura, se frappa la poitrine, déchira ses habits, menaça de se tuer, & fit tout ce qu'un véritable amour inspire; enfin, il me donna deux talents, & vécut seul avec moi pendant huit mois. Sa femme disoit à tout le monde que je l'avois rendu fou par quelque breuvage. Je n'avois pourtant employé d'autre charme que la jalousie. Use avec Gorgias du même secret, ma chère Chrysis, car le jeune homme sera riche à la mort de son père.

Digitized by Google

DIALOGUE IV.

THAIS, GLYCÈRE.

GLYCÈRE.

TU dois connoître, Thaïs, à moins qu'il ne t'en souvienne plus, ce soldat Acharnien, qui avoit autrefois Abrotone, & qui l'a quittée pour être mon amant, cet homme toujours vêtu d'une riche chlamyde (1).

THAIS.

Assurément je le connois, ma chère Glycère, il a bu avec nous l'an passé à la fête des Granges (2); que veux-tu me dire de lui?

(1) Chlamyde, vêtement qui se mettoit dessus la tunique.

(2) Fête des Granges. Les laboureurs athéniens la célébroient après que la moisson étoit serrée, on mangeoit ce jour là dans les granges.

GLYCÈRE.

Gorgone, cette malheureuse, me l'a enlevé par ses artifices.

THAIS.

Il ne vit donc plus avec toi, il a pris Gorgone pour maîtresse?

GLYCÈRE.

Oui, Thaïs, & cela m'affecte sensiblement.

THAIS.

Le coup est rude, ma chère Glycère, mais tu devois l'attendre; ce malheur n'est que trop commun à nous autres courtisanes; il ne faut donc pas trop t'en affliger, ni faire de reproches à Gorgone: Abrotone ne t'en a fait aucun, quoique vous fussiez amies. Je ne sais cependant ce que ce soldat peut trouver de si beau dans Gorgone, à moins qu'il ne soit tout-à-fait aveugle, & qu'il ne voye point qu'elle n'a presque plus de cheveux,

Digitized by Google

cheveux, qu'ils ſont placés ſur un grand front, que ſes lèvres ſont livides comme celles d'un mort, que ſon col grèle & maigre laiſſe voir toutes ſes veines, & que ſon nez eſt d'une exceſſive longueur. Elle n'a pour elle que d'être grande & bien faite, & de ſourire aſſez agréablement.

GLYCÈRE.

Tu crois donc, Thaïs, que mon Acharnien l'aime pour ſa beauté. Tu ignores apparemment que Chryſarion, la mère de Gorgone, eſt ſorcière, qu'elle fait les enchantemens de la Theſſalie (1), qu'elle peut

(1) Les Theſſaliens paſſoient pour des magiciens très-habiles, & les plantes qui croiſſoient en Theſſalie, étoient regardées comme très-propres aux enchantemens. Les Syriennes avoient auſſi de la réputation pour la magie. Lucien dans ſon quatrième dialogue, de l'édition d'Hemſterhuis, nous apprend quelle étoit la forme de ces enchantemens, & comment

Digitized by Google

faire descendre la lune, on dit même qu'elle s'envole pendant la nuit;

---

ces femmes s'y prenoient pour tirer de l'argent des courtisanes superstitieuses. Le sujet de cet dialogue est le même. Melitte veut ravoir son amant, que Symmiche, courtisane beaucoup moins belle, lui a enlevé; elle consulte Bacchis, son amie, qui lui conseille d'avoir recours à une vieille Syrienne qui lui a déjà rendu son amant Phanias.

MELITTE.

Que fit cette vieille? t'en souviens-tu?

BACCHIS.

Elle prend peu d'argent, ma chère Melitte; une drachme suffit pour son salaire, il faut aussi lui donner du sel, sept oboles & des parfums. On lui verse une coupe pleine, qu'elle boit à elle seule. Il faut aussi avoir quelque chose qui ait appartenu à l'amant que l'on veut ramener, comme un habit, des souliers, quelques cheveux, ou autre chose de semblable.

MELITTE.

J'ai ses pantoufles.

BACCHIS.

Elle suspend cela à un pieu, à la fumée

Digitized by Google

elle a ſans doute fait perdre la raiſon à cet homme par quelque poiſon préparé, & toutes deux le ruinent à préſent (1).

---

des parfums. Elle jette du ſel ſur le feu, & prononce le nom des deux amans. Elle tire enſuite de ſon ſein un cercle d'airain qu'elle fait tourner en chantant d'une voix rapide une chanſon magique dont les mots ſont effrayans & barbares. Voilà tout ce qu'elle fit. Quelque temps après, Phanias attiré par le charme, revint à moi malgré les reproches de ſes amis & les plaintes de Phebé, avec qui il vivoit alors. Cette Syrienne m'apprit enſuite à lui faire haïr Phebé; il ne fallut qu'obſerver les traces de ſes pas, & dès qu'elle les avoit quittées, marcher deſſus en poſant mon pied droit ſur la trace gauche, & mon pied gauche ſur la trace droite, & en diſant: *je marche ſur toi, & je l'emporte ſur toi;* je lui obéis.

MELITTE.

Ne t'arrête pas, Bacchis, ne t'arrête pas, fais venir cette Syrienne; & toi Acis prépare le pain, les parfums, & tout ce qui eſt néceſſaire pour cet enchantement.

(1) Lucien ſe ſert du verbe grec τρυγεῖν,

THAIS.

Eh bien, Glycère, abandonne leur celui-là, tu en ruineras un autre.

---

vendanger, ce terme étoit probablement consacré de son temps comme on dit aujourd'hui proverbialement, en pareille occasion, *gruger*, *plumer*, &c.

N. B. Ces Dialogues sont plus recommandables par le naturel que par cette fine plaisanterie qui caractérise les autres productions de Lucien. Son but a surement été d'inspirer de l'horreur & du mépris pour les Courtisanes, en offrant la peinture fidelle de leurs dangereux artifices. Les exposer aux yeux étoit un moyen sûr pour les faire haïr. Le philosophe a imité les Lacédémoniens, qui faisoient considérer à leurs enfans des esclaves dans l'ivresse, afin de les prémunir contre ce vice. C'est par un principe semblable que Lucien a écrit, & que nous avons traduit son Ouvrage.

Digitized by Google

DISSERTATION CRITIQUE

SUR

DEUX OUVRAGES INTITULÉS :

CHRONIQUE *DE TURPIN* (1) ;

Par M. HUET DE FROBERVILLE, Secrétaire-Perpétuel de la Société Royale de Physique, d'Histoire Naturelle & des Arts d'Orléans ; des Académies de Chaalons & de Dijon.

ON a toujours regardé jusqu'à présent, comme la traduction d'un

(1) On a cru que cette Dissertation, qui a en partie pour objet un ouvrage composé originairement en latin, & sorti, selon l'opinion la plus vraisemblable, de la plume d'un moine étranger, pouvoit trouver place dans ce recueil, sans démentir son titre.

Digitized by Google

même texte, deux ouvrages imprimés qui portent le titre de *Chronique de l'Archevêque Turpin ;* l'un de l'année 1527, in-4°. gothique ; l'autre de 1583, in-8°. lettres rondes. Comme je les possède l'un & l'autre, & que j'ai remarqué qu'on étoit tombé dans de grandes méprises à leur sujet, j'ai pensé qu'il ne seroit pas tout-à-fait indifférent pour la Littérature de les faire connoître. L'erreur a quelque chose de si mortifiant pour l'esprit humain, que la vérité la plus futile devient intéressante dès qu'elle prend sa place. D'ailleurs les écrivains que j'aurai occasion de réfuter n'ont pas jugé cette matière indigne de leurs recherches.

Avant que de donner la notice de ces deux livres, & que d'en établir la différence, il est à propos d'offrir une idée des sentimens les plus accrédités sur l'auteur de cette Chronique, & sur le temps où l'on croit qu'elle fut composée.

Digitized by Google

On convient généralement que le roman connu ſous le nom de Chronique, ou Hiſtoire de Charlemagne, par Tilpin ou Turpin, archevêque de Rheims, eſt fauſſement attribué à ce prélat qui mourut au plus tard l'an 800 (1), tandis que Charlemagne, dont la mort eſt rapportée dans cette chronique, lui ſurvécut 14 ans.

Papire Maſſon la croit écrite dès Charles-le-Chauve (2).

Gryphiander prétend qu'un moine, nommé Robert, la compoſa l'an 1095, dans l'intention d'échauffer le zèle des Chrétiens en faveur de la première croiſade que Pierre l'Hermite prêchoit alors (3).

Gui Allard la ſoupçonne également compoſée par un Moine de Saint-André de Vienne, l'an 1092 (4).

---

(1) Hiſt. litt. de la Fr., t. 4, p. 206.
(2) Cit. apud poſſevin. ap. t. 3, p. 319.
(3) De Weichbildis ſaxonicis, p. 35.
(4) Bibl. du Dauphiné, p. 224.

Une épître supposée du pape Calixte II, insérée dans quelques manuscrits de cette chronique, a fait imaginer à Oudin que ce pontife pouvoit en être l'auteur (1).

M. de Marca en attribue l'invention à quelque Espagnol du Xe. siècle (2).

Oihenart est du même sentiment, mais il la rapproche du XIIe. siècle (3).

Enfin, M. l'abbé le Beuf, a fait valoir cette opinion par d'assez bonnes preuves tirées de l'ouvrage même. L'affectation de l'auteur à parler de l'Espagne, à exalter la puissance de Saint-Jacques le majeur, en l'honneur duquel Charlemagne éleva un siége patriarchal à Compostelle, la quantité d'histoires fabuleuses qui sont émanées de ce pays, & plusieurs autres motifs du même genre, semblent indiquer

(1) Oudin, script. t. 2, p. 69.

(2) Hist. du Bearn, liv. 2, ch. 6, n. 6.

(3) Notit. utriusq. Vascon, p. 377.

Digitized by Google

ſuffiſamment que cet auteur étoit Eſpagnol. Si l'on ajoute que ſon ouvrage eſt rempli de réflexions morales, & d'avis donnés aux réguliers, on ſe perſuadera facilement qu'il étoit lui-même engagé par des vœux. C'eſt encore par des argumens tirés de la chronique même, que M. l'abbé le Beuf cherche à prouver que la compoſition n'en doit pas remonter au-delà du XI^e. ſiècle (1), la choſe eſt en effet aſſez vraiſemblable. Cependant les conſéquences que ce ſavant critique tire de divers paſſages, ne ſont pas ſi concluantes qu'il ſe l'imagine, puiſque la plupart des manuſcrits qui nous en reſtent, diffèrent conſidérablement entr'eux, & que les plus modernes contiennent, ſelon toutes les apparences, le plus d'augmentations. Je n'en citerai qu'un

(1) Hiſt. de l'Acad. des Inſcr. & Bel.-Lett., t. 21, p. 143, & 146.

exemple : « Cet auteur, » dit M. l'abbé le Beuf, « parlant de la musique, » que Charlemagne, à ce qu'il dit, » fit peindre allégoriquement sur les » murs de son palais avec les autres » arts libéraux, la définit (1), un » chant écrit sur quatre lignes. Ce » mot seul indique nécessairement la » fin du XI^e^. siècle, puisqu'on sait » que l'usage de noter le chant ne » fut introduit qu'alors par Gui » Aretin, que cette invention a » rendu célèbre. » Si M. l'abbé le Beuf avoit consulté le texte de cette chronique dans les plus anciens manuscrits, ou dans les collections de Schardius & de Reuberus, il n'y auroit certainement pas trouvé ce passage, qui y manque, ainsi que la description des autres arts. On le chercheroit également en vain dans la

(1) *Et sciendum quod non est cantus secundum musicam, nisi per quatuor lineas scribatur,*

Digitized by Google

traduction insérée aux 4e. & 5e. livres de la vie de Charlemagne dans les chroniques de S. Denys. M. de la Curne de Ste. Palaye (1), fait mention d'un manuscrit de Turpin, coté no. 5243, B, à la Bibliothèque du Roi, dans lequel il n'est pas dit un mot, ni de la bataille de Roncevaux, ni de la mort de Roland, & ce manuscrit paroît être le plus ancien de treize qui se trouvoient à cette bibliothèque. « N'en pourroit-on pas con- » clure, dit l'Académicien, que » celui-ci est l'original ; que les » autres n'en sont que des amplifi- » cations, & que la mort de Roland » & toutes ses circonstances roma- » nesques ne se sont établies que » dans l'intervalle de ce premier » manuscrit aux autres. »

Quoiqu'il en soit, il paroît assez certain que cette chronique fabuleuse

(1) Id. v. 23, p. 238.

fut d'abord écrite en latin; elle eut l'avantage d'être un des premiers ouvrages profanes traduits en françois; les recherches de M. l'abbé le Beuf (1) lui ont encore fait connoître deux manuscrits dont l'un fait mention d'une traduction de Turpin, entreprise par les soins de Renaud, comte de Boulogne, l'an 1206, sur un texte de la bibliothèque de Saint Denis; & le second, d'une autre traduction de la même histoire, faite à la sollicitation de Michel de Harnes, en 1207, sur un texte emprunté de la bibliothèque du même comte Renaud. Je ne sais jusqu'à quel point on doit compter sur l'exactitude des passages de ces manuscrits rapportés par M. l'abbé le Beuf, mais il me semble que deux traductions coup sur coup du même ouvrage, dans un temps où elles n'étoient rien moins que communes,

(1) Id. t. 17, p. 237, & t. 21, p. 147.

Digitized by Google

doivent paroître un peu suspectes. Si l'on m'objecte que dans ce temps où l'Imprimerie n'avoit point encore multiplié les écrits, il n'est point étonnant qu'on ait ignoré dans une province, qu'un ouvrage eut été traduit dans une autre l'année précédente; je répondrai qu'il est impossible que le second traducteur n'ait point eu connoissance d'une traduction exécutée par les ordres de celui à qui il s'adressoit pour avoir un texte, & dans la bibliothèque duquel elle existoit sans doute. Je répondrai en outre, que les passages des deux manuscrits cités par M. l'abbé le Beuf, ont une ressemblance trop frappante pour croire que deux traducteurs se soient rencontrés aussi exactement dans la formule de leur Prologue; mais afin d'en mieux juger, il est à propos de les rapporter ici.

Digitized by Google

PROLOGUE DU I^{er}. TRADUCTEUR.

Extrait d'un manuscrit de Saint-Martial de Limoges, à présent à la Bibliothèque du Roi, N°. 8190, 2, fol. 61.

« Voirs est que li plusor oi volontiers » & oient encore de Charlemaine ; comment il conquit Espaigne & Galice, » mais quoique li autre aient osté & mis, » ci poez oir la vérité d'Espaigne selonc » le latin de l'estoire, que li cuens Re- » nauz de Boloigne fist par grant estude » cerchier & querre ès livres à monsei- » gnor saint Denise ; & por rafreschir es » cuers des gens les œuvres & le nom » del bon roi Phelippe la fist il en Ro- » manz translater del latin as XII^e. ans » de l'incarnacion, & VI el deus (1) » Phelippe le noble roy de France, & » Looys son fill, & por ce que rime se » velte afeitier de mos conquestes hors » de l'estoire, voust li cuens que cist livre » fust sanz rime selonc le latin de l'estoire » que Torpins l'Arcevesque de Reins » recita & escrist si com il le vist etoi. »

(1) Il y a ici faute de l'Imprimeur ou du copiste : il faut lire comme dans le second prologue, *el tens*, au temps de, &c.

Digitized by Google

PROLOGUE DU II^e. TRADUCTEUR.

Extrait d'un manuscrit du Collége de Navarre.

« Il est voir que pluisor ont oi
» dire et oient encore de Charlemaine
» comment il conquist Espaigne et
» Galice; mais quoique li autre dient
» qu'il en ot été mie; ici poez oir
» la vérité d'Espaigne, selon le latin
» de l'estoire que Michiels de Harnes
» fist par grand estude cherkier et
» querre les livres Reinant le comte
» de Bologne, & pór rafrescir les
» cuers des gens les œuvres & le
» nom del bon roi, le fist translater
» de latin en Romans à XII cent &
» sept de l'incarnation nostre Seignor
» Jhesus-Crist, el tens Phelippe le
» noble roi de France & Loey son
» aisné filz, et pour ce que rimes
» servent à faitier à mos conquestes
» fors d'estoire, velt Michiels que
» cis livres soit fait sans rime selon
» le latin que Turpin l'Arceveque
» tira & escript l'estoire si comme
» il le vist. »

Digitized by Google

Je serois d'autant plus volontiers porté à admettre le premier traducteur, que le président Fauchet (1), en confirmant ce qui est dit au prologue, nous donne le nom de ce traducteur, appellé M. Jehans. Quant au second, ne peut-on pas raisonnablement présumer que ce Michiels de Harnes, ayant été chargé par le roi de faire travailler à une version de la fausse chronique, il obtint du Comte de Boulogne qu'il en fut pris sur son exemplaire une copie, dans laquelle le scribe jugea à propos d'en faire honneur à celui qui le mettoit en œuvre; soit en annonçant que la traduction avoit été entreprise par ses soins, soit en l'en déclarant lui-même l'auteur, comme on le voit dans un manuscrit françois de cette chronique à la bibliothèque du Roi, n°. 7534, où il est désigné sous le nom de Mikius, dans le prologue. C'est sans doute la

(1) Ant. fr. l. 6, c. 7, p. 212, 1.

Digitized by Google

connoiſſance de ce manuſcrit qui a fait croire à M. Ducange (1) que Michel de Harnes étoit le traducteur; le peu de vraiſemblance qu'il y avoit à admettre les deux, aura vraiſemblablement fait ſoupçonner à M. de Fontette (2) que Jehans pouvoit être le même que Michel de Harnes; mais ne ſeroit-il pas plus juſte d'en faire l'honneur à celui qui eſt le premier en date (3)? Au reſte, comme je l'ai obſervé ci-deſſus, les manuſcrits qui nous reſtent de cette chronique romaneſque, tant latins que françois, varient tellement entr'eux, qu'on ſeroit tenté de prendre ces derniers pour autant de traductions différentes, ſi on ne ſavoit pas combien les copiſtes,

(1) Gloſſ. ſur Villehardouin, au mot Bozine, p. 357.

(2) Biblioth. Hiſt. de la Fr., t. 2, p. 100.

(3) Ce Michel de Harnes étoit fils d'un Connétable de Flandres. Il fut bleſſé à la bataille de Bouvines, en 1214, Gall. Chriſt. t. 3, ann. 1214, Rigord dans Ducheſne, t. v., p. 60.

Digitized by Google

moines la plupart, se permettoient d'augmentations & de changemens dans l'orthographe & dans les locutions, qu'ils accommodoient à l'usage de leur siècle & de leur province. M. l'abbé le Beuf auroit pu éclaircir davantage la question en confrontant scrupuleusement les deux manuscrits dont il a cité les prologues; mais il paroît qu'il n'a pas eu la facilté de le faire, puisqu'il ne rapporte le second que sur le témoignage d'un écrivain du temps de S. Louis. Il y a assez d'apparence que c'est la traduction de Jehans qui occupe dans les chroniques de S. Denys le IV^e & le V^e livre des gestes de Charlemagne.

Duverdier (1) parle bien d'une vie de Charlemagne mise en prose françoise avant 1200, à l'instigation d'Yoland, Comtesse de Saint-Paul, sœur de Baudouin (2), comte de Hai-

(1) Biblioth. Fr., au mot Romans.

(2) Baudouin mourut en 1171, âgé de

naut, surnommé le Bâtisseur; mais comme il n'est pas certain que cette histoire soit celle du faux Turpin, je ne la ferai pas valoir ici.

Un fait plus assuré, c'est que Charles VIII en fit faire une nouvelle traduction par Robert Gaguin; elle fut imprimée à Paris, in-4°., en lettres gothiques & sans date. On dit (1) qu'il ajouta au texte beaucoup de moralités & de miracles; mais tout me porte à croire qu'il les trouva dans le manuscrit dont il fit usage. On sait que celui de l'abbaye de S. Yved de Braine dont M. de la Curne a donné la notice (2), contient plusieurs choses omises par Gaguin; on en peut dire autant de celui de

62 ans. Ce passage de Duverdier a échappé à M. l'Abbé le Beuf, dans ses recherches sur les plus anciennes traductions en langue françoise.

(1) Catal. de M. de Sardières, not. sur le n°. 860.

(2) Hist. de l'Acad. des insc., t. 7, p. 280.

l'empereur décrit par Lambecius (1).

Ensuite parut l'édition de 1527, in-4°. gothique. Ces deux éditions françoises précédèrent celle du texte latin, qui ne fut imprimé pour la première fois que dans le recueil de Simon Schardius, à Francfort, 1566, in-fol., & depuis dans celui de Justus Reuberus, en 1584. Quant à cette édition de 1527, il paroît au moins douteux qu'elle soit une simple réimpression de la précédente, comme on le croit (2) communément. Ce qui est dit au privilége & à la fin de l'épître dédicatoire à François I^er^. me feroit presque assurer que ce fût une nouvelle traduction; voici le passage du privilége :

« FRANÇOIS, par la grace de » Dieu, &c. Regnault Chaudiere,

(1) Bibl. p. 334, & seq.

(2) Bibl. Hist. de la Fr., t. 2, p. 100, col. 1. Hist. litt. de la Fr., t. 4, p. 211. M. Rigoley de Juvigny, not. sur Duverdier, art. Turpin.

Digitized by Google

» Libraire demourant en l'Université
» de Paris, nous a fait dire & remon-
» trer que *depuis nagueres*, il a fait
» translater & escripre à ses dépens
» en langage moderne François, ung
» livre appellé l'Histoire du Roi
» Charlemagne, composé par l'Arce-
» vesque Turpin, qui estoit escript
» en maulvais langage antique, non
» intelligible ne lisable à plusieurs,
» lequel livre il feroit voluntiers im-
» primer, mais, &c. »

Ensuite on lit à la fin de l'épître du traducteur, à François I.

« Vous suppliant, Sire, si en la
» traduction y a aucune faulte ou
» erreur, votre doux & benin regard
» tourner sa veue de douceur & de
» clémence, en supportant mon igno-
» rance; car l'original & exemplaire
» auquel je me suis reduit étoit si
» fort vieil & affaire (1), qu'à peine

(1) Ce mot viendroit-il d'*Assarius*, dérivé

» on le povoit lyre & en élicer &
» extraire bon sens & congru, &c. »

Pour que ma conjecture soit fausse, il faut que Regnault Chaudière ait fait traduire cette chronique sous Charles VIII, c'est-à-dire, au moins 30 ans avant cette édition, & alors il en impose, quand il dit qu'il l'a fait *translater depuis naguères*; ou qu'il s'attribue à tort & impudemment l'honneur de cette entreprise dont Charles VIII lui-même est en possession; il faut que ce Libraire ait supposé une épître du traducteur à François I, ou que cette épître soit celle de Gaguin (1), dans laquelle il auroit substitué le nom de François I à celui de Charles VIII; autre effronterie non moins condamnable que la première. Tant de mensonges aussi

d'*Assare*, rôtir, brûler? Je ne l'ai trouvé dans aucuns glossaires, peut-être y a-t-il faute d'impression.

(1) Gaguin mourut à Paris le 22 Mai 1501.

Digitized by Google

légérement motivés sont-ils vraisemblables ? au reste il seroit très-facile de lever ces doutes, en comparant les deux éditions, ce que je ne suis pas à portée de faire pour le présent (1).

Il me reste à parler du livre intitulé : Chronique de Turpin, &c. imprimé à Lyon en 1583, in-8°., sur lequel on s'est mépris grossièrement. Il paroît que tous ceux qui en font mention ne l'ont jugé que sur les deux premiers mots du titre ; ou, comme il arrive si communément, l'erreur d'un seul aura été adoptée sans examen par tous les autres. Je remarque cependant qu'on a fait deux sortes de bévues par rapport à cet ouvrage. Les uns (2) nous le donnent comme une troisième édition

(1) Un Homme de Lettres que j'avois prié de faire cette confrontation à la Bibliothèque du Roi, vient de me répondre que les deux ouvrages sont bien désignés dans le catalogue, mais qu'il a été impossible de les trouver, quelques recherches qu'on ait pu faire.

(2) Hist. Litt. de la Fr., t. 4, p. 211 ;

de la traduction de Gaguin ; les autres (1), comme la version de Michel de Harnes ; parmi les premiers, on doit faire attention à la note de M. de Bure.

« Cette chronique, » dit le Bibliographe, (*N°. 3807, Bibl. inst.*) en parlant de l'édition de 1527, « renferme plusieurs particularités qui » la rendent nécessaire à ceux qui » travaillent sur l'histoire de France. » Elle fut réimprimée à Lyon en 1583, » de forme *in*-8°. & en lettres rondes. » Cette dernière édition est plus » d'usage, mais les exemplaires en » sont moins rares. »

Michaut, Mem. de Niceron, t. 43, p. 25 ; Lelong, Bibl. Hist. de la Fr., première édit., p. 325, col. 2 ; de Bure, Bibl. inst., n°. 3807 ; nouv. Dict. Hist., &c. &c.

(1) M. Fevret de Fontette, Bibl. Hist. de la Fr., t. 2, p. 100, col. 2 ; M. Rigoley de Juvigny, not. sur l'art. Turpin de Duverdier ; M. de Bure, cat. de M. le duc de la Vallière, 1783, n°. 4027, &c.

Je

Je doute qu'un écrivain judicieux & véridique se détermine jamais à faire usage des *particularités* contenues dans une chronique aussi absurde & aussi ridicule que celle du faux Turpin: mais quand bien même il jugeroit à propos d'y chercher quelque lumière, ce ne seroit certainement pas dans le livre imprimé à Lyon en 1583, *in*-8°; puisque, il est temps de le dire, cette prétendue édition de la version de Gaguin, ou de Michel de Harnes, n'est qu'un vrai roman d'amour, de chevalerie & de mythologie, qui n'a de commun avec la Chronique de Turpin que les deux premiers mots du titre, sous lequel il a plu à l'auteur de le mettre au jour. Charlemagne n'y joue qu'un rôle épisodique; le vrai héros est Renaud de Montauban, qui au dénouement monte sur le trône de Trébisonde. Duverdier (1) met cet ouvrage au rang

(1) Art. Romans. à la fin.

des Romans, dans la liste qu'il donne de ces sortes de productions connues de son temps. Il ne me paroît pas avoir été écrit bien long-temps avant la date de son impression; le style ampoulé & ridiculement poétique; les épithètes multipliées, la plupart formées d'un latin francisé; le mélange des Dieux de la fable avec le Pape, les Evêques, Charlemagne & les Seigneurs de sa cour, indiquent bien dans cette fiction l'époque de la renaissance des lettres due à la protection d'un prince qui les cultivoit; mais ces défauts prouvent aussi que le bon goût, effet & cause réciproquement de la perfection des arts, ne présidoit pas encore aux ouvrages d'imagination. Le langage est celui du milieu du seizième siècle, & pour abréger par un seul exemple les indices que j'ai, que sa composition ne remonte pas au-delà, c'est que l'auteur introduit sur la scène un Charles, Archiduc d'Autriche, qui ne peut être

Digitized by Google

que Charle-Quint, né en 1500 (1). Le Roman eſt mêlé de quelques poéſies. Afin de mettre en évidence ſa diſparité avec l'ancienne Chronique attribuée à Turpin, je vais donner la notice de ces deux ouvrages confrontés l'un avec l'autre ; c'eſt-à-dire, la traduction imprimée en 1527, *in*-4°. gothique, avec la prétendue verſion imprimée à Lyon en 1583, *in*-8°. J'ai fait une analyſe de la première; comme la ſeconde eſt beaucoup plus étendue, je tranſcrirai ſeulement la table des chapitres, ayant ſoin d'en extraire ce qui me paroîtra mériter d'être connu. On va voir que le titre ſeul de ces deux livres montre ſuffiſamment la diverſité des matières qu'ils traitent.

(1) En ſuppoſant que le nom de Charles fût idéal, il n'en ſeroit pas moins vrai que l'ouvrage ne doit pas être beaucoup plus ancien, puiſque l'Autriche n'a été érigée en Archiduché qu'en 1477.

LA CHRONIQUE DE TURPIN, Archevesque & Duc de Reims, & Premier Pair de France, &c.

Faisant mention de la conqueste du Très-Puissant Empire de Trebizonde, faite par le très-pieux Regnaut de Montauban, fils du Duc Aymond d'Ardenne, où sont comprinses plusieurs batailles, tant par mer que par terre.

Plus, la Généalogie & trahyson de Ganelon, Comte de Mayence.

A LYON. Par François Arnoullet, 1583, *in*-8°.

Après le titre le chapitre premier suit immédiatement.

CHAP. I. *Comment l'Empereur Charlemagne fit faire un somptueux tournoy à Paris, auquel il fist mander & publier à tous les Princes, Barons & seigneurs de son empire, qu'ils s'y*

Digitized by Google

CRONIQUE ET HISTOIRE FAICTE, & composée par Révérend Pere en Dieu Turpin, Archevesque de Reims, lung des Pairs (1) de France;

Contenant les prouesses & faictz d'armes advenuz en son temps du très-magnanime Roi Charles-le-Grant autrement dit Charlemaigne, & de son nepveu Roland, lesquelles il rédigea comme compilateur dudit œuvre.

Imprimé à Paris pour Regnauld Chauldière, Libraire, demourant à la grant rue Saint Jacques, à l'enseigne de l'Homme Saulvage. *Cum privilegio.*

Et à la fin du livre:

Imprimé à Paris par maistre Pierre Vidove, pour honneste personne Regnault Chauldière, &c. *Ce 8ème jour de Juin 1527*, in-4°. *goth.*

Au verso du titre est le privilége; l'épître suit, elle contient un peu plus de trois pages. La table des chapitres dans laquelle l'Imprimeur a oublié le titre du septième, occupe le reste de la quatrième page, & deux autres; les

(1) Voyez ci-après, page 187, la note.

Chronique in-8°. *1583.*

trouvassent, lesquels voulant obéir audit Charlemagne, y vindrent en grand solemnité & en pompeuse compagnie comme si-après sera déclaré.

Le début est curieux par son pompeux galimathias; le voici :

« Au temps que l'impérial diadême, » mêlé à la très-chrétienne couronne » de la très-célébrée & belliqueuse » Gaule, ornoit le très-prudent & » très-illustre chef du victorieux » & très-magnanime triumphateur » Charles, auquel singulière vertu » ajouta le glorieux nom de grand; » icelui très-redouté monarque, dési- » rant toujours augmenter & de mieux » en mieux, sur hausser par nobles » & louables entreprises le très-sacré » nom du très-puissant roi des rois, » notre benoist Sauveur & Redemp- » teur J. C., par l'universel monde, » dilater sa sainte foi sur les ennemis » d'icelle, semer les divines fleurs-de-

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

feuillets sont numérotés, mais il n'y a point de réclames.

PROLOGUE, fol. 1. (1).

Le traducteur annonce qu'il va décrire l'histoire & les beaux gestes de Charlemagne, recueillis & compilés par Turpin, Archevêque de Reims, témoin des grandes actions de ce monarque, cette circonstance lui fournit la réflexion suivante, qui termine le prologue: « Car, celui qui est présent en la cour des » princes, & toujours le premier en armes » pour la défense de la foi catholique, n'a » occasion de mentir & fabuler, comme » ceux qui sont absens, & ne voyent les » faits des princes de leurs propres yeux, » ains en oyent seulement parler. »

CHAP. I. (2). Charlemagne, après avoir

(1) Au lieu de ce prologue, on trouve au texte inséré dans les collections de Sim. Schardius & Just. Reuberus, une prétendue lettre de Turpin à Leoprand, doyen d'Aix-la-Chapelle, elle forme le premier chapitre des 32 qui composent tout le texte.

(2) Ce chapitre, & partie du second, composent le premier chapitre de la traduction de cette chronique, insérée aux chroniques de S. Denis. Cette traduction ne commence qu'au quatrième livre des gestes de Charlemagne, & finit avec le cinquième, elle est divisée en 10 chap. dans chaque livre.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583*.

» lis, destinées du célestiel trône à
» ses très-excellens prédécesseurs, &
» finalement reduire les provinces sous
» l'obéissance des aigles romaines, qui
» jadis ont été craintes, redoutées &
» obeyes par-tout le circuit de
» l'occean.

Un peu plus bas on lit cette description poétique du printemps. L'Empereur vouloit donner des fêtes à sa cour.

« A ce principalement l'exhortoit
» le délicieux temps modéré &
» attrempé souz les deux cornes du
» celestiel thoreau. Lorsque la déesse
» Cibelle dépouillée de son glacial &
» gélide habit, revest sa verdoyante
» & très-florissante robe, que la
» gentille Philomèle encore mémo-
» rative de la violence, tort, &
» grand injure à elle faicte par le
» déloyal Theseus (Terée), recom-
» mence ses souspirantes & lar-

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

ſubjugué une partie des peuples de l'Europe, ſe propoſoit de jouir paiſiblement de ſes conquêtes, lorſque l'Apôtre S. Jacques lui apparoît, & lui reproche de laiſſer ſon corps dépoſé en Galice, impunément expoſé aux inſultes des Sarrazins mécréans ; il l'exhorte à faire un noble uſage de ſa puiſſance, & lui promet le ſecours du ciel. L'Empereur frappé de cette viſion aſſembla ſes chevaliers, & ſe diſpoſa à porter la guerre en Eſpagne.

CHAP. II. Charlemagne aſſiége Pampelune, dont les murs tombent d'eux-mêmes, tandis qu'il eſt en oraiſon. On baptiſa une partie des Sarrazins, l'autre fut paſſée au fil de l'épée. Par-tout le vainqueur eſt comblé d'hommages & de tributs, au grand déplaiſir des Infidèles, qui voyant le peuple françois *beau*, *plaiſant*, *riche*, *bien vêtu & élégant de face* (1), n'étoient pas moins jaloux de ces avantages que des honneurs qu'on rendoit à ſa valeur & à ſa puiſſance. Le premier ſoin du pieux monarque, après ſa victoire, fut de viſiter le ſépulcre de S. Jacques. Il ſoumit encore un grand

(1) *Optimam ſcilicet ac bene indutam & facie elegantem.* (Text. lat. apud J. Reuberum).

Chronique in-8°. 1583.

» moyeuſes plaintes; que le pervers
» & furieux Mavors, monté ſur ſon
» impétueux carre, ſtimule tous
» nobles cœurs au marcial exer-
» cice, &c. »

CHAP. II. *Comment Regnaut de Montauban fût adverty de l'aſſemblée de Paris, parquoy délibera y aller en habit méconnu, & comment il conquiſt l'honneur du Tournoy.*

CHAP. III. *Comment après que le noble Empereur Charlemagne eut parlé au Duc Aymond, il ſe départit pour aller voir le tournoy, & récite l'acteur l'ordre qui y fut contenu.*

CHAP. IV. *Comment le bon Regnaut, ſes freres, Maugis, Henri & autres compagnons arrivèrent à Paris, & comment celuy Regnaut gagna deux journées & parla à Charlemagne & emporta le pris ſans être aucunement de nul cognu.*

Digitized by Google

nombre de villes en Espagne, dont l'auteur fait l'énumération (1).

CHAP. III. (2). Toutes les idoles qui se trouvoient dans ces contrées furent détruites, hors une seule que Mahomet avoit construite par art magique, & qui résista au zèle des Chrétiens. L'Empereur employa à de pieuses fondations les tributs qu'il avoit reçus des princes d'Espagne; mais à peine il étoit de retour en France, qu'Aygoland, roi payen d'Afrique, vint fondre en Espagne avec une nombreuse armée, qui massacra les garnisons chrétiennes. Cet événement détermina Charlemagne à revenir sur ses pas avec de nouvelles forces, dont il confia la conduite au duc Milon d'Anglets.

CHAP. IV. L'armée de l'Empereur étant à Bayonne, un chevalier dangereusement malade & près de sa fin, reçut ordre de son confesseur de vendre son cheval, & d'en distribuer l'argent aux pauvres & aux *clercs*.

(1) Cette énumération n'est point au texte latin, mais elle se trouve encore plus ample qu'ici dans la traduction insérée aux chroniques de S. Denis.

(2) Ce chapitre en contient trois au texte latin; ce sont les 4, 5 & 6es.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583.*

CHAP. V. *Comment Charlemagne manda à souper le Prince Regnaut, & comme il fist la révérence avec ses freres audit Charlemagne, & aussi comment le Prince de Savoye devint amoureux de la belle Cornine.*

CHAP. VI. *Comment Maugis accoutré en semblance du Dieu Mercure, vint en volant, au souper de l'Empereur Charlemagne, & des trois dons qu'il apporta.*

Trois Princesses de la cour de Charlemagne chantèrent chacune un lay au souper. Celui que la belle Cornine adressa au Prince de Savoie mérite d'être connu, c'est un rondeau qui n'est pas mauvais pour le temps :

« Nouvel amour le mien cœur a surpris,
» Espoir m'attraît, désespoir me tourmente ;
» Jusques au cœur je sens la flesche ardente
» Et la douleur qui combat mes esprits :
» Si mon amy avoit mon dueil compris,
» De bien servir seroye trop contente
» Nouvel amour.

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

Le moribond en chargea un de ses parens; mais celui-ci n'ayant point rempli ses intentions, l'ame du défunt lui apparut au bout d'un mois, le tança de son avarice, & lui dit, que parce qu'il avoit retenu son aumône trente jours, il avoit été pendant ce temps *ès peines d'Enfer*; mais qu'à son tour il alloit être, pour son péché, *en ce même lieu infernal* dont il venoit de sortir (1), ce qui arriva en effet le lendemain d'une manière éclatante.

Chap. V. Le combat entre les Chrétiens & les Sarrazins, commença par cent chevaliers de chaque parti. Ceux-ci ayant succombé, on leur en substitua deux cents, puis deux mille de part & d'autre qui eurent le même sort, enfin les deux armées se disposant à engager un combat général, plusieurs cheva-

---

(1) On lit au texte latin: *Sed quia injustè eleemosinam meam retinuisti per 30 dies in* tartareis pœnis, *moras me intelligas fecisse. Te autem* in eodem loco infernali unde egressus sum *die crastinâ scias ponendum & me in paradiso futurum.* Ce que la chronique de S. Denis rend ainsi: « Et pour ce que tu as xxx jours „ mes choses retenues.... Je ai autant de terme de„ mouré ès peines de *purgatoire.* Hors en suis... & serai „ demain assis en la gloire de paradis, & tu seras mis „ ès tourmens d'*enfer.* »

Digitized by Google

Chronique in-8°. 1583.

» Le mien honneur n'en peut être repris;
» Car loyauté eſt ſa guide régente :
» Honneur le ſuit, nobleſſe ne l'abſente;
» Heureuſe ſuis, ſi pour moi le tient pris
» Nouvel amour. »

CHAP. VII. *Comment le pris de la première journée fût adjugé au prince Regnaut, lequel, pour l'abſence de Maugis, fut en grand dangier, & des regrets que le prince de Savoye & Cornine firent toute la nuit l'un pour l'autre.*

L'Auteur décrit ainſi les cruelles agitations que le Prince de Savoye excitoit dans le cœur de la belle Cornine :

« En telles & diverſes opinions » diſputoit la belle Cornine, & main- » tenant conclud d'aimer; maintenant » s'en repend, puis ſubit palliſt, puis » rougiſt & ſe léve de ſon liſt pour » cercher réfrigération, mais c'eſt » envain, car la flamme qui la tour-

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

liers chrétiens fichèrent leurs lances en terre le soir devant leurs tentes, & ne furent pas peu surpris de les trouver le lendemain matin couvertes d'écorces & garnies de branches, présage miraculeux des palmes du martyre qu'ils obtinrent dans cette journée.

CHAP VI. (1). Aygoland rassembla une armée formidable avec laquelle il s'empara de la ville d'Agen; ayant ensuite formé le projet de se rendre maître, par surprise, de la personne de Charlemagne, il demeura lui-même la dupe de ses moyens artificieux. Cependant l'Empereur eut bientôt à combattre Omont, un des rois alliés d'Aygoland; il fut désarçonné par le Sarrazin, qui s'apprêtoit à compléter sa victoire, lorsque Roland son illustre neveu vint à propos donner la mort à son adversaire. Aygoland très-sensible à cette perte, se vit contraint d'abandonner Agen aux troupes chrétiennes.

CHAP. VII. (2). Les Sarrasins s'étant retirés à

(1) Ce chapitre contient des faits qui ne se trouvent ni dans le texte latin de Schardius, ni dans les chroniques de S. Denis.

(2) La digression sur les Eglises de la ville de Saintes & sur S. Eutrope, manquent aux chroniques de S. Denis, & au texte latin, ainsi que plusieurs actions entre Aygoland & Charlemagne.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583*.

» mente eſt inextinguible. Elle con-
» temple par pluſieurs fois la pomme
» de beauté adjugée à elle par ſon
» amy. Par fois elle prend la lyre
» (qu'elle avoit également reçue de
» lui) & chante le lay que pour
» l'amour de lui elle compoſa à table,
» puis retourne en ſon liƈt, & baiſe
» l'anneau que ſon ami lui a donné. »

CHAP. VIII. *Comment le lendemain les Barons s'aſſemblerent au lever de l'Empereur Charlemagne, & des merveilleuſes armes que firent les princes de Savoye & de Bourbon, en l'abſence du noble Prince Regnaut & du Comte Roland.*

On regrettera peut être que l'uſage de notre langue n'admette plus aujourd'hui ces expreſſions dont l'harmonie imitative peint ſi bien le concert des oiſeaux dans une belle matinée d'été.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1527, goth.*

Xaintes, l'Empereur les y ſuivit, leur tua quatre mille hommes & fit priſonniers pluſieurs de leurs rois, dont un reçut le baptême. Pendant ce temps là le bon évêque Turpin alloit viſitant toutes les égliſes des environs de Xaintes (que l'auteur nous apprend s'être appelée autrefois Elleposelle). Une grande partie de ce chapitre eſt conſacrée à l'hiſtoire des ſaints qu'on y honoroit. Celle de S. Eutrope y eſt traitée amplement. Charlemagne pourſuivit avec avantage le reſte de l'armée d'Aygoland, & le battit à pluſieurs repriſes dans ſes différentes retraites, tant en perſonne que par ſes chevaliers, entre leſquels Ogier le Danois ſe diſtingua particulièrement. Le dévot monarque laiſſoit à chaque pas des monumens de ſa piété, & le nombre des égliſes & des chapelles qu'il fonda eſt prodigieux.

CHAP. VIII. (1). L'Empereur étoit occupé au ſiége de Cordes quand il reçut un puiſſant ſecours du duc Roland, & de pluſieurs princes de la Lombardie qui lui aidèrent à prendre la

---

(1) Les chap. 8, 9, 10 & 11 de cette édition ne ſont point dans le texte latin, ni dans les chroniques de S. Denis.

Chronique in-8°. *1583*.

« Les oisillonnets assis dessus ver-
» doyants & florissans rameaux,
» gergonnans & jubilans de leurs
» douces & joyeuses gorgettes, inci-
» toient tous nobles cœurs à se partir
» du paresseux sommeil. »

CHAP. IX. *Comment Maugis étant à Montauban envoya Esculapius pour guérir Regnaut, lequel guérit & Roland aussi, tellement qu'ils soupèrent ensemble, & depuis vindrent au palais, & du jugement qui fût fait touchant le pris de la journée.*

CHAP. X. *Comme le Prince de Savoye institua son ordre, & fist douze Chevaliers d'icelle, & du combat de la tierce journée.*

CHAP. XI. *S'en suit la généalogie de Ganelon, & par quel moyen il épousa la sœur de l'Empériere, & de la délibération qu'il fist avec ses*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

ville. Envain Aygoland chercha-t-il à réparer cette perte, s'il eut quelque supériorité dans une affaire qui suivit la prise de cette place, il la paya bien par l'échec considérable qu'il éprouva peu après contre les chevaliers chrétiens.

CHAP. IX. L'armée chrétienne soumit encore une place d'où Aygoland s'évada avant la reddition; mais Charles l'ayant joint, il le combattit avec succès deux fois consécutivement, sur-tout à Blenes (Blaye) où ses troupes entrèrent pêle-mêle avec les ennemis. Ici l'archevêque Turpin visite les églises qui toutes, excepté S. Romain, dont on rapporte quelques miracles, avoient beaucoup souffert des infidèles. L'Empereur se rend ensuite à Montauban dont il expulse les Sarrazins.

CHAP. X. Aygoland s'étant réfugié à Bordeaux avec ses rois, Charlemagne ne tarda pas à l'y suivre. Roland trouva moyen de s'insinuer dans la ville à la faveur d'un déguisement. Il apprit de deux dames qu'Aygoland étoit allé chercher des renforts aux environs; voulant profiter de la circonstance, il sortit, mais non sans se faire connoître, ni sans immoler bien des victimes. Plusieurs ducs du nombre desquels étoit Ganelon, vinrent grossir l'armée de

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583.*

parens de prier le prince de Madere (1) *à souper.*

Voici l'origine de Ganelon, selon l'Auteur :

Un Comte de Mayence nommé Thélamon, favori du roi Pepin, étoit parvenu à l'âge de 70 ans sans vouloir se marier ; une vieille laveuse de sa maison conçut le projet ambitieux de lui faire épouser sa fille ; elle y réussit après avoir troublé sa raison par un philtre amoureux que sa jeune fille trouva le moyen de lui faire prendre. Cette servante, devenue Comtesse, continua de se livrer à un des valets de son époux, & en eut un fils qui fut Ganelon.

CHAP. XII. *Comment le Comte de Haute-Feuille pria le Prince de*

---

(1) Regnaut ne voulant pas être connu de Charlemagne, s'étoit donné pour un Prince de Madère.

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

Charlemagne. Roland qui ne l'aimoit pas, se sépara avec ses gens de l'Empereur. Il vint se présenter devant Bordeaux, & s'en rendit maître par son intrépidité. Charlemagne instruit de cet événement, chercha à dissiper les nuages que la perfidie de Ganelon s'efforçoit d'élever entr'eux. L'archevêque Turpin visita selon sa pieuse coutume tous les lieux saints. Ici l'auteur fait mention de plusieurs miracles & de quantité de reliques déposées dans les temples. Roland poursuivit encore les Sarrazins & les vainquit. L'Empereur aidé du saint Prélat alloit toujours fondant des églises, rentant des chapitres & dotant des abbayes. Les paladins se distinguoient aussi par de pieuses libéralités. On se porta ensuite vers Montclin, qu'on enleva aux infidèles avec plusieurs autres places.

CHAP. XI. Ce chapitre contient un précis fort succint des premiers rois qui ont régné en Espagne depuis Tubal jusqu'à Gargoris, surnommé Mellicola, d'après la chronique d'Eusebe, Berose de Caldée, Manethon, Josephe, & autres historiens.

CHAP. XII. (1). Aygoland fit savoir à

---

(1) Le texte latin comprend ce chapitre & une partie

Chronique in-8°. 1583.

Madère, le Prince de Savoie & le Roi Désidéré de Lombardie, au soupper avec Ganelon, & aussi des parolles d'iceluy Ganelon avec ledit Prince de Madère.

CHAP. XIII. *Comme après soupper le Prince de Madère & Ganelon & les autres dessus nommés, accompagnèrent les dames au Palais, & des devis du Prince de Savoye avec la belle Cornine; & comme le pris de la tierce journée fût adjugé au noble Prince de Madère.*

CHAP. XIV. *Comment le Roi de Cappadoce délibéra de venir en France, & assembla gros ost pour ce faire, & quand il fut arrivé, manda à Charlemagne qu'il lui envoyast de ses Chevaliers pour aller jouster & batailler à l'encontre de lui.*

Dans ce chapitre l'auteur a emprunté plusieurs fictions du Boïardo ou de l'Arioste. Il donne à Serapion, roi de

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*)

l'Empereur qu'il l'attendoit de pied ferme à Pampelune s'il vouloit venir lui livrer la bataille. Charlemagne leva des hommes de tous côtés, & raſſembla une armée formidable où brilloient une trentaine des plus braves paladins avec leurs troupes.

CHAP. XIII. (1). Lorſque l'armée chrétienne fut à quelque diſtance de la ville, Charlemagne envoya ſommer Aygoland de la lui rendre, mais celui-ci eſpérant plus d'avantage d'une bataille rangée que d'un ſiége, demanda une trève juſqu'à ce qu'il eut fait défiler ſes troupes hors des murs : elle fut accordée. Les deux Monarques eurent une entrevue dans laquelle ils diſcutèrent reſpectivement leurs griefs; mais comme il ne s'agiſſoit rien moins que de changer de religion, on convint que le ſort des armes en décideroit, & que le vaincu ſe ſoumettroit à la croyance

---

du ſuivant, avec quelques variations. Dans les chroniques de S. Denis, il ſe trouve lié avec le ſixième ci-deſſus.

(1) Le reſte de ce chap., & le commencement du ſuivant, forment le chap. 12 du texte latin. Dans les chronique de S. Denis, ce chapitre & le 14, font le 5 du quatrième livre des geſtes de Charlemagne.

Chronique in-8°. *1583*.

Cappadoce, une lance qui a la même vertu que celle de l'Argail, & il ſuppoſe à Regnaut une ſœur guerrière qu'il nomme Brandimont, au lieu de Bradamante comme les poëtes Italiens.

CHAP. XV. *Comment Maugis, après qu'il eut vu les lettres du Duc Aymond, ſe partit de Montauban & vint le voir à Paris, & rendiſt Regnaut & ſes freres en leurs vraies ſemblances.*

CHAP. XVI. *Comment le Prince Regnaut & ſes freres, après qu'ils furent remis en leurs vrayes ſemblances, firent la révérence à l'Empereur Charlemagne, avec leur couſin Maugis, & comme iceluy Regnaut conquiſt le roi de Cappadoce.*

CHAP. XVII. *Comment le roi Adrusbe d'Armenie arriva avec ſes gens, au Tref* (1) *du roi de Cappadoce ſon frere, & du Meſſage qu'il manda à Char-*

(1) Camp.

lemagne :

Chronique in-4°. 1527, goth.

du vainqueur. Vingt chevaliers furent choisis de part & d'autre pour terminer ce grand différent.

CHAP. XIV. (1). Les vingt chevaliers sarrazins ne tinrent pas long-temps contre leurs redoutables adversaires. Ils furent remplacés par quarante contre un pareil nombre; puis par cent, & les Chrétiens eurent le dessous cette fois; enfin on vint graduellement jusqu'à mille. La déroute des infidèles fut complète. Aygoland vint le lendemain trouver Charlemagne dans le dessein de recevoir le baptême. l'Empereur étoit à table, environné de ses chevaliers & de personnages diversement vêtus. Le roi payen s'étant informé de leurs qualités, on lui répondit que ceux qu'il voyoit habillés d'une seule couleur étoient des prêtres & des évêques, que les autres qui portoient des vêtemens noirs ou blancs étoient des moines ou des chanoines; enfin, que ceux qui, couverts de haillons, mangeoient à terre, étoient des pauvres, amis & envoyés de Dieu. Aygoland ne put retenir son indignation, & protesta qu'il ne reconnoîtroit jamais un Dieu qui permettroit que ses amis

(1) Le reste du ch. 12, & le ch. 13 en entier du texte latin, sont compris dans celui-ci.

Chronique in-8°. *1583.*

lemagne; & comme la royne Brandimont le combatist & conquist, & fust baptisé & tout son ost.

CHAP. XVIII. *Comment Cupido retourna aux cieux & raconta aux Dieux tout l'ordre de la feste de Paris; & de la délibération qu'ils firent touchant l'absence de Mercure.*

CHAP. XIX. *Comment Mercure vint aux cieux, & comment il parla aux Dieux, & de la réponse que lui fist Jupiter, & comme iceluy Mercure descendit aux enfers.*

CHAP. XX. *Comment Mercure parla aux infernalles Fureurs, & comment Thesiphone se partit pour troubler la court de Charlemagne.*

CHAP. XXI. *Comment Ganelon & les siens se partirent de court sans congé, & se retirèrent aux hautes Allemaignes; & comme iceluy Ganelon, en habit dissimulé, s'en alla en*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

fussent ainsi maltraités : en même temps il se retira bien résolu de continuer la guerre. Charlemagne reconnut sa faute & profita de la leçon.

CHAP. XV. (1). Le lendemain il y eut entre les chrétiens & les Sarrazins une sanglante bataille où Aygoland reçut la mort des mains d'Arnoul de Berlande; la plus grande partie de son armée y fut taillée en pièces.

CHAP. XVI. (2). Mille chrétiens que l'ardeur du pillage avoit entraînés hors du gros de l'armée, furent massacrés dans un défilé par les troupes du roi de Sibile (peut-être Séville) qui avoit échappé au carnage. Charlemagne obtint encore une victoire sur un prince Sarrazin nommé Furre de Montjardin.

CHAP. XVII. (3). Quelque temps après, le geant Ferragus, guerrier invulnérable,

---

(1) Ce chapitre & le suivant n'en font qu'un dans les chroniques de S. Denis.

(2) Ce chapitre contient les chapitres 15 & 16 du texte latin.

(3) Ce chapitre & le suivant n'en font qu'un dans les chroniques de S. Denis.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583.*

Espagne pour machiner la destruction de l'Empereur & ses gens.

Il n'est point question ici de la bataille de Roncevaux, ni d'aucune guerre de Charlemagne en Espagne. Ganelon, déguisé en Cordelier, se rend à la cour du roi Marsille pour consommer sa trahison; mais il y reste, & l'on n'entend plus parler de lui dans le reste de l'ouvrage. Voici comme l'auteur s'exprime sur le compte du fourbe Mayençois travesti en moine:

« O quel saint homme! ô quel véné-
» rable Cordelier & pilier d'église!
» il s'en va par le pays faisant du
» bigot, & feint avoir eu quelque
» révélation du corps monseigneur
» Saint Jacques; & par ce dit qu'il
» s'en va au royaume d'Espagne pour
» prescher & convertir tout le pays.
» Chacun lui fait honneur & lui fait

Digitized by Google

Chronique in-4°. 1527, *goth.*

envoyé par l'amiral de Babilone (1), parut à la tête de cent vingt mille turcs pour combattre Charlemagne. Il lui témoigna avoir envie de se mesurer avec un de ses chevaliers; l'Empereur lui envoya Ogier le Danois qu'il enleva prisonnier ainsi que plusieurs autres, jusqu'à ce qu'on lui eut opposé Roland. Les deux guerriers combattirent à plusieurs reprises sans avantage bien décidé. Quelques heures de relâche qu'ils donnèrent à leur courage furent employées à discuter des questions théologiques dans lesquelles le bon Roland prouva plus de zèle que de lumières. Ferragus, peu convaincu par ses raisonnemens, lui proposa d'argumenter les armes à la main, & promit, à charge de réprocité, de reconnoitre sa loi dans le cas où il viendroit à succomber. La bonne cause prévalut, & Roland, profitant de l'aveu indiscret de son adversaire, le frappa à l'endroit par lequel seul il pouvoit perdre la vie.

CHAP. XVIII. (2). Charlemagne eut encore

(1) Ce nom d'amiral dont nos anciens romanciers se servoient pour désigner un prince oriental, vient du mot arabe *amir* ou *emir*, qui signifie chef, commandant.

(2) Ce chap. & le suivant n'en font qu'un dans la chron. de S. Denis.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583.*

» on grosses aumônes ; il célébre
» messe & si n'est prestre ne clerc ;
» il presche ce qu'il ne scait, & fait
» dix millions de maux sous l'ombre
» de papelardise, & en cette sorte il
» passa toute la France, aussi fist-il
» le royaume de Navarre, là où il
» laissa son habit chez un sien amy
» & espie, qu'il avoit à Pampelune. »

Chap. XXII. *Comment Charlemagne sachant que Ganelon & ses alliez s'étoient absentés, cuidant qu'il l'eut fait par despit du Prince Regnaut, dit de grosses parolles, par lesquelles iceluy Prince se mutina, & partit de court avec les deux rois & Brandimont, & comme la fille du Prince fut baptisée, & de l'entreprinse dudit Prince pour passer en Turquie.*

Chap. XXIII. *Comment Vénus parla à Cruauté, par laquelle fut subornée la belle Cornine.*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

affaire à deux rois alliés d'Aygoland, & qui s'étoient soustraits au sort de ce prince par la fuite. Le stratagême qu'employèrent les Sarrazins en se déguisant d'une manière hideuse, & en faisant un grand bruit avec des sonnettes, jeta d'abord un peu de trouble dans la cavalerie chrétienne; mais l'Empereur ne tarda pas à remettre le bon ordre parmi ses troupes, & à leur procurer la victoire en renversant un étendard rouge dont la vue entretenoit le courage des infidèles.

CHAP. XIX. L'Empereur donna des terres en Espagne à plusieurs chevaliers & à ses alliés, fit choisir le baptême ou la mort à tous les mécréans qu'il rencontra, & tint un concile général à Compostelle.

CHAP. XX. (1). L'archevêque Turpin consacra solemnellement l'église de S. Jacques de Compostelle en Galice; Charlemagne la gratifia de fondations & de priviléges sans nombre.

---

(1) Dans le texte latin & dans les chroniques de S. Denis. Ce chapitre renferme le portrait de Charlemagne, qui fait ici le 35 & dernier chapitre.

Digitized by Google

Chronique in-8°. 1583.

CHAP. XXIV. *Comment le Prince de Savoye souppa avec la belle Cornine, & de la requeste que par le conseil de Cruauté elle lui fist.*

CHAP. XXV. *Comment le Prince de Savoie arriva à Cypres, & comme il combattit avec la belle Deiphile.*

CHAP. XXVI. *Comment Maugis partit de Montauban & arriva en sa duché d'Aigremoire, & après qu'il eût faict ses apprests, se partit pour aller espier le pays de Levant.*

CHAP. XXVII. *Comment Maugis combattit Mercure, & comme il arriva à Cypres, où il fut esprins en l'amour de la belle Deiphile.*

CHAP. XXVIII. *Comment Maugis parla à la belle Deiphile & souppa avec elle.*

CHAP. XXIX. *Comment le Comte de Nyce écrivit à Charlemagne & au*

Digitized by Google

Chronique in-4°. 1527, *goth.*

CHAP. XXI. Après avoir nommé des lieutenans pour gouverner ses conquêtes, l'Empereur ramena son armée à Pampelune. Il députa Ganelon vers Marsire & Beligant, Sarrazins qui régnoient à Sarragosse sous son vassalage, pour les obliger à recevoir le baptême, ou à lui payer des tributs. Ces deux rois préférèrent le dernier parti; ils envoyèrent à Charlemagne vingt chevaux chargés d'or & d'argent, *du meilleur vin pur & très-doux de tout le pays, pour faire boire ses chevaliers & mille femmes Sarrazines moult belles, pour en faire leur voulenté.* La fidélité de Ganelon ne fut pas à l'épreuve de leurs largesses, & le traître s'engagea à leur livrer les douze Pairs de france, avec l'élite des chevaliers. Il se rendit auprès de Charlemagne, lui remit les dons de Marsire, & annonça que ce prince se disposoit à passer en France pour lui rendre foi & hommage de son royaume, & embrasser le christianisme. Par ses conseils il fut décidé que l'Empereur rentreroit dans ses états, tandis que Roland, avec d'autres chevaliers, & vingt mille chrétiens demeureroient à Roncevaux pour former l'arrière-garde. C'est dans ce passage qu'elle fut taillée en pièces par Marsire & Beligant, qui profitèrent du désordre que leurs funestes

Chronique in-8°. 1583.

roi Désidéré, aux Véniciens, Genevois & aux autres Princes d'Italie, & les exhorta d'empêcher le voyage du Prince Regnaut & des commandemens que Charlemagne fist faire audict Prince.

CHAP. XXX. *Comment le duc Maugis se partit de son amye, & passa par Venise, où il entendit l'assemblée d'Italie.*

CHAP. XXXI. *Comment Maugis arriva à Marseille, où il avertit le Prince Regnaut de l'entreprinse de ses ennemis; & comme par son conseil Nice & le chasteau de Monigue se rendirent à la belle royne Brandimont,*

CHAP. XXXII. *Comment la royne Brandimont fist son entrée à Nyce, & de la déliberation qui fut faicte touchant le Comte dudit Nyce.*

CHAP. XXXIII. *Comment le roi*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

présens avoient causé parmi les troupes chrétiennes.

CHAP. XXII. (1). Roland se voyant seul sur le champ de bataille après le carnage, se mit à sonner du cor ; cent chevaliers qui l'entendirent, accoururent vers lui. Le neveu de Charlemagne en vouloit à Marsire ; un Sarrazin qui le conduisit sur ses traces le lui fit reconnoître ; à l'instant il se précipita au milieu des soldats qui l'environnoient, & ne cessa de frapper qu'il ne lui eût arraché la vie, ainsi qu'à tous ceux qui ne cherchèrent pas leur salut dans la fuite. Le vaillant Paladin perdit ses cent chevaliers dans cette attaque, & y fut lui-même grièvement blessé. Accablé de fatigue & de douleur de la mort de tant de braves compagnons, il revint du côté de Roncevaux, & descendit de cheval dans une prairie située au pied d'un rocher; là il se coucha sous un arbre, & tirant hors du fourreau sa fameuse épée Durandal, il vanta son excellence & lui adressa les regrets les plus touchans.

(1) Ce chapitre & partie du suivant, forment le chapitre 2 du 5e livre aux chroniques de Saint Denis.

Chronique in-8°. 1583.

Adrusbe, au nom du Prince, print Gennes.

CHAP. XXXIV. *Comment l'armée du Pape, Véniciens & Genevois, & le roi de Lombardie, fut deffaicte par le Prince Regnaut.*

On pourroit s'étonner que l'auteur introduise ici l'usage du canon dans les combats qu'il décrit, si l'on n'avoit pas déjà remarqué qu'il se fait un jeu de blesser toutes les convenances.

CHAP. XXXV. *Comment le Prince Regnaut fist son entrée à Gennes, & comment les Génevois se mutinèrent contre lui, & de la mort du petit Duc de Gennes, & de la punition des mutins.*

CHAP. XXXVI. *Comment le petit Richard devint amoureux de la pucelle de Gennes, & comme il parla à elle.*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

CHAP. XXIII. (1). Dès que Roland eut cessé de parler, craignant que cette bonne épée ne tombât entre les mains des infidèles, il en frappa par trois fois sur le rocher dans le dessein de la rompre, mais la trempe en étoit si fine, que le rocher s'ouvrit du haut en bas sans qu'elle reçut la moindre brêche. Alors le Paladin sonna une seconde fois de son cor d'ivoire, avec une telle violence que l'instrument éclata, & que cet effort lui rompit les veines du col; le son en parvint aux oreilles de Charlemagne, qui vouloit accourir au bruit, si le perfide Ganelon ne l'en eût dissuadé. Cependant, Baudouin qui survint par hasard le voyant près d'expirer, se hâta d'en porter la nouvelle à l'Empereur; bientôt après Roland adressa de ferventes prières au ciel, & rendit l'ame.

CHAP. XXIV. Ce chapitre contient l'éloge de Roland. Il consiste dans le texte en vingt vers élégiaques, qui forment aussi le 24e chap. Dans les chroniques de S. Denis.

---

(1) Le reste de ce chapitre & le suivant, qui est l'éloge de Roland, sont contenus dans le chapitre 3 du 5e livre aux chroniques de S. Denis.

Chronique in-8°. *1583.*

CHAP. XXXVII. *Comment le Prince Regnaut parla aux Princes de sa compagnie, & consulta sur ses affaires, & eomme Richard découvrit ses amours à Maugis.*

CHAP. XXXVIII. *Comment le Prince Regnaut de rechef consulta sur le mariage de la pucelle de Gennes, & comme en ensuyvant le conseil de Maugis, Richard la fiança, & fut institué duc de Gennes.*

CHAP. XXXIX. *Comment Richard de Montauban épousa la belle Cornile, duchesse de Gennes.*

Il y a des détails assez piquans dans ce chapitre au sujet des nouveaux époux, c'est dommage qu'ils soient un peu trop libres pour être rapportés.

CHAP. XL. *Comment le Prince Regnaut bailla congé aux Cardinaux, & envoya Ambassadeurs au Pape.*

Digitized by Google

Chronique in-4°. 1527, *goth.*
le reste du chapitre précédent & celui-ci sont renfermés dans le chapitre du 5e livre.

Chap. XXV. (1). L'archevêque Turpin faisoit part à Charlemagne de la vision qu'il venoit d'avoir relativement à la mort de Roland, lorsque Baudouin vint rendre compte de l'état dans lequel il l'avoit laissé. L'Empereur se transporta aussitôt vers son cher neveu. Il seroit trop long d'exprimer sa douleur & son désespoir ; mais trop magnanime pour s'épuiser en stériles regrets, après lui avoir fait des obsèques convenables, & avoir reconnu le cadavre du brave Olivier mis à mort par un cruel supplice, il se mit à la poursuite des Sarrazins qu'il rencontra auprès de Sarragosse ; il leur tua quatre mille hommes, & ramena ses troupes à Roncevaux.

Chap. XXVI. (2). Pour vérifier le crime

(1) Ce chapitre renferme le 25, & une grande partie du 26, dans le texte il contient le chapitre 4 & partie du 5 dans le 5e livre, aux chroniques de S. Denis.

(2) Ce chapitre renferme le reste du chapitre 26 dans le texte latin ; mais il y a ici quelques augmentations qui y manquent. Dans les chroniques de S. Denis le reste du 5e chapitre du livre cinq, contient celui-ci & partie du suivant.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583*.

CHAP. XLI. *Comment les Ambassadeurs firent leur Ambassade au Pape.*

Le roi d'Angleterre haranguant le Pape, lui dit entr'autres choses :

« Jupiter t'adjugea la force mar-
» tiale..... Tu es circui de lumière
» plus qu'Appoline..... Pas ne te
» dévoye l'ardante amour de la chaste
» Vénus, par laquelle affectueusement
» par bonne doctrine, tu procrées
» journellement infinis enfans à icelle
» (Eglise) notre mère..... &c. »

CHAP. XLII. *Comment le Prince parla au roi de Lombardie, & pareillement au Comte de Nyce.*

CHAP. XLIII. *Comment le Prince Regnaut partit de Gennes & navigea vers Civita-Vesche, port Romain, & comme il fist son entrée à Rome.*

CHAP. XLIV. *Comment le Prince Regnaut fist la révérence au Pape,*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

de l'infame Ganelon, l'Empereur ordonna le combat. Pinabel fut le champion de l'accusé, & eut Thedric, écuyer de Roland, pour adversaire. La mort du premier rendit la trahison manifeste, & le coupable tiré à quatre chevaux, reçut la juste punition de son forfait.

CHAP. XXVII. (1). Le premier soin de Charlemagne après ces expéditions, fut de rendre les derniers devoirs aux dignes chevaliers qui avoient versé leur sang pour la défense de la foi. On les transporta tous, après les avoir enbaumés à Arles, à Bordeaux, & dans différentes villes, où leurs corps furent déposés. L'église de S. Romain de Blaye posséda ceux de Roland & d'Olivier, l'Empereur assura de nouvelles fondations pour ces deux héros.

CHAP. XXVIII. (2). On passa par Arles,

---

(1) Ce chapitre contient les chapitres 27, 28 & 29 du texte, avec quelques augmentations. Le chapitre 6 du 5e liv. aux chroniques de S. Denis, renferme le reste de celui-ci & partie du suivant.

(2) Ce chapitre réunit les chapitres 30 & 31 du texte. Le reste de ce chapitre, & partie du 30e, sont contenus dans le chapitre 7 du 5e livre aux chroniques de S. Denis, avec quelques changemens, le chapitre 29 de cette traduction y manque.

Digitized by Google

Chronique in-8°. *1583.*

& des paroles qu'ils eurent ensemble.

CHAP. XLV. *Comment le noble Regnaut partit de Rome & nagea à Venise, où il fut reçu en grand honneur.*

CHAP. XLVI. *Comment après que Maugis fut départi de son amye, le nain de la Tour découvrit le tout au Roi de Cypres, l'amour de la fille.*

CHAP. XLVII. *Comment Deiphile fist bruler le nain qui l'avoit accusée, & comme elle fut assiégée par le roi de Cypres son pere.*

CHAP. XLVIII. *Comment, à la requeste de Mercure, Faim vint en la tour de Deiphile, & print la semblance du maistre cuisinier qu'elle occist, & des regrets que fait la belle Deiphile pour l'absence de Maugis, & comme il la vint secourir & conforter.*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

où l'armée des Bourguignons s'étoit rendue avec ses morts & ses blessés. Les premiers y reçurent la sépulture dans le cimetière d'Ayles-Champ. Charlemagne arrivé à Paris avec le reste de son armée, dota richement l'abbaye de S. Denis, & lui accorda de grands priviléges. Le peuple, à l'invitation du Monarque, contribuoit à ces libéralités, qui lui valoient l'affranchissement (1), *& celui qui plus volontairement donnoit, étoit par-tout nommé le franc S. Denis, à cause qu'il étoit franc par le commandement du roi, de tout tribut & servitude, & de cela vint la coutume que cette terre qui par avant étoit appellée Gaule, est maintenant France nommée.* L'Empereur passa ensuite dans le pays de Liége (à Aix-la-Chapelle). Il y

(1) On fixe communément l'époque des affranchissemens au règne de Louis-le-Gros (P. Henault). Ce fut l'ouvrage de Suger qui donna lui-même l'exemple l'an 1135, à l'égard des habitans de S. Denis (Ducange). La création de six Pairs ecclésiastiques, ajoutés aux six Pairs laïques eut également lieu sous Louis-le-Gros, & on vit pour la première fois les douze Pairs assister au sacre de Louis-le-Jeune, son fils (Mezerai). Ces deux circonstances sembleroient confirmer l'opinion de ceux qui prétendent que la chronique de Turpin est postérieure au 12[e] siècle.

Digitized by Google

Chronique in-8°. 1583.

CHAP. XLIX. *Comment le Prince Regnaut partit après l'alliance faite avec les Vénitiens, & vint en Cypres au secours du Duc Maugis & assiégea le Roy de Cypres.*

CHAP. L. *Comment l'Empereur de Trebizonde vint au secours du roi de Cypres, & de la grosse bataille où fut occis l'Empereur & le roi de Cypres.*

CHAP. LI. *Comment Maugis après la victoire & les prisonniers interroguès, fist son entrée en sa cité de Nicosie, où il fut couronné roi, & pareillement Deiphile son épouse, du royaume de Cypres.*

CHAP. LII. *Comment le Prince Regnaut fut eslu Empereur de Trebizonde.*

CHAP. LIII. *Comment le Prince de Savoie présenta à Cornine le carquan, & du congé qu'elle lui donna.*

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

fit construire des bains de diverse température; & décora magnifiquement l'eglise de la Vierge Marie. Parmi les belles peintures dont il fit orner son palais, on remarquoit toutes ses victoires sur les Infidèles, & les figures (allégoriques) des sept arts libéraux.

CHAP. XXIX. (1). Ce chapitre divisé en huit sections, contient une définition des sept arts libéraux représentés en peinture dans différentes salles du palais de Charlemagne, savoir: la Grammaire, la Rhéthorique, la Dialectique, l'Arithmétique, la Musique, la Géométrie & l'Astronomie, auxquels l'auteur ajoute comme un huitième art, la Négromancie.

CHAP. XXX. (2). Quelque temps après, l'archevêque Turpin eut une notion miraculeuse

---

(1) Cette description des sept Arts Libéraux, manque au texte & aux chroniques de S. Denis.

(2) Ce chapitre est le 32e & dernier du texte latin, on lit à la fin ce distique léonin:

« *Qui legis hoc carmen, Turpino posce juvamen,*
» *Ut pietate Dei, subvenietur ei.*

Le chapitre 8 du 5e livre, aux chroniques de S. Denis, contient le reste de celui-ci, avec quelques augmentations sur les dispositions de Charlemagne, & en outre, la mort de Turpin rapportée au 32e chap. de cette édition.

Chronique in-8°. *1583*.

CHAP. LIV. *Comment Regnaut de Montauban esleu Empereur, partit de Cypres avec son armée, s'en alla de Trebizonde, où il combattit le roy d'Ethiopie corps à corps & le desconfit, & puis fut couronné Empereur.*

Fin de la Chronique de l'Archevesque Turpin.

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527, goth.*

de la mort de Charlemagne, & comme ce saint prélat étoit inquiet sur le salut de son roi, un démon lui apprit que S. Jacques avoit *tant mis de pierres & de bois qu'il avoit apportées de ces églises que Charlemaigne avoient bâties à son honneur, que plus avoient poisé les biens dudit Charlemaigne, que ses péchés & offenses.* Au bout de quinze jours un courrier lui confirma la mort de l'Empereur, arrivée le v des Kalendes de février (le 28 janvier) de l'an 814. Elle avoit été précédée de plusieurs signes dont le détail est peu intéressant.

CHAP. XXXI. (1) On rapporte dans ce chapitre un événement miraculeux de la vie de Roland. Ayant appris, tandis qu'il formoit le siége d'une ville, que l'Empereur, son oncle, étoit retenu prisonnier par des Sarrazins, il obtint par ses jeûnes & ses prières que le prodige de Jéricho se renouvellât en sa faveur pour voler plus promptement au secours de Charlemagne qu'il délivra.

CHAP. XXXII. L'archevêque Turpin

---

(1) Ce chapitre est contenu au chapitre 9 du 5e livre des gestes de Charlemagne, dans les chroniques de S. Denis.

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*

mourut à Vienne en Dauphiné de la fuite des blessures qu'il avoit reçues dans les guerres contre les infidèles. Son corps fut déposé dans une église au-delà du Rhône, & depuis rapporté à Vienne.

Chap. XXXIII. (1) Après la mort de Charlemagne, un Sarrazin de Cordoue (2) entreprit de recouvrer la Galice. Il rassembla plusieurs gens de guerre, & fit le dégât dans tout le pays jusqu'à ce qu'il fût parvenu à S. Jacques, qu'il pilla, & dont il profana l'église. Un châtiment miraculeux le fit rentrer en lui-même pour quelque temps : enfin, de nouveaux exemples, terribles pour ses complices achevèrent de le corriger tout-à-fait.

Chap. XXXIV. (3). Ce chapitre ne renferme que l'épître du pape Calixte, qui

(1) Ce chapitre est le 10e & dernier du 5e livre de la vie de Charlemagne, dans les chroniques de S. Denis.

(2) Quelques-uns ont cru qu'il se nommoit Altumajor, parce qu'il est ainsi désigné dans le texte & dans quelques manuscrits, mais ce n'est qu'un nom de dignité qui se donnoit en Espagne aux chefs d'une ville.

(3) Cette épître n'est ni au texte, ni dans les chroniques de S. Denis.

promet

Digitized by Google

Chronique in-4°. *1527*, *goth.*
promet les pardons & les indulgences à ceux qui meurent pour la foi de J. C. dans la guerre contre les infidèles.

CHAP. XXXV. (1). L'auteur, dans ce dernier chapitre, fait le portrait de Charlemagne : Ce robuste monarque qui avoit huit pieds de hauteur, & dont le regard étoit effrayant, mangeoit à son dîner, avec peu de pain, un quartier de mouton, ou deux poules, ou une oie, ou une épaule de porc, ou un paon, ou une grue, ou un lièvre en entier; sa force étoit prodigieuse; on admiroit sa générosité, sa justice, sa vaillance, & son zèle pour le progrès de la Religion. Le traducteur finit par rendre compte des motifs d'instruction & d'édification qui l'ont porté à traduire cet ouvrage de *latin en françois.*

(1) Ce portrait de Charlemagne, comme je l'ai déjà observé, est placé au 20ᵉ chapitre du texte, & au 10ᵉ & dernier du 4ᵉ livre dans les chroniques de S. Denis.

Digitized by Google

DÉTAILS

*Des formalités observées dans la Diète d'Election des Rois en Pologne, traduit de l'Anglois de M. Coxe, par M***.*

PENDANT mon séjour à Varsovie, j'allai voir l'endroit où on élit les Rois de Pologne, je fus assez heureux pour y être accompagné par un noble Sénateur qui m'y expliqua obligeamment toutes les formalités & les cérémonies de l'élection. Aussi-tôt que je fus de retour à Varsovie, pendant que ma mémoire étoit encore pleine de ce spectacle & de ses récits, je transcrivis la description suivante du lieu de l'élection, j'entrerai dans quelques détails, tant parce que le sujet est intéressant, qu'à cause du grand nombre d'erreurs qui se trouvent dans les descriptions que j'en ai lues.

Digitized by Google

Le lieu fixé pour l'élection, par la Constitution, est la plaine de Vola, qui est à environ trois milles de la Capitale. Il y a au milieu de cette plaine, deux enclos de terre dont l'un est destiné au Senat & l'autre aux Nonces. Le premier est d'une forme oblongue & est entouré d'une espèce de rempart ou fossé; on élève au milieu pour le temps de l'élection un bâtiment de bois, appelé *Szopa*, couvert au sommet & ouvert aux côtés. Auprès de cet enclos, il y en a un autre pour les Nonces, qui est d'une forme circulaire, d'où il a tiré son nom de Kola, qui veut dire cercle; il n'y a point de bâtiment élevé dans ce dernier, & les Nonces y restent en plein air. Quand les deux ordres se réunissent, c'est dans le Kola où les fauteuils des Sénateurs & les bancs des Nonces sont rangés dans le même ordre que dans la salle du Sénat à Varsovie; mais le siége du Primat

Digitized by Google

eſt placé au milieu. Le Szopa eſt toujours abattu après l'élection, de ſorte qu'on ne put me faire remarquer que la place des enclos dont les remparts de terre reſtent dans leur état. J'eus cependant occaſion de voir un Tableau qu'on me dit être parfaitement exact, & qui repréſentoit le Szopa ainſi que toute la ſcène de l'élection.

Mais avant de décrire cette cérémonie, il eſt néceſſaire de dire quelques mots des principales circonſtances qui la précèdent.

Après la mort du Roi, l'interrègne commence. L'autorité Royale réſide alors dans l'Archevêque de Gneſne, primat de Pologne, qui eſt Interrex ou Régent. Il annonce la mort du Roi par des lettres circulaires, convoque les Diétines & les Diètes de collocation, & remplit, en un mot, toutes les fonctions de la royauté pendant la vacance du trône.

Digitized by Google

La Diète qui eſt convoquée auſſitôt après la mort du Souverain, eſt appelée la Diète de convocation, & elle eſt toujours tenue à Varſovie avant la Diète d'élection, qui s'aſſemble dans la plaine de Vola. L'autorité ſouveraine réſide dans cette aſſemblée comme dans celles qui ſont convoquées quand le trône eſt rempli. Le Primat préſide comme le Roi, avec cette différence qu'il ne ſe place pas ſur le trône, mais qu'il s'aſſied ſur un fauteuil à bras, mis au milieu de la ſalle du Sénat. La Diète publie des actes ou ordonnances, arrête ou change la forme du gouvernement, établit les *pacta conventa* (1), & fixe le temps de l'aſſemblée de la Diète d'élection. L'eſpace de temps qui s'écoule entre la mort du Roi & la nomination de ſon ſucceſſeur varie; ſon

(1) Les *pacta conventa* ſont l'acte contenant les engagemens que le Roi de Pologne contracte envers ſes ſujets avant de monter ſur le trône.

Digitized by Google

plus ou moins de durée dépendant des intrigues & des cabales des Candidats, ou de la volonté des puiſſances étrangères qui donnent des loix à la Pologne. C'eſt toujours un temps de trouble & de licence; le royaume eſt diviſé en partis & en factions. La Juſtice eſt en quelque ſorte ſuſpendue, & les nobles y commettent toute eſpèce de déſordre avec impunité.

L'unanimité (1) étant requiſe dans toutes les affaires d'état, il eſt aiſé de concevoir les délais & les cabales ainſi que l'influence & la corruption qu'on employe pour gagner les membres dans la Diète de convocation.

---

(1) Dans le fait l'unanimité n'exiſte pas, car le parti le plus fort oblige le plus foible de ſe joindre à lui ou de ſe retirer Cependant la Diète de 1768, a ſtatué que les affaires d'état ne pourroient être décidées que par l'unanimité dans les Diètes de convocation. Il en a été ſouvent convoqué pluſieurs avant que toutes les affaires puſſent être réglées définitivement.

Digitized by Google

Aussi-tôt que tous les articles sont convenus, & que tous les actes ont passé unanimement ou autrement ; les membres, avant leur séparation, entrent dans une confédération générale pour soutenir & maintenir les résolutions de la Diète.

Au jour fixé, la Diète d'élection s'assemble ; & pendant ce temps, Varsovie & ses environs sont un théâtre de confusion & quelquefois de carnage. La principale noblesse a de grands corps de troupes, & elle se rend à la Diète, suivie de ses nombreux vassaux & d'une foule considérable de domestiques, pendant que chaque petit baron qui peut entretenir des vassaux & des esclaves, s'y promène avec orgueil, entouré de ce cortège.

Le jour ou la Diète d'élection s'ouvre, le Primat, le Sénat & la noblesse vont à la Cathédrale de Varsovie, pour y entendre la messe & le

Digitized by Google

ſermon. De-là ils ſe rendent en bon ordre dans la plaine de Vola. Les Sénateurs entrent dans le Szopa & les Nonces prennent leurs places dans le Kola, pendant que les autres nobles reſtent dans la plaine. Le Sénat & les Nonces, après avoir pris leurs réſolutions reſpectives, ſe réuniſſent dans le Kola, où le Primat aſſis au milieu, leur expoſe les objets qui doivent être pris en conſidération; enſuite on lit & on approuve les *pacta conventa* dreſſés à la Diète de convocation, on fait tous les arrangemens néceſſaires, & le jour de l'élection eſt fixé. La Diète donne alors audience aux Ambaſſadeurs étrangers, à qui il eſt permis d'influer dans le choix du Roi par leurs recommandations, & aux avocats des Candidats. Toutes ces opérations prennent pluſieurs jours, & elles ne feroient peut-être jamais terminées attendu que l'unanimité y eſt exigée, ſi l'aſ-

Digitized by Google

ſemblée n'étoit pas tenue en reſpect par les troupes étrangères, qui ſont toujours campées près du lieu de l'élection.

Le jour fixé pour l'élection, le Sénat & les Nonces s'aſſemblent auparavant dans le Kola, pendant que les nobles, rangés en plein champ, en corps ſéparés ſuivant leurs différens Palatinats, ont des étendards portés devant eux, & précédés des principaux officiers de chaque diſtrict, montés à cheval. Le Primat ayant lu les noms des Candidats, ſe met à genoux & chante un hymne; après quoi les Sénateurs & les Nonces ſe joignent à la nobleſſe de leurs Palatinats reſpectifs. Enſuite, le Primat, à cheval ou en voiture, fait le tour de la plaine, en allant auprès des différens corps de nobleſſe, ainſi qu'ils ſont rangés ſuivant leurs Palatinats, & après avoir recueilli les voix, il proclame l'heureux Can-

didat. Chaque noble ne donne pas ſa voix ſéparément, car cette manière de voter n'auroit pas de fin; mais lorſque le Primat fait ſa ronde, le corps raſſemblé de chaque Palatinat, nomme la perſonne pour qui il ſe déclare. Après cette cérémonie, l'aſſemblée ſe rompt.

Le jour ſuivant, le Sénat & les Nonces retournent dans la plaine, où le Candidat qui a obtenu les ſuffrages eſt proclamé de nouveau & on lui dépêche un député pour lui faire part de ſon élection, au moyen de ce qu'on ne lui permet pas d'y être préſent. Après la proclamation, les Gentilshommes ſe retirent, & la Diète eſt rompue, on en aſſigne une autre pour le couronnement.

Toutes les élections ſont conteſtées; mais après quelques temps, elles ont toujours fini par être unanimes, ſur le lieu même, par la crainte qu'inſpire l'armée voiſine. En

Digitized by Google

cas d'opposition, le parti qui ne veut pas acquiescer, se retire de la plaine & fait des représentations contre l'élection, & s'il est assez fort, il en résulte une guerre civile. Sans la crainte qu'inspire la proximité des troupes étrangères, on pourroit mieux concevoir que décrire la confusion, le désordre & le carnage qui accompagneroient une semblable élection populaire; ainsi la Pologne retire quelqu'avantage d'un mal qui est regardé par les Polonois comme le malheur & le scandale de toutes les élections (1).

---

(1) Ce morceau est de l'Homme de Lettres auquel nous devons les Détails sur l'Assassinat du Roi de Pologne, tome III de ces Mélanges, page 177. (*Note du Rédacteur.*)

LETTRE

DE M***. A M***.

SUR LES SAVANS D'EDIMBOURG. (1)

7 Février 1786.

MONSIEUR,

J'aurois répondu beaucoup plutôt à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, sans le désir de satisfaire un peu plus amplement à vos différentes questions mais, malgré tous mes efforts, je ne puis que vous ébaucher actuellement les détails que vous désirez, j'espère les compléter pendant mon séjour ici, & dans la saison où les

(1) Cette lettre m'a été confiée par un jeune Magistrat qui joint, à tous les dons aimables, l'éloquence de Démosthènes & l'intégrité d'Aristide. (*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

ſavans ſont un peu plus libres & plus acceſſibles.

Je me ſuis fait préſenter chez M. Adam Smith (1), par un de ſes intimes amis, le fameux Black (2), c'eſt le caractère de la Fontaine uni au génie de Stahl (3), j'ai fait part à M. Smith de votre

---

(1) M. Smith eſt auteur de l'ouvrage admirable intitulé : Eſſai ſur les Richeſſes des Nations. (*Note du Rédacteur*).

(2) C'eſt à M. Black, célèbre chimiſte écoſſois, qu'on doit la découverte des gaz, qui a fait de la chimie une ſcience toute nouvelle. Il eſt auſſi l'auteur de l'application de ces belles connoiſſances à la grande théorie de la chimie, c'eſt-à-dire à celle de la *cauſticité* & de la *ſaturation*. Il a prouvé par les expériences les plus déciſives, que la chaux & les alkalis perdent ou acquièrent leur cauſticité, à proportion qu'ils ſont ou ne ſont pas ſaturés de la ſubſtances aérienne gazeuſe, qu'il nommoit *air fixe*. (*Note du Rédacteur*).

(3) Célèbre Médecin de Berlin, auteur de la ſublime Théorie du Phlogiſtique. (*Note du Rédacteur*).

Digitized by Google

propoſition, qu'il a reçue avec ſenſibilité & reconnoiſſance; mais malheureuſement, ſon Hiſtoire de la morale & de la légiſlation eſt à peine ébauchée, il ignore abſolument quand ſes occupations civiles (il eſt commiſſaire de la Douane) lui permettront de l'achever; il ne croit pas que ce ſoit avant quatre ou cinq ans d'ici. Quant à ſon Hiſtoire de la poéſie, de l'éloquence, de la philoſophie, & de pluſieurs autres ſciences, il croit qu'il pourra la donner au public d'ici à deux ans.

La fréquentation des hommes célèbres de cette ville, n'eſt pas, Monſieur, ſi facile que vous le penſez. Il eſt bien vrai qu'ils joignent tous aux talens d'un génie cultivé, un caractère aimable, doux & honnête; ils ſont même affables & hoſpitaliers juſqu'à un certain point; mais, ſoit fierté, ſoit timidité, ſoit ignorance de leur propre mérite, ou cette eſpèce de

ſauvagerie & cet amour de la liberté que donnent l'habitude de la retraite & la ſolitude du cabinet; ſoit enfin un mélange de toutes ces cauſes réunies, la plupart ſont peu communicatifs; ils paroiſſent étonnés des démarches qu'un étranger fait pour les voir, & ce n'eſt qu'à la longue qu'on peut eſpérer de s'inſinuer dans leur familiarité; d'ailleurs, la plupart ſont réellement très-occupés pendant les ſept mois où les claſſes ſont ouvertes, & ils profitent des cinq mois de vacances pour aller à la campagne. C'eſt ce temps, m'a-t-on dit, qu'il faut choiſir pour lier une connoiſſance particulière avec ceux qui reſtent à la ville; en général, j'ai trouvé une grande différence entre la manière dont nos ſavans, ou ceux du reſte de l'Europe, accueillent les étrangers, & celle des ſavans Anglois. Ceux-ci ſemblent faire peu de cas de tout ce qui eſt étranger au cœur, & préféreroient la con-

Digitized by Google

versation d'un bonhomme de leur connoissance, à celle de Franklin ou de Buffon, tandis que les autres, habitués à recevoir des étrangers, semblent mettre au rang des premières vertus cette hospitalité cosmopolite, & s'empressent à dédommager un étranger des pas qu'il a faits, par une communication entière & cordiale. Dans la visite que j'ai faite en route au docteur Priestley, sa première parole a été : « Je n'ai pas l'honneur » de vous connoître, êtes-vous » de mes parens, ou les amis intimes » de quelqu'un des miens ; » & sur notre réponse, que nous n'avions pas voulu passer sans lui rendre un hommage qu'il méritoit à tant de titres, il est resté confus, interdit, sans proférer une parole ; ce n'est qu'après un grand quart-d'heure qu'enfin nous avons vu paroître l'homme & le savant.... Il est vrai que les Ecossois sont en général beaucoup

Digitized by Google

plus accessibles, sans être au fonds plus communicatifs. Vous voyez, Monsieur, que je ne puis que vous esquisser d'une manière bien imparfaite les portraits de ces hommes intéressans. J'essayerai, cet été, de les aborder sans effaroucher leur modestie, ou leur passion pour la retraite; en attendant, voici ce que j'ai pu en savoir par moi-même ou par leurs intimes. M. Ferghuson (1) est actuellement très-âgé, très-infirme, & il ne reçoit que par un excès de complaisance; un commencement de paralysie le prive de l'usage d'une partie de ses facultés physiques & intellectuelles; il se propose cependant d'imprimer cette année son cours. M. Blair (2) s'est pareillement

(1) Auteur d'une Histoire de la république romaine, traduite en françois par M. Demeunier, & de plusieurs autres ouvrages intéressans. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Connu par ses sermons dictés par une sensibilité si douce, & dont la morale est si

Digitized by Google

démis de sa chaire, pour couler le reste de sa vieillesse dans un très-petit cercle d'amis. L'un & l'autre ont été remplacés par deux jeunes gens du plus grand mérite ; & qui, très-probablement, iront plus loin que leurs maîtres : j'ai déjà commencé à lier avec eux, & j'espère pouvoir, l'année prochaine, vous en donner aussi des détails intéressans. Le fameux Robertson (1) est le plus incommunicable de tous ; il étoit autrefois, comme vous savez, vicaire d'un village : son Histoire de la reine d'Ecosse lui valut une

---

pure, si facile & si consolante ; il est aussi l'auteur d'un excellent ouvrage de critique intitulé : Lecture sur la Rhétorique & les belles-lettres, dont j'ai fait connoître quelques morceaux. (*Note du Rédacteur.*)

(1) L'histoire de Charles-Quint, Roi d'Espagne, celle d'Amérique & celle d'Ecosse, ont rendu M. Robertson trop célèbre pour qu'il soit nécessaire de le faire connoître. (*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

cure dans cette ville, & bientôt après, quelques sermons distingués l'élevèrent à la place de principal du collége & de professeur d'histoire; il n'a donné des leçons que pendant deux ans, & a obtenu la permission de se livrer tout entier à l'étude du cabinet; depuis ce temps il a passé sa vie entre ses livres, & un très-petit nombre d'amis. Je me suis fait présenter chez lui par notre évêque; j'ai été d'abord frappé de sa physionomie, à laquelle Lawater (1) auroit surement trouvé les yeux de Thucydide, & les contours d'Hérodote: il est en général bien bâti, annonce un homme de grand caractère, intelligent, poli. La physionomie de M. Smith annonce plus de simplicité & d'amour des hommes; il a le front d'Homère, des yeux pleins de feu, le

(1) Auteur du singulier ouvrage intitulé: la Physiognomonie.

Digitized by Google

bas du visage de Crébillon père, sans avoir rien de sa dureté; la franchise, la droiture & la bonté, sont peintes dans toutes ses manières. J'ai dîné chez lui la semaine dernière, & j'avois un plaisir extrême à voir le génie caché sous les traits du bon père de famille & du convive aimable & enjoué. M. Millars (1) ne demeure pas ici, mais à Glasgow. Il y a encore ici plusieurs grands hommes dont les noms n'ont pas passé en France, tels que l'auteur de l'Homme Sensible (2), de l'Homme du Monde, M. Blacklock, M. Cullen (3).

---

(1) On a de lui un excellent traité intitulé: Histoire de l'Origine de la Distinction des rangs, il a été traduit en françois par un littérateur distingué. (*Note du Rédacteur.*)

(2) Cet ouvrage a été traduit en françois par M. de Saint-Ange. (*Note du Rédacteur.*)

(3) M. Boquillon vient de nous donner la traduction de sa Physiologie. (*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

Quant à la question relative au jeune homme qui seroit tenté de venir ici, je puis y répondre directement; 1°. la fréquentation des savans, comme vous le voyez, n'y est pas facile, & par conséquent ce seroit au moins hasarder un voyage que d'y venir avec cette seule intention. 2°. La vie y est très-chère, & peu agréable. 3°. Cette Académie est plutôt une école de médecine, & sans contredit la première de l'Europe en ce moment. Cet art est très-considéré en Angleterre; la plupart des cadets de condition noble embrassent cet état, & les Professeurs, jaloux de la dignité de leur profession, mettent leurs leçons à un très-haut prix, afin d'écarter de cet état les jeunes gens sans éducation. Par ce moyen l'affluence des jeunes gens riches a transformé cette université en école de médecine, & les chaires de Professeurs, en places

de fortune ; excepté les Professeurs en médecine, ou dans les sciences exactes qui y sont relatives, je ne vois que trois espèces de leçons qui puissent attirer ici le jeune homme en question ; savoir, celles de philosophie morale, de littérature & d'histoire ; mais quoiqu'excellentes & même parfaites dans leur genre, elles ne sont qu'élémentaires & par conséquent inutiles à la personne dont vous me parlez ; elles ne sont même destinées que pour compléter l'éducation des jeunes Médecins qui viennent ici. Si votre jeune homme se destinoit à cette profession, je ne balancerois pas à lui conseiller d'entreprendre ce voyage, & je suis bien loin moi-même de me repentir de l'avoir fait. Car, outre les Professeurs les plus célèbres de l'Europe, nous avons 1°. un magnifique hôpital à notre disposition, où nous pouvons aller

à toute heure, où nous recevons des leçons au chevet du malade (1), où nous avons deux sallès entr'autres, consacrées à faire les expériences les plus utiles sur les maladies les plus difficiles, où nous pouvons enfin accumuler, dans l'espace de deux ou trois ans, les faits & l'expérience que fourniroient à peine vingt ans de pratique; 2°. des sociétés savantes de toute espèce : la première & celle sur le modèle de laquelle toutes les autres ont été calquées, est la société royale de médecine; elle compte parmi ses membres tous les Professeurs d'ici, & les plus célèbres des autres nations, en France MM. de la Sône : Vicq d'Azyr. Elle tient ses séances tous les samedis,

(1) C'est ce qu'on appelle la médecine clinique, cette manière est la seule qui puisse faire acquérir promptement une solide instruction; toutes les universités la devroient adopter. (*Note du Rédacteur.*)

Digitized by Google

depuis quatre heures du ſoir, juſqu'à une heure ou deux après minuit; chaque membre eſt obligé d'y donner, à ſon tour, l'hiſtoire & la cure d'une maladie, une queſtion philoſophique ou médicale, & le commentaire d'un Aphoriſme d'Hippocrate : ces écrits ſont diſcutés avec une décence, un ordre & une profondeur dignes de cette nation; vous penſez bien que j'ai fait mes efforts pour en être reçu, & j'ai eu cet honneur, le mois dernier. Rien de mieux imaginé que cette inſtitution, & les avantages m'en ſemblent égaler toutes les autres reſſources de ce pays-ci, priſes enſemble.

Vous êtes aſſez bon, Monſieur, pour vous intéreſſer à ma ſituation, & m'en demander des nouvelles. Ma vie ſe reſſemble aſſez de l'originalité de celle des gens que je vous ai dépeints. J'étudie tout le jour la ſcience à laquelle je ſuis voué, ſans négliger

Digitized by Google

celles qui y ſont indirectement relatives, & qui peuvent contribuer à la perfection de l'eſprit. Je fréquente quelques-uns des hommes intéreſſans & ſi peu acceſſibles que je vous ai dépeints, & quelquefois je montre ma figure aux ſpectacles, aux concerts, aux bals, aux aſſemblées publiques, de crainte de devenir ours; auſſi j'y joue le rôle de Richardſon, excepté que pour être muet, il n'en penſoit pas moins. J'aurois un grand plaiſir à vous rendre compte de mon petit voyage de Londres, ici, par tout l'occident de cette iſle; j'ai ſéjourné quelque temps dans les villes les plus intéreſſantes, telles que Butte, Briſtol, Birmingham, Mancheſter, Liverpool, Carliſle. Mais les bornes d'une ſimple lettre ne me permettent pas ces détails; je haſarderai ſeulement quelques réflexions ſur le caractère diſtinctif des trois nations, & que mon ſéjour ici m'a mis à portée de con-

firmer. Le contraste de Douvres & de Calais est si grand, à tous égards, qu'on se croit transporté à l'autre bout de l'univers; cette différence s'efface peu à peu, en approchant de l'Ecosse, où l'on retrouve bien des traces de leur ancienne liaison avec la France. L'Anglois, proprement dit, (je parle du gros de la nation) m'a paru moins policé que les deux autres nations, & à cet égard, à plus de deux siècles de nous; ami de l'ordre & de la propreté, préférant le solide au brillant, la commodité à la délicatesse, & l'abondance aux jouissances voluptueuses, il a quelque chose de sauvage, de farouche, & si je puis ainsi parler, d'ingracieux & de roide qui repousse. L'Ecossois, au contraire, est doux, prévenant, fier à la fois & affable, fin, spirituel, ami des arts & du luxe; les femmes sont bien faites, ont beaucoup de goût, & ont reçu, comme par tradition, de leur ancien

Digitized by Google

commerce avec nous, un goût particulier, qui les rapproche beaucoup de nos femmes. Rien ne m'a plus surpris que de retrouver ici, dans les assemblées, les mêmes modes, les mêmes parures, que j'avois laissées à Paris. Les femmes Angloises sont en général plus jolies, leur air mélancolique, leurs longs cheveux flottans, sans autre apprêt que les charmes de la nature, leurs habits simples & pastorals, tout annonce des héroïnes de romans. L'Irlandois semble tenir le milieu entre les deux nations, plus communicatif que l'Anglois, & même souvent insinuant & intrigant: plus rude & plus bruyant que l'Ecossois. Nous avons ici un grand nombre d'individus des quatres nations: Anglois, Américains, Irlandois & Ecossois, qu'il est très-facile de distinguer au premier coup-d'œil, aussi-bien qu'à leur dialecte. L'orgueil du caractère, la vigueur du corps, une démarche fière

Digitized by Google

& hardie, annonce l'Anglois. l'Irlandois plus souple, mais encore rude, annonce l'envie de dominer & de former des factions. L'Ecossois fin, adroit, vous fait des avances, en vous annonçant qu'il veut être payé de retour; il est moins orgueilleux, mais plus fier que l'Anglois. L'Américain est extrêmement doux & très-près du caractère françois. Je compte consacrer une petite partie de mes prochaines vacances à parcourir l'Ecosse, & l'autre, à l'étude & la fréquentation de quelques-uns de nos Savans. J'engagerai M. Smith à correspondre avec vous, si vous le souhaitez, en attendant que son ouvrage soit prêt. Quand j'aurai achevé ici ma carrière médicale, mon projet est de revenir par l'est, à Londres, & d'y passer un hiver, pour achever de me perfectionner dans les différentes branches, & d'approfondir cette nation.

Digitized by Google

ANATOMIE
DU CŒUR
D'UNE FEMME GALANTE,
TRADUIT DE L'ITALIEN,
DE LORENZO PIGNOTTI,
Docteur Florentin ;

PAR M. BÉRENGER.

SEXE aimable, si quelquefois ma Muse enjouée lance les traits de la plaisanterie sur vos galantes pratiques, je sais que loin de vous en fâcher, vous êtes les premières à rire avec moi.

Et il est vrai que ce n'est point, le fouet de la satyre à la main, que je poursuis vos petits ridicules & vos

Digitized by Google

charmans défauts, jamais je n'attaque votre sublime honneur; si je vous pique, ou plutôt si je vous effleure, il ne reste aucune trace de mes atteintes.

Non, jamais je n'ai trempé mon épée dans un fiel homicide, je n'ai jamais cherché à blesser personne.... quelquefois, il est vrai, je m'escrime innocemment du fleuret de la raillerie, je l'agite, je vais chatouillant la peau de mes adversaires, si légérement toutefois que celui que je touche est lui-même forcé de rire.

Mais, ô mes belles Dames! si j'ai pour moi celles d'entre vous qui ont de l'esprit, de la prudence & du savoir-vivre, j'ai aussi, je dois l'avouer, de bien cruelles, de bien indiscrettes ennemies; il en est qui vraiment traitent mes folies de crimes de *lèze-beauté.*

Sylvie, par exemple, est enragée

c tre moi, & s'étonne sur-tout que je sois reçu dans le monde depuis que mes vers ont osé révéler les secrets toilette, & le pouvoir des fards le emploie; elle soutient que ce sont là des mystères dont nous autres profanes ne devons jamais parler ni en vers, ni en prose. Sylvie ne connoît pas les droits des poètes.

Lesbin, parce que j'ai ridiculisé l'ample coiffure de nos petits-maîtres, Lesbin jure, par ce qu'il a de plus sacré, de plus précieux au monde, je veux dire par les boucles de son *chignon*, que jamais il ne laissera tomber sur moi ses regards, ses regards qui font tant d'heureux.... jugez de mon désespoir!

Damon, qui passe tout son temps à jouer & à dormir, à manger & à médire, le nul & paresseux Damon, s'étonne que je consacre quelques

Digitized by Google

momens à l'art des vers, qu'il déteste avec tous les sots.

Le pédant Moevius, me conseille de choisir des sujets plus graves; il veut, l'imbécile, que je mette l'Histoire Romaine en madrigaux, & les Propositions d'Euclide en strophes lyriques!

Heureusement, tout cela ne m'arrête pas, ne m'inquiète guere; peu m'importe que ces *espèces*, que le vulgaire même, pense bien ou mal sur mon compte, je ris de l'opinion, je la brave, & j'imite le villageois qui, dans ses champs, au milieu des cris importuns des cigales, poursuit tranquillement sa tâche, sans s'embarrasser de leurs rauques concerts.

Cependant, je veux bien aujourd'hui, (sans tirer à conséquence) donner quelques satisfactions aux graves personnages qui taxent mes vers

Digitized by Google

de *folies* ; je veux chanter sur un ton plus sérieux..... admirez..... frémissez...... je vais parler d'*Anatomie*.

Ne détournez pas vos beaux yeux, vous qui détestez le fer & le carnage, sexe délicat & sensible, ne vous troublez pas, ne cherchez ni éventails, ni flacons. Je vous épargnerai des tableaux trop affreux... vous ne verrez ni sang, ni nudités, & je n'étonnerai point vos oreilles des noms durs & bizarres qui hérissent le jargon de la médecine.

Or, écoutez, Mesdames, je commence, car je sais bien que vous n'aimez pas les longs préludes.

Je vais vous raconter comment je fus n'aguères conduit par un vieux médecin de mes amis dans une vaste salle du haut en bas tendue de noir, & décorée de squelettes, où un savant anatomiste devoit examiner,

disséquer, & analyser le cœur d'une beauté récemment expirée.

Comme la *signora* avoit été fameuse par ses caprices & par ses volages amours, comme son humeur fantasque l'avoit rendue très-célèbre, chacun fut curieux de contempler à découvert ce cœur jadis si énigmatique, ne doutant pas que l'organisation n'en fut tout-à-fait extraordinaire, & merveilleusement compliquée.

Le concours des amateurs fut infini..... D'abord, revêtu d'une robe à longs plis, noire, & majestueuse, le chef couvert d'une immense perruque, & surmonté d'un bonnet pyramidal, monsieur le professeur, lunettes sur le nez, & le scalpel en main, monte sur son estrade, parcourt des yeux le cercle dont il est environné, dévoile le *sujet*, & se met en besogne.

Le ministre d'Esculape rechercha d'abord d'un œil scrutateur si quelque

filament nerveux partoit du viſcère que nous nommons *cœur*, pour aller s'attacher à la langue, & s'il y avoit jamais eu quelque rapport entre ces deux parties.

Hélas! tu eus beau faire, docteur! beau obſerver, chercher & rechercher, tes ſoins, ton art, tes loupes les plus parfaites, tes outils les plus déliés, tout fut inutile, & nous fûmes obligés de conclure qu'entre la langue & le cœur de la défunte coquette, il n'avoit jamais pu exiſter la moindre correſpondance.

A peine le glaive anatomique eut tranché les premières couches qui revêtoient ce cœur ſingulier, qu'on découvrit, ô ſurpriſe! un inextricable labyrinthe de fibres entrelacées, dont le vermiculaire mouvement n'avoit ni ſuite, ni règle; l'une s'alongeoit, l'autre ſe retiroit; celle-ci ſe roidit,

K vj

Digitized by Google

celle-là s'entortille,... le ſpectacle en étoit hideux.

Alors, chacun de ſe regarder, chacun de ſe dire : « Voilà donc » pourquoi cette femme étrange étoit » ſujette à des caprices ſi opposés, » ſon cœur étoit en proie à des tirail- » lemens ſi convulſifs, à des irrita- » tions ſi ſubites ! ſi variables ! ſi fati- » gantes pour elle, & pour tous » ceux qui l'entouroient ! »

Il falloit que ſon cœur reſſemblât à ces ſerpentaux d'artifice qui s'échappant tout enflammés dans l'air, montent, redeſcendent, s'égarent à droite & à gauche, & bondiſſent en pétillant, tantôt ſourds & bas, tantôt avec la volubilité des vents & de la foudre.

La ſubſtance de cet organe, légère & molle, étoit un composé de couches nombreuſes & circulaires, appliquées

Digitized by Google

l'une ſur l'autre, à peu près comme dans la bulbe de la jacinthe & de la tubéreuſe ; chaque membrane étoit fine & mince, & l'on pouvoit, pour ainſi dire, l'exfolier tout entier.

Sur chacun de ſes feuillets étoit repréſentée la figure d'un des amans de la belle inconſtante ; mais ces portraits étoit ſi légérement eſquiſſés qu'on les effaçoit entiérement en y paſſant le doigt ; ſemblables au voile de vapeurs que l'haleine étend ſur la ſurface d'un marbre ou d'un criſtal poli.

Oh! quel confus mélange, quel bizarre amas de figures, d'ajuſtemens, rempliſſoient ce ridicule magaſin! on y voyoit, non ſans rire, des croix, des plumets, des calotes, des toges ſénatoriales, & juſqu'à de vénérables capuchons.

On parcouroit ce cœur, on l'ouvroit comme un jeu de cartes chinoiſes, mais quand on vouloit péné-

Digitized by Google

trer plus avant, & voir ses plus secrets replis, quand on vouloit en connoître le centre & le fond.... on ne trouvoit plus qu'un grand vide.

Dans ce vide pourtant nageoient une infinité de petites figures très-jolies & très-variées ; à tout moment paroissoient & disparoissoient comme l'éclair ; des perles, des diamans, des robes, des carrosses, des rubans & des dentelles ; tout cela étoit incessamment agité pêle-mêle, & un *agnus béni* succédoit à une fontange couleur de rose.

Ainsi, dans les longues soirées d'hiver, quand les enfans entendent les airs enroués de la vielle, on fait monter, pour les amuser, *la fameuse pièce curieuse*, où, par un art magique, ils voyent à la lueur d'une lanterne coloriée, passer rapidement les villes & les champs, & les bataillons armés,

Digitized by Google

& se succéder sans ordre & sans délai ;
Esope, Attila, Adonis, Salomon.

Le docteur ayant ensuite approché ce cœur d'un flambeau, nous vîmes tout-à-coup ses fibres se gonfler ; nous entendîmes résonner un sourd murmure, semblable au soupir qu'élance un faux dévot quand il fait semblant de prier, & qu'il croit qu'on l'entend. Le murmure exhalé éclate, & se résout en fumée que le vent disperse.

O vous qui m'écoutez, il convient de vous dire, Mesdames, que le cœur nage enfermé dans une espèce de sac élastique & moelleux ; ce sac est rempli d'une liqueur limpide & brûlante comme l'esprit de vin ; nous avions recueilli cette précieuse liqueur, & nous la versâmes dans un long tube.

Ce tuyau transparent ressembloit à ces ingénieuses machines de cristal dans lesquelles, par le moyen du vide, on fait monter le liquide métal, qui,

sensible au froid & à la chaleur, indique les brusques variations de l'atmosphère; tantôt haut, tantôt bas, il monte, il redescend selon le temps qu'il fait ou qu'il doit faire.

Eh bien, c'est avec un instrument tout pareil, & avec la liqueur en question, qu'ayant fait la même expérience, nous obtînmes le même résultat; la seule différence que nous pûmes observer, fut que l'ascension de cet humide radical, dans le tube gradué, marque la légéreté du cerveau femelle; oh mais, dans la plus exacte proportion.

Voilà pourquoi si un homme de bon sens, point revêtu d'un habit reluisant d'or, point coiffé à la mode, point parfumé, mais sage, modeste & respectueux, s'approche du nouveau baromètre, on voit soudain le haut de la colonne dégringoler, & toute la liqueur retomber dans la boule, comme frappée de glace.

Digitized by Google

Mais si le coquet Zerbin, ce petit maître instruit dans l'art galant d'Ovide, s'approche & rit, & pirouette, & fredonne, & sur-tout, si ses jolis propos n'ont pas le sens commun, soudain la sensible liqueur s'élance dans le vide, & va toucher le sommet du cylindre.

Que d'observations rares & instructives n'étois-je pas à portée de faire en répétant ces expériences au milieu de la galante assemblée dont je vous ai parlé; que de sauts, que de bonds, que de promptes variations! la fermentescible liqueur n'étoit pas un seul moment en repos, elle s'élançoit, elle se précipitoit, il ne falloit qu'un brillant, qu'une breloque à la mode, que de légers plumets, pour la voir tout à coup au degré de l'eau bouillante.

Ce bel instrument me tenta, j'en offris un prix fol à mon vieux médecin, lequel me dit, en riant: « Ah! ne

» voyez-vous pas que toute femme
» galante est un thermomètre ambulant
» pareil au mien. »

Le bonhomme avoit-il tort ou raison, c'est, Mesdames, ce qu'assurément je ne veux pas décider. Les gens grossiers médisent de tout le sexe. Parce qu'ils ont, disent-ils, trouvé des torts à deux ou trois, ils prétendent que toute femme est née volage..., parce qu'ils n'ont ni le talent, ni le bonheur d'en fixer aucune.... Et quand il seroit vrai que quelques-unes passent leur jeunesse à la chasse des papillons, voyez un peu le grand malheur !.... cette légéreté ne fait-elle pas sentir le prix des femmes sensibles & solides ?

O vous, femmes constantes, femmes rares, qui ne cherchez que le bon sens & la vertu, de quelle gloire, de quel bonheur ne jouissez-vous pas, quand vous savez vous élever au-dessus,

Digitized by Google

des foiblesses de votre sexe ! ah ! c'est alors (& ce n'est qu'alors) que votre beauté exerce tout son empire sur nous, & que nous vous élevons des autels dans nos cœurs !

(*Note*). Le docteur Lozenzo Pignotti, a publié un recueil de fables charmantes, & trop peu connues. Ce livre est excellent pour les jeunes gens qui étudient la langue italienne, si répandue aujourd'hui parmi nous ; il doit sur-tout plaire aux littérateurs françois ; l'auteur a traduit, ou plutôt imité en vrai poète plusieurs pièces de notre littérature ancienne & moderne, dont la comparaison seroit très-agréable, & pourroit être le sujet d'une fort bonne dissertation sur le génie poétique des deux langues. *Il Topo Romito*, est de la Fontaine ; *Lo Struzzo*, de Dorat ; *Il Vecchio & l'Asino*, de Piron ; *I due passerini*, de la Mothe ; *La Farfalla*, de feu M. Bordes, &c. &c. &c. Mais l'auteur ne se borne pas, même dans les pièces qu'il emprunte, à traduire servilement, il répand les graces, les images & les idées, avec une abondance qui va quelquefois jusqu'à la profusion. Les compositions dont il

est inventeur ont de l'originalité & beaucoup de poésie, de style. Nous donnerons, dans peu, une traduction de sa pièce intitulée : *Il Belletto*, le Fard, morceau très-piquant, & qui feroit surement de l'effet au théâtre. (*Note de M. Bérenger.*)

Fin du quatrième Volume.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

DE LA POÉSIE DES HÉBREUX, *trad. de l'Anglois, de M. Blair,* Page 5

LETTRE D'YARICO A THOMAS INKLE, *mise en vers françois par M. Voiron,* 45

NOTICE SUR COCCHI, 54

DISCOURS SUR LA CONTAGION DE LA PULMONIE, *traduit de l'Italien, d'Antoine Cocchi,* 58

ÉDIT DU CONSEIL IMPÉRIAL DE LA RÉGENCE, *donné à Florence, le 11 Novembre 1754, imprimé à la suite du Discours de Cocchi,* 78

PRÉCIS DE L'HISTOIRE DES PLUS GRANDS POËTES ANGLOIS, *à M. Sacheverell, poëme traduit de l'Anglois, d'Adisson, par M. l'Abbé Guillou, de l'Académie des Antiquités de Cassel.* 81

Digitized by Google

NOTICE SUR LUCIEN, Page 92
DIALOGUES DES COURTISANES, traduits du grec de Lucien, 97
Dialogue premier, ibidem.
Dialogue second, 105
Dialogue troisième, 114
Dialogue quatrième, 119
DISSERTATION CRITIQUE sur deux Ouvrages intitulés : Chronique de Turpin, par M. Huet de Froberville, 125
DÉTAILS des formalités observées dans la Diète d'Election des Rois en Pologne, traduit de l'Anglois de M. Coxe, par M***. 194
LETTRE DE M***. A M***., sur les Savans d'Edimbourg. 204
ANATOMIE DU CŒUR D'UNE FEMME GALANTE, traduit de l'Italien de Lorenzo Pignotti, Docteur Florentin, par M. Berenger. 221

Fin de la Table.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un manuſcrit intitulé : *Mélanges de Littérature Étrangère*, quatrième volume ; & j'ai trouvé que ce recueil réuniſſoit l'utile & l'agréable. A Paris, ce 30 Mars 1786.

A ORLÉANS,

De l'Imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imp. du Roi. 1785.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google